





RECHERCHES SUR LE POULS PAR RAPPORT AUX CRISES,

PAR M. THÉOPHILE DE BORDEU,
Docteur en Médecine, des Facultés de Paris & de Montpellier.

ex libris, Natalis Guenau de Mussy D. M. P. 1842.

TOME III.

SECONDE PARTIE.

Contenant les décisions de plusieurs savans Médecins sur la doctrine du Pouls; avec des Réflexions & quelques Dissertations qui n'ont point encore vu le jour; on y a joint une Dissertation nouvelle sur les sueurs critiques & leurs Pouls.

In vitium ducit culpæ fuga, si caret Arte.
Horat. de Arte Poët.



A PARIS,
Chez THÉOPHILE BARROIS, Libraire, Quai des Augustins, Nº 18.

M. DCC. LXXII.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.



RECHERCHES SUR LE POULS.

SECONDE PARTIE.

N°. LIX.

JUGEMENT de Monſieur SOLEILHET, Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier. Ou Lettre de ce Médecin, au ſujet d'une hiſtoire du Pouls, publiée par M. de Haen en 1768.

* NOus allons rapporter l'ouvrage de M. Soleilhet, tel qu'il ſe trouve dans le Journal Encyclopédique, des mois de Septembre, Octobre & Novembre, de l'année 1769 ; nous y ajouterons ſeulement pour la commodité des Lecteurs, le ſommaire de chacun des articles qu'il contient : nous terminerons le tout, par quelques nouvelles réflexions. Laiſſons d'abord parler M. Soleilhet; il s'adreſſe à M. Roux.

LETTRE DE M. SOLEÏLHET.

Refpect dû à M. de Haen, qui va rétablir l'honneur d'Hippocrate, & apprendre l'Hiftoire du Pouls à l'Efpagne & à la France.

J'ESPÈRE, Monfieur, que vous me ferez la grace de me mettre dans la lifte des témoins, qui dépofent en faveur de la nouvelle doctrine du pouls. Je dois rendre juftice à ceux qui m'ont éclairé fur ce point; & je me propofe de m'acquitter de ma dette, en tournant entiérement à leur profit, quelques remarques faites par M. de Haen, dans un ouvrage qui vient de paroître, [*Antonii de Haen, pars duodecima Rationis Medendi, &c. Vienn. Auftr.* 1768.]

Pénétré de refpect pour M. de Haen, je ne m'écarterai point de ce que je lui dois : je le fupplie de me mettre au nombre de fes difciples : je vais prendre la liberté de lui parler comme à mon Maître, & de lui préfenter mes idées, jointes à celles d'un de mes amis, qui donnera un jour le réfultat de fes remarques fur cette matiere.

M. de Haen laiſſe entendre que les modifications du pouls nouvellement décrites, ou les rithmes particuliers qui viennent d'être rangés en claſſes & en eſpéces, ne ſont point de pure invention; qu'ils ſe trouvent dans la nature; que ceux qui les ont publiés, ne les ont point imaginés.

Il annonce qu'il a lui-même fait quelques prognoſtics heureux ſur le pouls: il rapporte l'hiſtoire de quelques maladies dans leſquelles on retrouve les traces de quelques modifications du pouls, qui précédent des évacuations: il convient qu'Hippocrate & ſes Succeſſeurs ont employé les ſignes du pouls, pour prédire quelques révolutions notables dans les maladies.

Ces aveux faits par un homme auſſi inſtruit que M. de Haen, honorent la doctrine du pouls; ils doivent lui aſſurer tous les ſuffrages. Mais il reſte encore quelques doutes à ce grand homme; à qui n'en reſte-t-il pas ſur les différentes parties de la Médecine, ſi ſujette aux différences d'avis & de maniéres de penſer!

Je me propoſe pourtant, Monſieur, d'applanir ces petites difficultés, & de mettre la queſtion du pouls dans le

même rang que tant d'autres; par exemple, celles de l'application de la ſaignée & des purgatifs; celles de la doctrine des criſes, de l'hiſtoire des urines, des évacuations du ventre & des crachats; celles qui peuvent avoir trait à toutes les ſources dans leſquelles nous puiſons des indications, pour placer nos remédes; celles enfin qui concernent la nature de ces maladies.

Si je prouve à M. de Haen, qu'il doit compter ſur la nouvelle doctrine du pouls, autant que ſur toutes les régles de pratique qu'il a ſuivies chez les malades, dont il fait l'hiſtoire dans les douze parties de ſon ouvrage; qu'il y a, dans ces douze parties, un grand nombre d'aſſertions, ſur leſquelles on peut jetter, non moins de doute, que ſur les ſignes tirés du pouls : il me permettra de conclure que, puiſqu'il n'a pas été frappé, comme il devoit l'être, de ce qu'on pouvoit oppoſer aux opinions qu'il a adoptées, pour renoncer à ces opinions, il doit de même paſſer courageuſement par deſſus quelques ſoupçons, qu'on pourroit faire naître ſur la doctrine du pouls.

Dans quelle carriére vais-je entrer! J'y entrerai avec confiance, guidé par

M. de Haen lui-même: il me permettra de lui adresser la parole, & vous aussi, Monsieur; il verra que je cherche non point à chicaner, mais à m'instruire, & à instruire aussi ceux qui peuvent avoir besoin de ses leçons.

Je m'engage, mon respectable Professeur, à éclaircir ce qui vous fait hésiter dans l'histoire du pouls: mais je vous supplie de consentir que ce soit aux conditions suivantes. Vous me ferez la grace de répondre aux questions que je vais prendre la liberté de vous adresser; & lorsque vous aurez répondu à chacune en particulier, j'aurai l'honneur de vous marquer l'effet que votre réponse aura produit dans mon esprit. Il m'est absolument impossible de m'expliquer avec vous, si vous ne daignez m'accorder ma demande; c'est un préalable nécessaire: nous ne pouvons nous entendre, sans convenir de plusieurs faits, qui doivent servir d'éclaircissement à la matiére que nous aurons à traiter ensemble; ou plutôt ces faits bien éclaircis, doivent me mettre à portée de profiter de vos leçons. Votre réponse à mes questions, sera la premiére que vous me donnerez.

Vous annoncez que vous avez déjà

fait l'hiſtoire du pouls, dans vos précédens volumes (*hiſtoriam conſcripſi*): vous vous expliquez de maniére à laiſſer croire que les (ou *des*) Médecins modernes, Eſpagnols & François, vous ont demandé d'étendre cette hiſtoire, & de la rendre plus claire ou plus complette (*Recentiores Hiſpani Gallique, eamdem à me extenſiorem longè, explanatioremque popoſcerunt*). Quoique je ne connoiſſe point ces Médecins Eſpagnols & François, qui ſe ſont adreſſés à vous, j'eſpére que vous voudrez bien me traiter comme eux: puiſque deux nations vous prennent, pour ainſi dire, pour juge, jugez un particulier comme moi.

I°. Je vous demande s'il eſt bien certain que vous ayez rétabli l'honneur d'Hippocrate, comme vous l'aſſurez (*riſtitui honorem*), en nous apprenant que, s'il l'eût voulu, il eût pû s'étendre ſur le pouls beaucoup plus qu'il ne l'a fait (*ſi voluiſſet, potuiſſet*) ? Ne vous ſuffiſoit-il pas de dire, à-peu-près comme le Clerc & tant d'autres, d'après Galien, & enfin comme M. Menuret, qu'Hippocrate n'a fait que rarement attention au pouls; qu'il ne l'ignoroit pas entiérement, mais qu'il l'a négligé,

& qu'avant ſon ſiécle, on le connoiſſoit encore moins que lui ? Ne rendrois-je pas Hippocrate très-coupable, & digne du mépris de tout le monde, en aſſurant que s'il eût voulu peindre le pouls (par exemple, dans le premier & le troiſiéme livre des Epidémies, où ce ſujet auroit ſi bien cadré avec le reſte), il l'eût pû ? N'eſt-il pas plus honnête pour la mémoire d'Hippocrate, de dire qu'il ne ſentit pas bien l'importance du pouls ?

En un mot, croyez-vous, Monſieur, connoître le pouls mieux qu'Hippocrate ? ou penſez vous que ce que vous avez ramaſſé dans ſes ouvrages, & dans ceux qui lui ſont attribués, doive me ſuffire pour me conduire dans la pratique ? Enfin croyez-vous être le premier qui ayez attribué la ſcience du pouls à Hippocrate, & qui l'ayez fait le Chef de cette partie de la Médecine ? Si quelqu'autre a eu la même idée que vous, il falloit le dire; ou je me trompe fort. *Hanc partem attingere Hippocrates non curavit, aut aggredi de induſtria noluit.* Vous ſçavez ſans doute que Vallériola s'exprime ainſi.

II.

M. de Haen un peu en colére contre Galien ; il épanche ſa tendreſſe ſur Arétée.

Vous n'aimez pas Galien ; il vous déplaît, au point de vouloir mettre Arétée avant lui, ſur ce qui regarde le pouls. Quel eſt en cela votre objet ? Je ſçai bien que ſi M. Haller n'avoit pas corrigé un paſſage du *methodus ſtudendi* de Beorhaave, vous auriez pu, comme lui, faire vivre Arétée dans un tems peu éloigné d'Hippocrate. Mais vous avez, en ſuivant le Clerc & M. Haller, ſans les citer, placé la vie d'Arétée après celle d'Andromaque. Pourquoi allez-vous plus loin que vos deux ſçavans Guides, en retournant leurs réflexions ? pourquoi voulez-vous abſolument qu'Arétée ait vécu avant Galien ? & à quoi bon inſulter Archigéne, en inſinuant qu'il ſçavoit ce qu'Arétée avoit dit, & qu'il en faiſoit ſon profit ? Ce que vous dites d'Arétée ; ce que vous avez pris dans Voſſius, le Clerc & autres, tout cela n'a ſervi juſqu'ici qu'à faire conclure aſſez généralement, qu'Arétée & Galien vi-

voient à-peu-près dans le même tems, & qu'ils ne s'étoient pas connus.

Quoi qu'il en ſoit, à qui ferez-vous croire qu'Arétée, qui parle à la vérité du pouls, en paſſant, dans quelques endroits de ſes ouvrages, mérite d'être placé avant Galien, qui a mis au jour le plus grand, le plus célébre, & le plus beau traité du pouls? Dieu & Galien, s'écrioit Gordon, connoiſſoient bien le pouls (*Deus & Galenus habuerunt notitiam pulſus.... Deus novit & Galenus ſervus ejus*). Votre zéle pour Arétée ne vous a-t-il pas mené trop loin? avez-vous lu ſans plaiſir l'expoſé que M. Menuret fait du ſyſtême de Galien? aimeriez-vous mieux, avec le goût que vous avez pour faire de bons ouvrages, & avec la crainte que la poſtérité ne les reçoive corrompus & défigurés, par quelque main infidelle (*erubui legens... meo forſitan nomine, me mortuo, ni Deus avertat, edenda*); aimeriez-vous mieux, dis-je, avoir fait l'ouvrage de Galien ſur le pouls, ou ceux d'Hippocrate & d'Arétée ſur la même matiére? Avez-vous oublié ce paſſage d'Avéga: *de iis* (de *pulſibus*) *quæ à Galeno dicta ſunt, dubia multa inſidos homines movere poſſe, ad amplificanda*

volumina & remorandos lectores, non est quòd ignorem.

III.

L'érudition de M. de Haen en défaut au sujet du Chevalier Floyer : il est à craindre que le Précepteur de la France & de l'Espagne, ne se brouille avec l'Angleterre.

N'EST-CE pas pour éprouver notre érudition, dont vous n'avez pas une grande idée (*incautis & studio Hippocratio minùs versatis*), que vous affectez de ne pas parler des travaux immenses du Chevalier Floyer sur le pouls : vous employez pourtant, dans vos observations, la méthode qu'il a suivie : vous vous appliquez à mesurer la fréquence, ou le nombre plus ou moins grand des pulsations. Si Hippocrate & Arétée, en avoient dit autant que ce Médecin Anglois, vous auriez certainement voué plus d'un chapitre à l'exposition d'une maniére de calculer le pouls, qu'on pourroit prendre pour une de vos découvertes, en France & en Espagne, si Floyer n'y étoit pas connu.

Vous pourriez en imposer (*incautis*).

Mais on ſçait que Floyer a meſuré la plus grande vîteſſe à laquelle peut arriver le pouls, & qu'il l'a partagée en claſſes, depuis le dégré de lenteur le plus bas, juſqu'au dégré de célérité le plus haut. Il n'a pas peu contribué à la méthode de tâter le pouls, la montre à la main, comme cela ſe pratique en Angleterre.

Eſtimez-vous qu'on ſeroit bien fondé à penſer, que vous êtes l'Inventeur de la méthode de compter le nombre des pulſations? ou ne penſez-vous point, qu'on vous demandera un jour compte du ſyſtême de Floyer? ne jugeriez-vous pas à propos de mettre ce Médecin à l'abri de l'anathême, que vous lancez rigoureuſement contre tant de Sçavans hommes? Il n'y en a pas un, dites-vous, qui ait connu le pouls comme Arétée : *Aræteus pulſum examinavit, deſcripſitque ;ità ut nemo noſtrùm accuratiùs.*

I V.

Petite omiſſion de notre Hiſtorien du pouls (M. de Haen), au ſujet de Cox & d'Abbadie.

VOULEZ-VOUS, Monſieur & très-

honoré Professeur, vous brouiller avec l'Angleterre, en instruisant la France & l'Espagne. Voici encore un Anglois célébre sur le pouls, & dont vous n'avez pas daigné dire un mot dans votre histoire.

Que vous a fait le Docteur Cox, dont l'ouvrage est connu depuis douze ou treize ans, & traduit en François depuis huit, avec un commentaire? Cet ouvrage vous auroit tant servi pour votre article du pouls intermittent! Ce que vous dites & ne dites pas sur ce pouls, s'y trouve si bien discuté par l'Auteur, & son Commentateur d'Abbadie, que je n'imagine point qu'on puisse raisonner sur cette partie de la pulsimantie, sans parler de ces deux Médecins, que votre silence va peut-être réduire à un éternel oubli. M. Menuret auroit dû vous y faire penser; puisqu'il en parle, de même que M. de Marque, qui a présidé à la seconde édition des *Recherches sur le Pouls*. Y penserez-vous, lorsque vous me ferez la grace de me répondre? & conviendrez-vous que l'Angleterre avoit, pour l'amour de Floyer & de Cox, autant de droit que nous, à vos instructions?

V.

Autres omiſſions au ſujet de l'Ecole de Montpellier, qui compte autant de ſiécles d'ancienneté, que l'Archiâtre de Vienne compte d'années de Profeſſorat.

Et notre Ecole de Montpellier! & cette théſe ſur le pouls, que M. Vigarous y ſoutint avec tant d'éclat, & devant un auditoire ſi inſtruit & ſi nombreux, en 1760! J'ai cherché en vain dans votre hiſtoire ce que vous en penſiez. Je voudrois auſſi ſçavoir votre avis ſur le témoignage de nos ſçavans Profeſſeurs, MM. de Lamure, Venel, le Roi, Barthez & leurs Confréres, ſi favorables à nos découvertes ſur le pouls.

Ne deviez-vous pas au moins conſulter les ouvrages, que vous connoiſſez, de ce fameux Profeſſeur, M. de Sauvages? que direz-vous, ſi vous daignez le parcourir, de la candeur avec laquelle il adopte les déciſions modernes ſur le pouls; du plaiſir qu'il témoigne qu'on ait trouvé les vraies expreſſions de la nature, dans le ſaignement de nez, le dévoiement, la ſueur?

Ayant conçu le projet d'entretenir vos Lecteurs, ſur ce qui concerne l'aſphyxie, n'auriez-vous pas pu ſuppoſer, qu'elle ſe trouve dans les claſſes des maladies de M. de Sauvages? Vous l'y verrez, Monſieur, cette aſphyxie, jouer le rôle qu'elle mérite.

En attendant, j'aurai l'honneur de vous dire que la France n'eſt pas reſtée en arriére, à l'égard de la maniére de compter le nombre des pulſations des artéres, comme Floyer. On a beaucoup parlé parmi nous, d'un pulſiloge de M. de Sauvages, & qui eſt rappellé dans les *Recherches*, dans l'ouvrage de M. Michel, & dans l'Encyclopédie. M. de Sénac, dont vous mettez, je crois, le Jugement à côté de celui de votre illuſtre & ſage Préſident Van Swiéten, n'a ceſſé de s'occuper des divers dégrés de vîteſſe du pouls, eu égard aux diverſes maladies. Conviendrez-vous, Monſieur, que cette branche du pouls, a fait parmi nous de grands progrès, avant que vous ne lui euſſiez donné votre ſuffrage?



VI.

V I.

Le Médecin d'un grand Hôpital de Nismes (M. Razoux), oublié par le Médecin d'un petit Hôpital de Vienne (M. de Haen).

Vous nous jugez, Monsieur, & vous ne lisez pas nos ouvrages (*a*). Ne falloit-il pas quelque marque de souvenir de votre part, pour l'infatigable & l'excellent citoyen M. Razoux, Médecin, comme vous, non d'un hospice, mais de l'Hôpital de Nismes, bien fourni en tout ? Vous avez dû voir dans ses tables nosologiques, ouvrage qui a fait beaucoup d'honneur à son Auteur, des exemples du pouls nazal, intestinal, stomachal, de celui de la sueur, & du pectoral.

(*a*) Voyez les ouvrages de Gandini ; l'idée de l'homme physique & moral ; l'ouvrage de M. Robert ; ceux de M. Gardane sur la colique de Poitou, & sur l'électricité ; ce que M. Balme dit de l'usage des vomitifs, dans le Journal de Médecine ; les Recherches sur les glandes, sur le tissu muqueux, sur l'histoire de la Médecine ; *Aquitaniæ minerales aquæ*, &c ; plusieurs articles de l'Encyclopédie, &c, &c, &c.

Ainſi les obſervations ſur le pouls, qui, ſuivant vous, ne réuſſiſſent point *in Auſtria*, non plus qu'*in aere Batavo*, réuſſiſſent très-bien *in aere ſeptimanico*: n'en ſoyez pas ſurpris; la Médecine y eſt dans la plus grande ſplendeur, depuis à-peu-près autant de ſiécles, qu'il y a d'années que vous êtes à la tête du Cliniſme *in Auſtria*.

Je dois vous avertir encore, que vous trouverez dans l'ouvrage de M. Razoux, l'hiſtoire de quelques maladies ſuivies journellement, & dans leſquelles l'Auteur a compté, avant vous, le nombre des pulſations, dans la fiévre & ſes redoublemens. Mais comme ces maladies ont trait à l'inoculation, que vous n'aimez point: comme auſſi M. Razoux s'étend ſinguliérement ſur les bons effets du Solanum, que vous n'aimez pas, je penſe, plus que l'inoculation, je me preſſe de paſſer outre.

Permettez-moi cependant de vous demander, avant de finir cet article, de quelle ſorte de pulſiloge vous vous ſervez, pour compter le nombre des pulſations. Vous contenterez-vous de nous parler du thermomètre de Fahreinheit, dont vous faites uſage? Ah! Monſieur, que n'ai-je le tems de vous

parler des aventures arrivées parmi nous, au ſujet du thermomètre, que de grands Docteurs vouloient porter en pompe dans nos Hôpitaux. Je vous demande en paſſant, un petit mot d'inſtruction ſur cette importante matiére. Apprenez-nous une fois pour toutes (*ut tandem conſtet, an clinicam praxim illuſtret*), le maniment, je dirois preſque l'exercice, du thermomètre ſur les malades.

V I I.

Dom Juan Luis Roche, D. Garcia Hernandez, Dom Manuel de los Rios, inconnus à M. Antoine de Haen, de même, peut-être, que la gentille déciſion de D. Pablo.

Vous prenez Dieu à témoin, que vous avez étudié depuis vingt ans, la queſtion du pouls (*Deum teſtor, me eamdem (quæſtionem), toties à viginti retrò annis, ad incudem revocaſſe; ne qua negligentia privaret me à lumine veritatis*) : votre conſcience ne vous reproche aucune négligence ſur ce point, comme ſur tous les autres (*ut in cæteris*); & vous avez négligé de parler de l'ouvrage de M. Fouquet.

Pressez-vous, très-honoré Maître, pressez-vous de retirer votre serment. N'avez-vous pas en effet négligé de vous instruire de l'Essai sur le pouls, qui est indiqué & loué, comme il le mérite, dans la deuxiéme édition des *Recherches*, que vous avez en main? J'attends sur ce point seul, une longue réponse de votre part, un supplément à votre *duodecima pars Rationis Medendi.* Cette partie ne peut aller de pair avec les onze qui la précédent, si elle n'est munie de vos réflexions, sur un ouvrage aussi généralement connu, aussi remarquable, aussi profond, & aussi bien étayé. Je prends la liberté de vous l'indiquer, tant je suis fâché de vous trouver en défaut, malgré votre attachement pour la vérité, & votre respect pour la foi du serment.

Verrez-vous, sans surprise, dans cet ouvrage, 1°. qu'on a répondu d'avance à votre prétention sur Hippocrate, ou qu'on vous ôte l'honneur d'en avoir parlé le premier, & de l'avoir regardé comme l'Auteur de tout ce qui s'est répandu sur le pouls après lui? 2°. Qu'on y regarde deux célébres Auteurs Espagnols, postérieurs aux *Recherches*, & dans lesquels vous eussiez trouvé de

quoi orner votre histoire? que diriez-vous, si l'on vous accusoit d'avoir profité de ces Auteurs, sans les citer? ou que diront les Médecins Espagnols, que vous favorisez de vos instructions (*hispani poposcerunt*), lorsqu'ils découvriront que vous ne connoissez pas les Docteurs Dom Juan Luis Roche, Dom François Garcia Hernandez, & Dom Manuel Gultiéres de los Rios. Ces Disciples de Solano, respirent, Monsieur, le même air que respira autrefois le trop fameux Docteur Dom Pablo, qui vouloit, dans un Hôpital, où il faisoit la loi à quelques jeunes gens, étouffer la doctrine du pouls à sa naissance, & qui, suivant la remarque du sage Cox, enorgueilli de ses titres, & de la petite réputation qu'il s'étoit faite dans son quartier, attribuoit certains phénomènes du pouls, aux vapeurs fuligineuses. Ne penseriez-vous pas, que ces vapeurs valent bien ce que d'autres appellent le hasard (*fortè*)?

L'exemple de Dom Pablo, ne prouve-t-il pas, qu'on peut être à la tête d'un Hôpital, & destiné à instruire la jeunesse (*novorum inventorum participem facere, studiosam juventutem*), sans avoir en partage la politesse, la sa-

geſſe & les lumiéres qu'une pareille place exige ? M'avancerois-je trop après cela, en vous ſuppliant de m'apprendre, ſi vous croyez votre hiſtoire du pouls, auſſi entiére que vous paroiſſez nous le faire eſpérer (*hiſtoriam explanatiorem*); tandis qu'on n'y trouve pas un mot de l'ouvrage de M. Fouquet, qui eſt parmi nous entre les mains de tout le monde ?

VIII.

Anacroniſme, adroitement amené, de l'Hiſtorien de Vienne, au ſujet de Morgagni.

Je ne ſçais comment m'y prendre, pour vous propoſer mes petites réflexions, ſur l'uſage que vous faites d'un ouvrage de Morgagni. Il y a huit ans que Morgagni publia la premiére édition de ſes lettres, ſur les ouvertures des corps; il y en a trois qu'il publia la ſeconde. Comment eſt-il arrivé, Monſieur, que dans le cours de votre hiſtoire, qui parut pour la premiére fois en 1768, & que vous ſuivez, dites-vous, depuis Hippocrate juſqu'à nous (*hiſtoriam pulſuum proſequar, ab Hippocratis ævo ad ſæculum noſtrum*); com-

ment, dis-je, avez-vous pu placer la ſeconde édition de Morgagni, avant les ouvrages de Solano, avant celui de Nihell, avant les *Recherches*, avant celui de M. Michel, qui ſont tous antérieurs, même à la premiére édition de Morgagni ?

Votre but principal eſt de comparer ces ouvrages à ceux qui les ont précédés. Vous prenez d'abord vos objets de comparaiſon dans Hippocrate, Arétée, Wiérus, Proſper Alpin, & autres ; & vous allez enſuite au beau milieu de ces anciens Auteurs, placer, avant Solano & ſes Adhérens, l'illuſtre Morgagni, qui a écrit depuis ces derniers ! Vous allez inſinuer que Morgagni en dit autant & plus qu'eux ! Vous vous expliquez d'une maniére à jetter vos Lecteurs dans une erreur capitale. Vous vous parez de quelques réflexions de Morgagni, en eſſayant de vous mettre vous-même avant Solano & Nihell, ou, pour le moins, tout à côté d'eux (*à viginti retrò annis*). N'étoit-il pas plus naturel, j'oſe le dire, & plus honnête, de féliciter nos Modernes, de ce qu'ils peuvent appuyer leurs idées de celles de Morgagni ? Où eſt cette bonne foi, où eſt cette candeur qui vous eſt ſi

naturelle ? (*Servantur in archivis Nosocomii Parminiani, teſtimonia fidei Haenianæ*).

I X.

Autre adreſſe de M. de H, touchant ce que Morgagni a dit de plus favorable à la doctrine du pouls.

Je n'ignore pas, que vous avez eſſayé de corriger, ou de pallier cet anacroniſme, dans le titre ſommaire de votre Chapitre II, où, en faiſant une courte liſte des Auteurs anciens, mis à leur place, vous donnez, en paſſant, quelque marque de ſouvenir à deux ou trois Modernes, parmi leſquels ſe trouve Morgagni. Mais n'eſt-ce pas là, Monſieur, mettre une piéce d'étoffe trop neuve, à un trop vieux habit? Quelqu'un ne pourroit-il pas, contre vos intentions, ſe laiſſer tromper par cette marchandiſe.

Ce qui aura droit d'intéreſſer tout le monde, c'eſt qu'en louant beaucoup Morgagni, vous vous gardez, comme d'une mauvaiſe action, de nous faire part de ce qu'il y a de plus frappant dans ſes lettres, en faveur de notre doctrine. Pourquoi ne parlez-vous pas,

par exemple de ces pleuréſies, dans leſquelles le pouls étoit rendu petit, foible, inégal, par la préſence de vers dans l'eſtomac, & qu'on guériſſoit par l'émétique? N'eſt-ce point, 1°. parce que vous vouliez vous ménager le plaiſir de vous étendre, comme de votre propre fonds, ſur la queſtion des vers logés dans les entrailles; ſans rien dire de nos Auteurs qui en ont parlé avant vous; ſans vous rappeller qu'on trouve dans les *Recherches*, que la préſence de vers dans les inteſtins, rend le pouls irrégulier, vif, ſerratil, tremblant, inégal, & que le pouls ſtomachal eſt petit, ſerré, inégal? 2°. Parce que vous avez déclaré la guerre à l'émétique, avec une ardeur digne de notre Patin? Pourquoi, en parlant de l'intermittence du pouls, ne dites-vous pas en propres termes, comme Morgagni, que les Médecins ſont ordinairement trop frappés de cette intermittence du pouls; qu'elle vient ſouvent d'une cauſe qui ſéjourne dans l'eſtomac, ou dans les inteſtins, & qui peut être enlevée par les remédes; qu'elle eſt, de même que la palpitation de cœur, ſouvent occaſionnée par des vents, dont la cauſe eſt amovible, & qui, en irri-

tant le genre nerveux, porte le désordre dans les mouvemens du cœur. N'avez-vous pas passé tout cela, & plusieurs autres choses, sous silence; parce qu'il semble que Morgagni ne fait qu'étendre & commenter nos ouvrages sur le pouls des entrailles?

Conviendrez-vous donc que le célébre Morgagni, peut être mis, à quelques égards, au rang des Auteurs de la pulsimantie moderne; & persisterez-vous à le mettre dans le parti opposé à la nouvelle doctrine, comme vous l'avez placé, dans votre histoire, avant nos Auteurs, qui l'ont précédé, & qui ont publié avant lui, (comme avant vous), des vérités qui se trouvent dans son ouvrage?

X.

Ample récolte faite par M. de H, dans les ouvrages de Morgagni, postérieurs aux nôtres qu'on voudroit faire oublier.

En quoi Morgagni vous a-t-il donc servi? Vous le citez plusieurs fois; j'en conviens. Mais ne pourroit-on pas vous appliquer ce que vous observez sur Hippocrate, au sujet de nos Auteurs

du pouls? Ils ont tort quand ils le citent; ils ont tort quand ils ne le citent pas (*cum æquè errent, Hippocratem laudantes, quàm vituperantes*).

Je viens de vous rappeller des traits, où vous auriez dû ſuivre Morgagni: en voici où vous l'avez copié d'une maniére ſi extraordinaire, qu'il m'étoit d'abord venu en penſée, de vous préſenter en deux colomnes, les paſſages de Morgagni & les vôtres. Je prends une autre route, qui me ménera tout auſſi ſûrement, au but que je me ſuis propoſé.

Si Morgagni commence une de ſes lettres par l'aſphyxie, vous ne manquez pas, en ſuivant votre Guide, de faire un article de l'aſphyxie. Si Morgagni s'étend ſur la différence de la ſyncope & de l'aſphyxie, vous avez ſoin d'en faire autant. Si Morgagni rappelle l'opinion de Stahl, ſur la différence de la célérité & de la fréquence du pouls, Stahl reçoit heureuſement une marque d'approbation de votre part; & comme Morgagni ajoute une obſervation qui lui eſt particuliére, vous ne faites pas façon de la tranſcrire, & vous en ajoutez une qui eſt à vous, ou à quelqu'un de vos Auditeurs.

Si Morgagni s'étend sur l'attention qu'il faut avoir de tâter le pouls des deux côtés, &, au besoin, celui de toutes les artéres tangibles, vous avez une histoire toute prête à mettre en parallèle, & dans laquelle vous avez redressé quelques-uns de vos Confréres moins avisés que vous. Si Morgagni cite Lancisi, au sujet du pouls intermittent, Lancisi reçoit de vous le même honneur. Morgagni trouve-t-il dans Ramazzini, l'histoire d'un Juif qui fut transi, & sans pouls, quatre jours avant sa mort? Ce Juif, & le passage de Ramazzini, où il en est question, reparoissent sur la scène, dans votre histoire.

Morgagni parle d'un vieillard qui se remuoit sur son lit, étant sans pouls, & qui mourut bientôt après. Je retrouve chez vous mon Vieillard, remuant & mort, comme chez Morgagni. Baillou rapporte-t-il qu'il a guéri par les purgatifs, un homme dont le pouls étoit languissant? Cette observation n'échappe pas à Morgagni; & vous avez soin d'en orner votre livre. Morgagni parle-t-il de ces asphyxies d'un & de deux jours, dont il est question dans le *sepulchretum* de Bonnet? On

retrouve chez vous ces longues aſphyxies, & le *ſepulchretum* cité. Morgagni dit-il quelque choſe des pouls de la convaleſcence ? ce qu'il en dit ſe retrouve chez vous. Si Morgagni rapporte des exemples d'une lenteur extraordinaire du pouls, cette lenteur ſe trouve longuement étalée dans votre ouvrage.

Si Morgagni s'occupe des cas, dans leſquels l'intermittence des Vieillards mérite attention, vous ne manquez pas de mettre à profit les remarques de Morgagni. Il parle de la fréquence extraordinaire du pouls? & vous auſſi. Si Morgagni s'étend ſur ce qu'il y a d'admirable dans certaines aſphyxies, s'il en diſcute les cauſes ; vous vous récriez ſur la difficulté qu'il y a d'expliquer certaines aſphyxies. On croira aiſément que Véſale n'a pas échappé à l'érudition de Morgagni. Ceux qui liront votre ouvrage, verront combien la vôtre doit à Morgagni ; ils y trouvéront Véſale, & Riolan auſſi, qui vous eſt, ſi je ne me trompe, arrivé par la même commodité.

En un mot, Monſieur, votre mémoire vous a ſi bien ſervi, ſur-tout en compoſant votre deuxiéme Chapitre, que vous copiez Morgagni, mot pour

mot. Faudra-t-il aussi que vos Lecteurs croyent sur votre parole, qu'il y a vingt ans que vous limez cette partie de votre histoire? Elle a vu pour la premiére fois le jour dans l'ouvrage de Morgagni, & elle renaît heureusement dans votre douziéme partie. Je le soutiendrai (*quotquot in illam scribant atque deblaterent multi, æquè inconcussa subsistit*).

X I.

Morgagni a parlé du pouls en Anatomiste, & nos Auteurs en ont parlé en Médecins: M. de H. l'a oublié, ou bien il veut en faire semblant.

J'OSE vous prier de me permettre, d'insister encore sur la matiére, qui fait le sujet des articles précédens.

Morgagni a parlé du pouls, sur-tout en Anatomiste; il a cherché dans l'ouverture des corps, les causes qui pouvoient produire sur le vivant l'asphyxie & les intermittences: suivant lui, & suivant le bon sens, ces modifications sont la même chose au fonds. Qu'est-ce que l'intermittence, dit-il, sinon une asphyxie passagére; & qu'est-ce

qu'une asphyxie, sinon une intermittence plus ou moins allongée?

Nos Auteurs, au contraire, ont parlé de cette modification du pouls, en Médecins; c'est-à-dire, en observant les révolutions, arrivées aux malades qui sont guéris des intermittences & des irrégularités du pouls. Or parmi le grand nombre de ceux qui sont guéris, ils ont observé, ou que ces modifications du pouls restoient habituelles, ou bien (ce qui arrive le plus ordinairement), qu'il survenoit des révolutions marquées dans les entrailles, après lesquelles le pouls prenoit son rithme naturel. N'étoit-il donc pas inutile, qu'en examinant ce point de leur doctrine, vous vous occupassiez tant des pouls habituellement intermittens, sur lesquels ils n'ont cessé de dire, depuis Solano, que leurs observations ne portoient pas? Les pouls habituellement dérangés, ne sont point critiques; ils l'ont dit & redit, cent & cent fois. Mais leurs observations n'en sont pas moins concluantes, au sujet d'un grand nombre de pouls, qui prennent des rithmes particuliers, aux approches des évacuations plus ou moins critiques, &

qui ſe remettent dans leur état naturel, les évacuations étant finies.

Pourquoi vous êtes vous donc donné la peine de copier Morgagni ſur l'aſphyxie? eſt-ce pour prouver que, lorſqu'elle exiſte, on ne peut pas tâter le pouls? Quelqu'un des Partiſans de la nouvelle doctrine, a-t-il prétendu qu'il faut tâter le pouls, lorſqu'il ne ſe manifeſte pas. Si vous aviez, Monſieur, à inſtruire ſur les urines, ceux qui vous ſuivent dans votre Hôpital (*qui practicas meas obſervationes ſolent frequentare*), commenceriez-vous par leur prouver, avec un grand appareil de citations, & en copiant les Anatomiſtes qui ont parlé des ouvertures de corps morts, de rétention d'urine, qu'on ne peut pas toujours voir l'urine des malades? En eſt-il moins vrai, que l'inſpection des urines, apprend beaucoup de vérités aux Médecins? & quoiqu'il y ait des ſujets qui ont les urines habituellement mauvaiſes, troubles, variables, s'enſuit-il de-là, que communément, on ne doive pas étudier les urines?

Il en eſt de même des pouls intermittens & habituellement dérangés:

ces dérangemens habituels, qui ſont fort rares, forment des exceptions, fort rares auſſi, aux régles générales. Nos Auteurs ont eu ſoin de parler de ces exceptions, après l'expoſition de ce qui arrive le plus ordinairement. Pour quelle raiſon renverſez-vous l'ordre naturel des choſes, pour ne répéter que ce qu'on a dit avant vous ?

Oui, Monſieur, vous trouverez que l'Auteur des *Recherches*, a parlé avant vous des pouls habituellement irréguliers & intermittens, que la fiévre rend réguliers & réglés, & qui annoncent la guériſon des malades, à proportion que les irrégularités & les intermittences reparoiſſent. Vous trouverez auſſi dans quelques-uns de nos Auteurs, des exemples d'intermittences & d'irrégularités du pouls, que vous citez de Wiérus, de Proſper Alpin, de Baillou. Qu'avez-vous donc fait autre choſe, en travaillant à votre hiſtoire, que prendre ces exemples dans ces mêmes Auteurs ? à ce prix, l'érudition ne coûte guére.

La collection de Morgagni vous fournira pluſieurs hiſtoires de pouls intermittens, habituellement, ou par accident; pluſieurs ouvertures de corps.

Nos Auteurs ont parlé des événemens qui ſuivent les modifications paſſagéres : il falloit chercher les raiſons de ces modifications, de même que les raiſons des modifications habituelles ; mais vous vous êtes bien gardé de vous occuper de cet objet ; quelqu'autre pourra s'en occuper un jour. C'eſt alors qu'on aura beſoin des Anatomiſtes, & qu'on verra avec quelle exactitude vous les avez lus.

XII.

La conſcience du Profeſſeur Hiſtorien s'allarme ; il compare nos Auteurs à des Hérétiques.

Nous voici au principal endroit, au noyau de votre ouvrage ; j'arrive au cœur de l'arbre. C'eſt le Chapitre où vous parlez de Solano, de Nihell, de l'Auteur des Recherches, & de MM. Michel, le Camus & Menuret. Vous louez tous ces Médecins avec la politeſſe qui vous eſt ordinaire : mais en vertu auſſi de votre ordinaire franchiſe, vous accuſez ces Meſſieurs, d'être fauteurs d'une épouvantable héréſie ; votre Excellence crie haro à perte d'haleine, illuſtre Archiâtre ! Vous faites

entendre que la doctrine de nos partisans du pouls, est comparable aux hérésies en matiére de religion (*quàm religionis veritas ab heterodoxis*).

Je n'ose me permettre une question, sur la liberté que vous vous donnez de parler souvent de la Réligion; je la respecte trop, pour la mêler dans nos caquets. Mais orientez-moi, de grace, sur l'endroit, où je dois placer le tribunal infaillible de notre métier. Je doute que ce puisse être dans ces quartiers de Vienne, où régne l'hérésie de la ciguë, celle de l'oxymel colchique, celle du sublimé corrosif & de l'inoculation. Où le placerez-vous donc? dans votre Hôpital? Oui; c'est-là que croît l'excellente Corneille (*Lisimachia*).... C'est trop insister sur une petite vivacité que la bonté de votre cœur vous arrache: j'espére que vous serez revenu de cet excès de zéle. Je reviens à nos aimables Hérétiques.

Ils sont nos fréres, mon respectable Professeur; vous êtes obligé de les ramener dans la bonne voye; vous devez écouter avec bonté la requête que je vous présente pour eux.

1°. Pourquoi nommez-vous seulement MM. Michel, le Camus & Me-

nuret? Il y avoit tant de choſes à dire ſur leurs ouvrages! Je crains fort que vous ne connoiſſiez celui de M. Michel, que de nom: avez-vous lu cet ouvrage, ailleurs que dans celui de M. Menuret? 2°. Pourquoi Nihell ne vous a-t-il pas au moins fait penſer à porter vos vues & vos inſtructions du côté de l'Angleterre? Je ſoupçonne que vous avez négligé cette partie importante de votre miſſion, à cauſe du ſage & ſçavant M. Pringle. C'eſt une autre eſpéce d'Hérétique, qui a oſé manquer de reſpect à vos acrimonies Boerhaaviennes. J'eſpére enfin que vous ferez connoiſſance avec M. Michel.

XIII.

Ceux qui doivent le plus à l'équité & à la politeſſe de M. de H: le Corps de la Faculté de Paris ne jouit pas de ce rare avantage.

Vous paroiſſez avoir une prédilection marquée pour Solano, & pour l'Auteur des *Recherches*. L'un eſt mort; avez-vous jamais lu ſon *Lapis-lydius?* L'autre n'a rien écrit, ni rien dit ſur le pouls, depuis treize ans. Pourquoi

avez vous connu ſes *Recherches* ſi tard? Quoi qu'il en ſoit, êtes vous bien perſuadé dans votre ame & conſcience, que le premier, ce divin Eſpagnol, qui reçut une étincelle du génie d'Hippocrate, a plus fait pour la Médecine, que tous les Profeſſeurs qui ont vécu de ſon tems: j'ai oui porter ce jugement de lui; s'il eſt de votre goût, j'en ſerai fort aiſe.

Quant à l'Auteur des *Recherches*, connoiſſez-vous un ouvrage qui ſoit plus réſervé que le ſien? il n'eſt pas chargé, comme vous, d'inſtruire le monde; il n'a pas le délire du proſélitiſme: il n'a pas autant de tems que j'en ai, pour vous marquer ſa reconnoiſſance. Je vais donc prendre la liberté de le ſuppléer; & je ne crains pas que vous le trouviez mauvais.

Pourquoi dites vous que cet Auteur aſſure, qu'il a découvert beaucoup de modifications inconnues aux Anciens, avant de connoître Solano? Il laiſſe au contraire entendre, très-modeſtement, qu'il n'oſoit regarder pluſieurs modifications du pouls, qui lui paroiſſoient ſingulières, que comme des mouvemens bizarres, & preſque de nulle conſéquence; juſqu'à ce qu'il eût vu

la traduction de Lavirotte. Qu'eſt devenue dans ce moment, Monſieur & très-honoré Maître, la crainte de la poſtérité, & de nos Neveux, qui vous agite ſi fort, & qui vous arrache ces paroles remarquables: tôt ou tard, on nous reprochera les choſes que nous avons fait par malice ou par ignorance (*ſeriùs ocyùs, nos, ſive malitiâ, ſive ignorantiâ, ſive erronea admiſiſſe, ſive utilia repuliſſe, ſeri clamabunt Nepotes*). Eh! oui ſans doute, il reſtera des monumens de notre bonne foi, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire.

Comment avez-vous le courage de perſuader à vos Lecteurs, que des Commiſſaires nommés par la Faculté de Paris, pour examiner le livre qui a pour titre *Recherches ſur le Pouls*, l'ont dénoncé à la Faculté, comme nuiſible à la pratique? Ne craignez-vous point le démenti le plus formel, auquel un galant homme, comme vous, doit être ſi ſenſible? Comment oſez-vous compromettre un Corps auſſi reſpectable que la Faculté de Paris? que ne liſiez-vous le Commentateur de Cox? il vous eût éclairé ſur ce point, comme ſur tant d'autres. Les Alétophiles de Vienne, & la Faculté de

cette ville, trouvéront-ils bon que vous tronquiez des faits qui intéressent la Faculté de Paris? Et que voulez-vous que nous pensions de ce que vous rapportez, & que nous ignorons, lorsque nous voyons que vous passez si vîte & si légérement, sur des choses qui sont arrivées sous nos yeux!

XIV.

Seroit-ce un crime, aux yeux de M. de H, d'honorer M. Storck, & d'employer la ciguë pour des maladies qui ne peuvent se guérir par les moyens ordinaires? Celui qui a veillé à la seconde édition des Recherches, trouvéra-t-il grace devant M. de H?

Avez-vous des preuves de cette autre imputation, dont vous chargez l'Auteur des *Recherches*? Vous publiez qu'il a non-seulement négligé, mais méprisé & décrié Hippocrate (*negligere, flocci facere, irridere*). Pour le coup, c'est un effet de votre premier mouvement, qui est un peu vif, & peut-être violent. N'avez-vous pas cru parler de quelque ami de la ciguë? A vous parler vrai, je me souviens d'avoir

ouï dire, que l'Auteur des *Recherches*, a, comme bien d'autres, mis ſa confiance dans la ciguë, pour quelques maladies graves, & qu'il a auſſi, comme bien d'autres, beaucoup d'eſtime & de vénération pour le ſçavant M. Storck, votre Confrére. Mais on peut croire à la ciguë, & eſtimer M. Storck, ſans manquer de reſpect à Hippocrate: vous me prouverez très-difficilement, que l'Auteur des *Recherches* ſoit tombé dans cette mépriſe.

Où avez vous pris, s'il vous plaît, que cet Auteur charge ſes malades de vomitifs, d'apozémes, de purgatifs, après les avoir égorgés par les ſaignées? Qu'il dérange l'ouvrage de la nature, par ſa maniére de médicamenter, & qu'il doit être convaincu que les modifications du pouls, dont il parle, ſont dues au mauvais traitement. (*Inchoant venæ ſectione perquàm numerosâ: iteratò exhibent vomitoria; quotidiè hi, illi die ſaltem alterno, corpora purgant... An ſæpè non convincantur, mutationes pulsûs cunctas, perturbanti methodo, tribui, adſcribique oportere*)?

Je me diſpenſe, Monſieur, d'entrer dans beaucoup de queſtions, que je pourrois vous faire ſur tous ces points: vous

vous les prévoyez ſans doute. Je dois ſeulement vous obſerver que vous n'avez pas pris garde, que la plûpart des maladies, dont il eſt fait mention dans les *Recherches*, ont été traitées dans les Hôpitaux, non par l'Auteur lui-même, mais par les Médecins de ces Hôpitaux. Un peu plus d'attention à la lecture de la préface, & à la manière ſage dont les obſervations ſont rapportées, vous eût empêché de porter ce faux jugement. En voici un autre, qui eſt de bien petite conſéquence; je n'en parle, que parce qu'il me fournit l'occaſion de mettre ſous vos yeux, une remarque qui n'eſt point indifférente.

Vous dites que l'Auteur des *Recherches*, s'appuye ſur l'autorité de Wiérus. Je vous demande pardon, Monſieur; il n'eſt pas queſtion de Wiérus dans les *Recherches*: on a cité peu d'Auteurs dans cet ouvrage; voici pourquoi. L'Auteur des *Recherches*, en ſuivant les traces de Solano & de Nihell, a cru trouver une formule générale, propre à expliquer les obſervations bien circonſtanciées, qui ſe trouvent dans les livres qui ont précédé le ſien; il a penſé auſſi que cette formule eſt encore plus propre à expliquer les obſer-

vations, qu'on peut faire journellement ſur les malades : voilà quel a été ſon principal objet. Plus vous trouverez d'obſervations anciennes, qui cadrent avec l'eſpéce de clef qu'il en donne ; plus il ſera vrai de dire que cette clef eſt bonne : elle ſera d'autant meilleure, qu'elle ſervira à mieux orienter ſur les obſervations qui ſe préſentent chez les malades. » L'Auteur des *Recherches*, diſoit Vandermonde, ſe contente d'avancer (dans la préface de ſon ouvrage), qu'on doit préſumer favorablement des obſervations qu'il rapporte, en attendant que de bons Obſervateurs ſe ſoient aſſurés de la vérité de ces faits. Ce n'eſt pas là le langage d'un homme qui veut trop préconiſer ſes ſuccès : mais il n'eſt pas poſſible de refuſer la plus grande autenticité à quelques-uns de ſes prognoſtics «.

Comparez, Monſieur, votre maniére de penſer ſur l'Auteur des *Recherches*, & ſur ſon ouvrage, avec celle de Vandermonde, qui n'avoit point lu, comme vous venez de le voir, le grand nombre de faits confirmatifs, répandus dans les divers Ecrits qui ont paru depuis les *Recherches*, & que vous êtes à portée de conſulter. Permettez-moi

aussi de vous faire remarquer que la premiére édition des *Recherches*, que vous n'avez peut-être jamais vue, parut sans nom d'Auteur; qu'il est d'ailleurs généralement connu, que M. de Marque, Médecin de la Faculté de Bordeaux, a présidé à la seconde édition, & qu'enfin nous avons coutume de ne point nommer l'Auteur des *Recherches*, lorsque nous parlons de son ouvrage: cette maniére d'agir, nous paroît plus honnête, & mieux répondre à l'intention de quelqu'un qui n'a pas commencé par se nommer lui-même. Vous ferez de cette remarque l'usage qu'il vous plaira d'en faire.

Mais de peur que vous ne m'accusiez de trop hasarder, en annonçant que vous n'avez peut-être jamais vu la premiére édition des *Recherches*, je vous remets sous les yeux ce que vous dites de la seconde: elle a paru en 1768, fort augmentée, avec un traité écrit autrefois sur les crises (*librum eumdem plurimùm auctum, unà cùm tractatu olim de crisibus scripto, edidit*). Pourquoi avancez-vous que cette seconde édition est fort augmentée (*plurimùm auctum*); tandis que M. de Marque n'a rien changé ni ajouté au corps de

l'ouvrage? Ai-je donc raiſon de craindre, que vous n'ayez point vu la premiére édition ?

X V.

Etrange effet de l'éloignement voué à Galien, par M. de H. qui ne dit pas un mot du pouls de la ſueur, dont tout le monde a parlé depuis le Médecin de Pergame. Etrange accuſation du Profeſſeur de Vienne, contre nos Auteurs, au ſujet de ce pouls de la ſueur.

Vous ne vous amuſez point, Monſieur, à parler du pouls de la ſueur, caractériſé par Galien, & adopté depuis lui juſques ſur les bancs des Ecoles. Je l'ai déja dit (2) ; vous n'aimez pas Galien, dans lequel M. le Baron Van-Swieten a pourtant découvert une infinité de choſes précieuſes. Vous avez d'ailleurs très-bien ſenti la force des inductions, qu'on tire pour la poſſibilité des autres rithmes du pouls, de l'exiſtence de celui de la ſueur. Vous détournez les yeux de cet objet, peu agréable en effet, pour quelqu'un qui veut ſe perſuader que le pouls ne peut point indiquer le ſaignement de

nez, le dévoiement, les régles; tandis que, de l'aveu de tout le monde, il peut indiquer la ſueur. Voici enfin ce qu'il y a de plus ſaillant dans votre ouvrage, au ſujet de la ſueur.

L'Auteur des *Recherches*, qui vous occupe toujours, a, ſuivant vous, avancé contre Hippocrate, & contre preſque tous les Médecins, qu'il y a à peine (ou qu'il n'y a point) des criſes par les ſueurs (*contrà Hippocratem cunctoſque ferè Médicos, ſtatuit vix* (*) *dari ſudorum criſes*). Je trouve dans les *Recherches*, les propoſitions ſuivantes, au ſujet de la ſueur.

1°. Il eſt décidé par les Auteurs anciens & modernes, que la ſueur critique eſt précédée du pouls plein, ſouple, ondulant. 2°. Ce pouls ondulant a du rapport avec le pouls pectoral. 3°. Le mêlange du pouls pectoral avec celui

---

(*) Robert Etienne m'apprend que *vix*, eſt pris pour *non* dans Plaute, qui a dit: *ità tamen vix vivimus cum invidia ſumma*; ce qui revient à cette phraſe: *tamen vix ità vivere licet, cum incredibili invidia.* Je ne crois point qu'il faille regarder de ſi près au latin de M. de Haen; c'eſt à lui de dire ce qu'il penſe du paſſage de Plaute.

de la ſueur, n'eſt pas rare. 4°. Mais il n'eſt queſtion ici, que du pouls ſimple de la ſueur. 5°. Lorſque le pouls eſt *inciduus* (ou inégal, tel qu'il y eſt décrit), il faut toujours attendre la ſueur. 6°. Il n'y a pas beaucoup de ſueurs bien critiques; elles ne ſont le plus ſouvent que ſymptômatiques.... Il ne faut pas chercher dans ces derniéres, tous les ſignes des ſueurs critiques, (par exemple le rithme précis du pouls). 7°. Le pouls de la ſueur ſe trouve quelquefois dans les derniers accès d'une fiévre intermittente. 8°. Les ſueurs critiques arrivent (avec leur pouls), ſur la fin des maladies aiguës. 9°. Le pouls de la ſueur ſe trouve ſouvent joint aux pouls ſupérieurs. Voici le réſultat de ces propoſitions.

La ſueur critique ſe rencontre quelquefois dans les fiévres intermittentes, & elle ſurvient auſſi à la fin des maladies aiguës : on trouve alors le pouls ſimple de la ſueur. Mais ce pouls n'eſt point le précurſeur des ſueurs ſymptômatiques, non plus que de celles qui ſe combinent avec les crachats, ou avec toute autre excrétion : alors le pouls eſt composé ou compliqué, & non ſimple. Or les ſueurs ſymptômatiques, &

celles jointes aux crachats & aux autres excrétions, forment le plus grand nombre. Les ſueurs bien critiques, & qui font ſeules la criſe, ſont en bien petit nombre, eu égard aux autres eſpéces : il n'y a pas beaucoup de ſueurs bien critiques, elles ſont la plûpart ſymptômatiques. Si les Médecins qui méritent le plus de créance, ont d'après Hippocrate, parlé comme l'Auteur des *Recherches*, n'avez-vous pas tort de lui faire un reproche ſur cet objet?

X V I.

Opinion d'un grand homme au ſujet des ſueurs : ce grand homme offre heureuſement une main ſecourable à nos Auteurs.

Voici, Monſieur, un des Médecins que vous me permettrez (ſûrement) de mettre dans la liſte de ceux qu'on doit le plus croire. Il prétend qu'il faut toujours reſter dans le doute, ſur l'effet des criſes, même de celles qui paroiſſent les plus complettes, & qu'il ne faut prononcer rien de poſitif; de peur qu'il ne ſurvienne une rechûte (*dubia prognoſis danda ſemper bona, quamvis*

fiat évacuatio critica, dum videtur absoluta esse... Ne recidivam, vel novum morbum faciat æger).

Si les meilleures évacuations, telles sans doute que les crises par les sueurs, doivent laisser craindre la récidive, ou une autre maladie ; n'est-ce point, parce que ces sueurs, qui paroissent bien critiques, ne le sont pas dans le fait ; ou bien, pour parler le langage des *Recherches*, parce qu'il n'y a pas beaucoup de sueurs bien critiques, & qu'elles ne sont le plus souvent que symptômatiques ?

Le même grand Médecin, dont je viens de donner la décision si précautionnée, rapporte l'exemple d'une sueur arrivée au septiéme, qui est un jour critique. Cette sueur étoit chaude, universelle, abondante ; elle dura l'espace de six heures, & elle fut suivie d'un soulagement très-marqué : cependant la maladie se prolongea jusqu'au trente-quatriéme, avec des accidens grâves. Si une pareille sueur n'est pas bien critique, quelle sueur le sera donc ? Encore une fois, cet exemple ne prouve-t-il pas, qu'il n'y a pas beaucoup de sueurs bien critiques, & qu'elles ne sont la plûpart que symptômatiques ?

Notre grand Médecin avertit qu'il ne ſe méprit pas à cette ſueur; il faut que le fait ſoit bien vrai, puiſqu'il l'avance: il lui manquoit, dit-il, une des conditions réquiſes par Hippocrate pour les ſueurs bien critiques.

Hippocrate lui avoit appris, par beaucoup d'obſervations, que les ſueurs, ſoit qu'elles ayent été, ſoit qu'elles n'ayent pas été précédées de tremblement, ou de friſſonnement, ſont d'un prognoſtic douteux, juſqu'à ce que l'événement aye décidé la choſe; d'autant qu'il y a quelques ſueurs qui jugent les maladies dès la premiére fois; d'autres (& c'eſt le plus grand nombre), les jugent après une ſeconde criſe, & même elles ne ſauvent pas toujours la vie aux malades (*crebritate obſervationum didicerat Hippocrates, haud modò qui horrore caruiſſent, verùm etiam qui illum præcedentem habuiſſent, ſudores incertæ prognoſeos eſſe; donec ſtatus inſequens judicationis, confirmaret certitudinem. Quippè integrè judicari quandoquè ægros, ſudorum horum, alteros unicâ, ſæpè alios repetita vice, imò non ſemper indè, ne à morte quidem ægrum præſervari*).

Ce paſſage indique, ſi je l'entends

bien, qu'Hippocrate ne se fioit point à la crise par les sueurs, & qu'il y en a peu qui jugent complettement les maladies. Témoin, dit toujours mon sçavant Guide, témoin Chærion, qui ne fut jugé qu'au vingtiéme jour; on ne sçait comment, quoiqu'il parût l'être par une abondante sueur, qui se montra le septiéme: témoin la femme de Droméade qui eut trois sueurs, & qui pourtant mourut au sixiéme; aussi ne voit-on jamais les sueurs continues & fréquentes (*frequentes aut continuas*), guérir définitivement une maladie: témoin Erasinus qui sua pendant toute sa maladie, & qui mourut le cinquiéme: de même le Phrénétique qui sua beaucoup les trois premiers jours, & qui mourut le quatriéme: de même la femme d'Eudoxe, qui sua dès le commencement de sa maladie, & qui mourut au septiéme jour, après des sueurs: de même Philisce qui mourut dans les sueurs le sixiéme jour, ayant sué le premier & le troisiéme. Enfin un pauvre Italien mourut sous les yeux de mon Guide, s'étant beaucoup fait suer jusqu'au dixiéme jour, qui fut le dernier de sa vie; son sang étoit tellement sec, que l'eau qu'il buvoit, ne

pouvoit plus s'y mêler (*ſudor à ſanguine ſic condenſato, ut aquoſa epota haud ultrà ſecum commiſcere poſſet*).

Qui oſeroit ſoutenir après tous ces exemples, que les ſueurs ne ſont pas le plus ſouvent ſymptômatiques, & qu'il n'y en a pas beaucoup qui ſoient bien critiques, c'eſt-à-dire, qui terminent abſolument & complettement une maladie ?

XVII.

Ce grand homme de l'article précédent, eſt M. de H. lui-même : il l'a dit, ſes cendres ſeront vénérées en Allemagne, pour en avoir banni l'amour des ſueurs. Quels hommages ne devons nous pas lui rendre, tandis que nous le poſſédons !

MAIS quel eſt donc ce ſçavant Médecin ſi favorable à l'opinion de l'Auteur des *Recherches*, ſur ce qui regarde les ſueurs ? C'eſt vous même, mon très-illuſtre Maître ; oui c'eſt vous.

Jettez les yeux ſur le quatriéme Tom. de vos Œuvres, qui a paru à Paris en 1764, & vous y verrez tous les paſſages que je viens de tranſcrire. Vous

exhortez vos Diſciples à reſter toujours dans le doute, au ſujet de l'événement des criſes. Vous faites l'hiſtoire d'une ſueur qui avoit l'air d'être critique, & qui ne le fut point. Vous faites dire à Hippocrate, que toutes les ſueurs ſont d'un prognoſtic douteux (*incertæ prognoſeos*); que ſouvent, il en faut pluſieurs pour juger une maladie; que rarement (*quandoque*), une ſeule les juge, & qu'on n'eſt pas toujours sûr de la vie des malades, après ces jugemens. Vous ne parlez point d'une ſeule ſueur bien critique: vous ne faites l'hiſtoire que des ſueurs de mauvaiſe eſpéce, vues par Hippocrate, ſans daigner parler de celles de bonne eſpéce, dont il a auſſi fait mention.

Cette quatriéme partie ne paroît avoir été écrite, que pour montrer les efforts efficaces, que vous faites contre ceux qui croyent trop généralement, que les ſueurs ſont bonnes. Vous attaquez de front les idées de ceux qui penſent, que les éruptions cutanées ont preſque toujours quelque choſe de critique : vous en reconnoiſſez à peine (*vix*) de cette derniére eſpéce. Vous vous flattez d'acquérir une gloire

immortelle en Allemagne, pour y avoir heurté le préjugé public. Bien éloigné de penser comme ce dur Jurisconsulte, qui menaçoit un certain pays de le priver de ses cendres; vous prévoyez avec plaisir, que les vôtres seront vénérées, en vertu de la réforme que vous avez introduite dans leur pays, pour les guérir de cette funeste playe, qui est de croire aux sueurs (*nec planè ingratos meos cineres Germanis fore hariolor, quandò ab hac funesta plaga, penè immunes, me adjuvante & urgente, se redditos esse recordabuntur*).

Enfin vous parlez de l'histoire des sueurs, avec d'autant plus d'assurance, que vous vous êtes abondamment pourvu sur cette matiére dans Sennert, qui vous a conduit à Hippocrate; dans Riviere, Sydenham, Baglivi, Van-Swieten. Vous vous fâchez cent fois contre ceux qui couvrent les malades, & qui sont enchantés de les voir suer. Vous regardez toutes ces sueurs comme une chose fort inutile, ou comme des accidens qui ne font qu'augmenter la maladie; & cependant vous vous fâchez encore, de ce que l'Auteur des *Recherches*, vous a prévenu en peu de paroles,

dans ce qu'il a dit des ſueurs longtems avant vous.

Au reſte, voulez-vous des exemples du pouls de la ſueur, qui, je vous le jure, paroît quelquefois, lorſqu'il eſt bien critique & bien ſimple, comme le nez au viſage, s'il m'eſt permis de parler de la ſorte ; conſultez M. Razoux, M. Fouquet, M. Bories de Cette, M. Gabriel, &c.

XVIII.

Amniſtie accordée au grand Haller, par M. de H ; peut-être n'eſt-ce qu'une trêve ? Serions nous donc traités moins favorablement !

Si je ne puis me flatter de mériter aujourd'hui votre ſuffrage, pour tous nos Partiſans du pouls ; au moins puis-je eſpérer de vous rendre entiérement propice à l'Auteur des *Recherches*. Avez-vous lu ce qu'il a publié il y a deux ans, ſur le ſyſtême muqueux ? l'y trouverez-vous tel que vous aimez à vous le figurer, un grand Amateur des drogues, un grand ennemi d'Hippocrate? Il avoit, juſqu'à l'époque du tiſſu mu-

queux, fait preſque toujours l'office de ſimple Hiſtorien & d'Obſervateur ; il a ſur-tout ſoutenu ce caractére, dans le traité du pouls, & dans celui des criſes : enfin il s'eſt expliqué un peu plus affirmativement.

Donnez-vous la peine de conſulter tout ce qu'il a écrit : vous verrez s'il mérite les reproches que vous lui faites ſur Hippocrate ; ou s'il n'eſt pas mieux jugé par M. Vandermonde qui s'explique ainſi : *il eſt fort ſingulier que l'Auteur des* Recherches *ait trouvé dans la marche du pouls, de quoi appuyer les idées d'Hippocrate ſur les quaternaires, les jours & les ternes des maladies. L'hiſtoire du pouls donne un luſtre nouveau à cette médecine Hippocratique, dont notre Auteur paroît être fort Partiſan ; au point même de faire très-peu de cas de quelques autres ſyſtêmes de Médecine : il inſiſte peu ſur l'application de ſon ſyſtême à la pratique ; il ſe contente de propoſer des doutes, & d'engager les Praticiens à les éclaircir.*

En eſt-ce aſſez, Monſieur, pour vous tranquilliſer & vous adoucir un peu ? Le Commentateur de Cox vous orientera encore mieux ſur cette matiére ; & un des témoins de la doctrine du

pouls, vous dira qu'il ſeroit injuſte de prétendre deviner les opinions d'un Auteur, pour les combattre d'avance. Je me ſouviens fort bien, que vous venez d'offrir une ſorte d'amniſtie à l'illuſtre M. Haller, ayant ſçu qu'il n'en vouloit point à votre pathologie, dans ſes expériences ſur l'irritabilité (*rebus ſic ſe habentibus, manum de tabula. Manifeſtum jam eſt illuſtriſſ. Hallerum, de mutanda pathologia ne ſomniaſſe quidem*). J'eſpére à-peu-près de vous la même condeſcendance pour l'Auteur des *Recherches*.

XIX.

Tout eſt perdu; il n'y a plus de Médecine! il reſte au moins cet Hôpital de Vienne échappé de Cos. Nos ſumus verè Hippocratici, *s'écrie ſouvent M. de H! Malades de l'Europe entiére, tournez vos cœurs du côté de ce nouveau Palais d'Hygiéie!*

MONSIEUR MICHEL & Cox ſont, à proprement parler, les premiers qui ayent hautement puiſé les indications du traitement des maladies, dans les rithmes du pouls: ainſi c'eſt à eux que

vous avez à faire, lorſque vous déclarez à la face de l'Univers, que la nouvelle doctrine du pouls bouleverſe la Médecine ; vous formez aujourd'hui cette prétention, que vous prouverez ſans doute une autrefois. (*Medicinam ſubvertit*). Je laiſſe cette diſcuſſion à juger entre vous & M. Michel, M. le Camus & M. d'Abbadie, Commentateur de Cox, & pluſieurs autres.

Je préſume ſur-tout, que vous voudrez bien mettre M. Fouquet dans le nombre de ceux, auxquels vous devez la preuve du bouleverſement de la Médecine, prétendu cauſé par la doctrine du pouls.

Je connois encore une belle théſe de MM. Verdelhan des Moles, & Gauthier, ſur l'indication tirée du pouls, pour l'application des purgatifs. Ces deux Docteurs Régens de la Faculté de Paris, ſoutiendront leur dire vis-à-vis de vous, d'Egal à Egal, de Profeſſeur à Profeſſeur : vous verrez que la doctrine du pouls a ſes Protecteurs parmi nous, & dans le ſein même de la Faculté, où vous n'avez pas raiſon d'avancer qu'elle a été proſcrite ; comme ſi la Faculté avoit fait quelque décret, ou quelque délibération générale, ſur

cette matiére. Ne conviendrez-vous pas au moins, que vous auriez dû citer & présenter à vos Etudians cette thése, dans votre histoire du pouls ? Mais je crains que vous ne jugiez pas les théses dignes de votre attention ; car vous n'avez rien dit de celles de Scheffell, de Gmelin, d'Erhard, *in Austria*.

X X.

Et la Chine ! M. de H. ne dit pas un mot de l'histoire du pouls des Chinois, si bien faite par M. Menuret. Lettre de l'Empereur de la Chine à Boerhaave ; l'Historien de Vienne nous en parlera, il finira tout.

QUANT à M. Menuret, il mérite une attention toute particuliére de votre part ; vous me paroissez lui devoir un chapitre, si ce n'est un volume, au sujet de ses sçavantes Remarques sur le systême du pouls, consacré depuis vingt siécles chez les Chinois.

Vous ne sçauriez croire combien mes amis, Chercheurs du pouls, comme moi, ont été fâchés que vous n'ayez pas parlé de ces anecdotes Chinoises : vous aviez Cleyer & Barchusen, &

plusieurs autres Auteurs à consulter. Vous auriez eu si beau jeu, pour prouver à nos Modernes, qu'ils ne disent rien de nouveau; puisque les Chinois ont parlé du pouls long-tems avant votre ami Arétée! Par quelle raison, je vous conjure de me l'apprendre, avez-vous gardé un profond silence sur cette partie de la doctrine des Chinois, qu'on ne manquera pas de mettre un jour en paralléle avec ce que vous appellez l'Ecole de Médecine, qui, suivant vous, a toujours été d'accord sur le pouls (*à pluribus retrò sæculis, schola medica consideravit pulsum, &c*)?

Nos avis ont été partagés sur votre silence. Je prétends en mon petit particulier, que vous avez renvoyé la question du systême des Chinois, pour un supplément à votre histoire du pouls. Un autre a soutenu que vous ne parleriez jamais de ce systême; que vous boudiez les Chinois, comme quelques-uns des Grecs; ceux-ci, pour avoir appris à empoisonner le monde avec la ciguë, & les Chinois, à cause de l'ignorance volontaire dans laquelle ils croupissent. La lettre qu'un de leurs Empereurs écrivit à Boerhaave, auroit dû les mettre en voye de s'informer des

progrès de la Médecine en Europe, & de trouver en vous un de ses principaux appuis : c'est l'avis de quelques Alétophiles de Vienne, que vous connoissez, & qui sont tous les jours témoins de vos succès.

Quoi qu'il en soit, je saisis cette occasion, pour vous prier de m'apprendre l'histoire exacte de cette lettre de l'Empereur de la Chine à Boerhaave; j'ai vu s'élever bien des discussions à ce sujet; vous les terminerez, j'espére, comme vous terminez aujourd'hui celle de l'irritabilité (*finis quæstionis de sensibilitate & irritabilitate*). Oserois-je vous parler en passant, du respectueux & tendre sentiment d'admiration pour vous, que m'a inspiré ce sommaire d'un de vos chapitres, *finis quæstionis de sensibilitate & irritabilitate*? Il est comparable, à mon avis, au *sol sta* de Josué. Dirai-je aussi que cette dispute sur l'irritabilité, est déja finie parmi nous, comme vous pouvez vous en convaincre par la lecture de quelques articles de l'*Encyclopédie*, & par celle de quelques Auteurs François. Nos Docteurs de Montpellier, par exemple, avoient, dès l'année 1743, discuté & adopté le systême presque

généralement reçu aujourd'hui, sur la sensibilité & la mobilité des parties du corps vivant.

X X I.

Notre doctrine du pouls, mise en parallele avec celle des crises, que M. de H. aime tant, depuis que nos Auteurs les ont présentées sous un nouveau jour.

Vous me devez encore, mon respectable Professeur, quelques éclaircissemens fort essentiels : ils regardent la maniére dont vous avez rendu le systême de nos Auteurs.

Pourquoi avez-vous passé sous silence, les exceptions que ces Médecins ont mises eux-mêmes, aux régles qu'ils ont proposées ? Vous dites tout uniment, qu'ils ont avancé que tel rithme du pouls annonce le dévoiement, tel autre le saignement de nez, tel autre les crachats, &c.

Mais en vertu de quoi rendez-vous ces propositions plus générales, que ceux qui vous les ont apprises ? Pourquoi tronquez-vous leur systême ? Vous trouverez par-tout dans nos Auteurs,

des exceptions ſages, que vous ne deviez point paſſer ſous ſilence. Reliſez, s'il vous plaît, le quatriéme chapitre du deuxiéme volume des *Recherches*: vous aurez la bonté de me dire enſuite, ſi vous avez bien rendu l'eſprit de nos Modernes, & ſi votre hiſtoire eſt auſſi complette & auſſi impartiale, qu'on a droit de l'attendre d'un homme comme vous; reliſez Nihell & Solano; vous verrez s'ils n'ont pas dit, que toutes les criſes ne ſont point précédées de leurs pouls excréteurs. L'Auteur des *Recherches* va plus loin; il cherche, il tâche de découvrir, il indique les raiſons de ces variétés du pouls: il n'en eſt pas moins vrai, qu'en général, pour l'ordinaire, dans le cours naturel des maladies, en ne perdant point de vue des exceptions poſſibles à calculer, les régles de la nouvelle doctrine du pouls, ſont vraies & utiles, & qu'un Médecin qui tâte tous les jours des pouls, doit s'occuper de ces régles. Un exemple va me faire entendre.

Vous publiez, mon très-illuſtre Maître, que vous êtes le reſtaurateur, le fauteur & l'amateur des criſes: vous vous donnez pour le défenſeur d'Hippo-

crate, au moins *in Austria* ; cet homme divin vous a appris à connoître les crises. Mais que répondriez-vous à quelqu'un qui, pour infirmer votre opinion, vous diroit qu'il n'y a point de crises, & qui pour le prouver, rapporteroit des histoires de maladies, où il n'y a point eu de crises en effet? Vous diriez sans doute que, lorsqu'Hippocrate avance qu'il y a des crises, il ne dit pas qu'il y en a toujours, & par tout, & qu'Hippocrate n'est point en contradiction avec lui-même, quoiqu'il convienne qu'il y a des maladies, où les crises n'ont point lieu.

Pourquoi ce raisonnement, si simple, ne seroit-il pas applicable à la doctrine du pouls? Elle est vraie, elle est admise, mais non sans exception; elle n'a pas encore été portée au point d'être applicable dans les maladies, comme il y en a où le pouls ne suit point les rithmes ordinaires. (J'allois dire qu'il ne s'explique point; ce qui seroit faux; car l'absence des signes critiques du pouls, lorsqu'ils devroient naturellement paroître, est pour nos Modernes, une sorte d'explication ou d'expression négative, de laquelle on peut tirer parti pour le diagnostic &

le prognostic des maladies). Qu'a de révoltant cette doctrine, qui jouit de l'avantage de pouvoir, à quelques égards, être comparée avec celle des crises ?

XXII.

L'ouvrage de M. Fouquet inconnu à un aussi grâve Historien que M. de H : quelle chance, quelle lacune, dans l'histoire du pouls !

Ce défaut de maturité parfaite, dans la doctrine du pouls, ces espéces de pierres d'attente, qui y ont été placées, avant que vous ne pensassiez à vous occuper de cette matiére, me ménent naturellement à vous demander, Monsieur & très-cher Archiâtre, si vous avez bien pris garde au titre des *Recherches* : on les a dénommées *Recherches sur le Pouls.* Y a-t-il quelqu'un qui ignore qu'il n'est question, dans cet ouvrage, des pouls non critiques, qu'en passant ? Mais on y trouve une note remarquable au sujet des Chinois : ils ont, dit-on, partagé le bras en plus d'une touche ; ce qui mérite l'attention des Observateurs.

C'est ici, Monsieur, que l'ouvrage de

de M. Fouquet ſe réunit aux *Recherches*. M. Fouquet a de ſon fonds, & par une étude prodigieuſe, & une ſagacité peu commune, développé la maniére Chinoiſe; il a fourni de nouvelles forces à la doctrine du pouls en général.

Dans les *Recherches*, les caractéres du pouls ſe tirent principalement de l'égalité & de l'inégalité des battemens, de l'égalité & l'inégalité de diſtance dans les battemens, de la ſimplicité ou du redoublement des battemens. M. Fouquet y ajoute deux autres ſortes d'égalités & d'inégalités; celle de l'endroit de l'artére où le battement ſe fait principalement ſentir; celle de la forme ou de la figure que prend l'artére dans les battemens.

Voilà des formules générales, auxquelles on peut rapporter les différentes eſpéces de pouls critiques, organiques, non critiques. La fréquence ou la lenteur du pouls, ſa dureté ou ſa molleſſe, ſa grandeur ou ſa petiteſſe, ſont des caractéres ſubſidiaires, auxquels il nous eſt, ſans doute, permis d'avoir recours.

M. Desbreſt a déja prévu qu'on pouvoit eſſayer de trouver juſqu'à des contrariétés entre les deux méthodes, dont

il vient d'être queſtion : mais le même Médecin a diſcuté cette partie, de maniére à ne laiſſer aucune reſſource à la chicane.

Il demeure toujours certain parmi nous, que le pouls eſt l'expreſſion de la nature; que ſes rithmes bien connus, ſont une eſpéce de langage à conſulter, & que les rithmes décrits par nos Auteurs, expliquent ce langage, de même que les urines, la langue, la reſpiration, & tous les autres ſignes.

XXIII.

Il eſt à craindre que les obſérvations de M. de H, ne ſoient pas plus fidéles que ſon hiſtoire ; ce ſeroit un grand malheur ; ce ſeroit des obſervations à refaire, ou bien de la beſogne perdue.

Si quelqu'un a jamais dit que la nouvelle doctrine du pouls eſt démontrée géométriquement ; ſi quelqu'un exige de nous de ces ſortes de démonſtrations, auxquelles ne parvient aucune notion de Médecine pratique ; ne ſerois-je pas fondé, Monſieur, à le mettre dans la claſſe de ceux qui n'ont

point les premiéres idées de la logique médicale, de cette maniére de conjecturer propre aux Médecins ? Ne conclurez-vous pas aussi, de ce que j'ai l'honneur de vous observer, qu'étant accoutumé à juger du pouls, d'après le mêlange des deux méthodes dont je viens de parler, toutes les observations qu'on pourroit nous opposer, & qui ne sont pas faites d'après ces deux méthodes combinées, sont de nulle valeur & de nulle preuve, vis-à-vis de nous. Je suis au désespoir de vous dire, que vos observations sont de ce nombre; jusqu'à ce que vous ayez établi que les cas, dans lesquels vous n'avez pas trouvé les caractéres tracés dans les *Recherches*, manquoient aussi des caractéres qui sont détaillés dans l'ouvrage de M. Fouquet.

Vous voyez, Monsieur, que je ne me fais pas tirer l'oreille, pour convenir que vous n'avez pas en effet, comme vous le dites, trouvé votre compte dans les *Recherches*, à l'égard des malades, où vous prétendez avoir vu le pouls égal, presque dans tout le cours de leur maladie. Cette assertion de votre part, n'en est pas moins un paradoxe, pour beaucoup de nos Maîtres;

j'ai oui dire à un d'entr'eux, qu'il vous défioit de bien constater une seule maladie aiguë, dans laquelle le pouls n'aura pas varié, quant à la force & aux distances, & au développement des pulsations, dans les diverses périodes de la maladie. S'il est vrai au contraire que les commencemens, les milieux & les déclins des redoublemens, ont chacun leur pouls particulier, & que tous les pouls des commencemens, ont entr'eux des rapports marqués, de même que ceux des milieux & des déclins; n'est-il point évident qu'on pourra distinguer, dans chaque redoublement, trois espéces de pouls, qu'un esprit Observateur sçaura ranger en classes?

Ce qui se dit des redoublemens d'une fiévre, doit s'entendre d'une maladie, ou de quelque espéce de fiévre que ce puisse être; elle a son commencement, son milieu & sa fin; & chacune de ces périodes est marquée par une espéce de pouls particuliére. On pourra de même rapprocher, comparer & classer les pouls des diverses évacuations, qu'on trouvera avoir des rapports entr'eux; ils feront par conséquent une classe particuliére.

Ce qu'on conçoit comme poſſible dans ce que je viens de vous dire, nos Auteurs l'ont fait, tous les Praticiens l'entendront & l'éprouveront ; il n'y en a pas un ſeul qui n'ait la tête meublée de faits propres à édifier cette eſpéce de plan dans ſa mémoire ; ſi la choſe étoit autrement, on ne pourroit jamais rien connoître au pouls.

XXIV.

Le ſage & célébre Van-Swieten, répare le tort fait à Galien par M. le Profeſſeur de H ; nos Auteurs y trouvent leur compte : heureuſe compenſation.

J'ai trop tardé, Monſieur, à vous parler de M. le Baron Van-Swieten ; faites lui, je vous prie, agréer mes excuſes. Votre hiſtoire me raméne à lui, autant que l'eſtime & la vénération qu'il ne ceſſe de nous inſpirer pour ſa perſonne & pour ſes ouvrages.

Vous dites en paſſant, qu'il s'eſt ſouvenu deux fois de Nihell en l'année 1745, (*illuſtriſſimus præſes noſter, Nihelli, in operis altero Commentariorum. Tomo, anno 1745 edito, bis meminerat*). Me laiſſerez-vous la liberté

de faire un petit commentaire, sur cette assertion si laconique, & si peu instructive, pour ceux qui n'ont pas autant de sçavoir & de connoissances que vous?

M. Van-Swieten fait un extrait de l'histoire de Solano & de Nihell; il donne des louanges à ces deux Médecins. Il décide que *l'importance de la chose, mérite que tous ceux qui s'appliquent à la Médecine, s'occupent de cette question: il adopte les découvertes de Solano & de Nihell: il ajoute qu'il ne peut rester aucun doute sur des faits attestés par d'honnêtes Citoyens, & par des Médecins: il remarque que le pouls* inciduus *de Solano, a beaucoup de rapport avec l'ondulent de Galien: il fait usage de l'opinion de Solano, sur le pouls de la diarrhée critique.*

Permettez-moi, Monsieur, de vous faire cette représentation, avec tout le respect que je vous ai voué. N'étoit-il pas du devoir d'un Historien aussi fidéle que vous l'êtes, de rappeller aux Lecteurs, l'éloge que M. Van-Swieten fait de la doctrine du pouls, encore naissante, lorsqu'il en disoit ce que je viens de rendre en notre langue? La candeur avec laquelle il compte sur

les observations du Médecin Espagnol, & du Médecin Anglois, ne devoit-elle pas rendre ces observations mille fois plus précieuses, surtout pour vous? & le cas que votre Président fait de Galien, dont il parle en tant d'occasions, ne devoit-il pas vous rendre un peu moins tranchant dans vos décisions? Vous vous contentez, après ce que j'ai rapporté, de dire que M. Van-Swieten s'étoit souvenu en passant de l'ouvrage de Nihell (*meminerat*)?

X X V.

M. de H. se jette respectueusement aux pieds de Van-Swieten; c'est fort bien fait: mais il falloit aussi ne pas affecter une réticence, qu'on nommeroit frauduleuse en Justice.

Ce n'est pas tout. Pourquoi faut-il qu'un jeune homme qui n'a pas le bonheur de profiter des leçons de M. Van-Swieten, & qui le connoît seulement par ce qu'en publie la renommée; pourquoi faut-il que ce jeune homme soit obligé de vous raviser, sur des traits qui auroient si bien paré votre histoire du pouls?

Vous marquez un attachement ſi tendre pour votre illuſtre Préſident, en lui dédiant une petite diſſertation ſur les hémorroïdes ! (*De hæmorroïdibus libellus... Si facere juſſeris, obtemperabo; cum nihil magis volupe mihi eſſe poſſit, quàm tibi, nihil niſi publicum bonum, nihil niſi mortalium commoda, nihil demùm niſi Medicinæ incrementum, diu noctuque meditanti, ac ſpiranti, obedire*).

Ecoutez aujourd'hui ce qu'il vous apprend, Monſieur : vous n'avez rappellé que ſon deuxiéme volume (*altero*); voici ce qui ſe trouve dans le quatriéme, qui a paru pluſieurs années après le ſecond, & long-tems avant votre douziéme partie; vous aurez la bonté de me marquer ſi j'ai bien traduit.

Solano avoit remarqué que l'hémorragie du nez, étoit annoncée par le pouls dicrote : des Médecins excités par cet exemple, ont obſervé avec beaucoup d'attention les divers mouvemens du pouls, pour en tirer des prognoſtics, tant dans l'état de maladie, que dans l'état de ſanté. Le pouls des régles a été décrit par l'Auteur Anonyme des Recherches ſur le Pouls : *il remarque que ce pouls ſe rencontre plus aiſément*

dans les jeunes filles, & dans les femmes d'un certain âge. Tâtant ces jours derniers le pouls d'une vieille Demoiselle, je crus sentir le pouls des régles, tel qu'il est annoncé dans les Recherches. *Je demandai à cette Demoiselle, si elle n'étoit pas dans le tems de ses ordinaires: elle me répondit qu'elle n'en avoit pas entendu parler depuis trois mois. A peine étois-je de retour chez moi, que la Demoiselle m'écrivit que ses régles venoient de paroître:* elles furent fort abondantes. *l'Auteur des* Recherches *avertit que le pouls des régles ne paroît pas toujours. M. le Camus dit aussi qu'il a trouvé ce pouls.*

Pourquoi, Monsieur, cachez-vous à vos Lecteurs ce passage si remarquable? est-ce ainsi que vous obtempérez aux vues d'un homme, dont les volontés sont vos plaisirs? Vous devez sçavoir mieux que personne de quel poids est son suffrage en Médecine; & vous voulez le soustraire à la doctrine du pouls? Vous ne trouvez pas qu'il soit utile & nécessaire d'apprendre à vos Lecteurs, que la premiére observation faite à Vienne sur le pouls des régles, appartient à M. Van-Swie-

ten, comme toutes les branches de la doctrine que vous y professez.

XXVI.

La réputation de M. le Professeur Historien, parmi les Alétophiles de Vienne, qui sont de la race de l'Alitophile qui servit autrefois à Drelincourt un morceau très-friand (*).

JE dis plus. Quelque méritée que soit de votre part la réputation dont vous jouissez (parmi les Alétophiles de Vienne), ne pensez-vous point qu'on pourroit, en empoisonnant votre conduite, vous soupçonner du projet de vous attribuer un jour cette premiére annonce publique du pouls des régles (*in aere Austriaco*)? Vous n'avez pu le cacher entiérement ce pouls de la matrice, dans une de vos observations:

(*) *Comperimus homines, qui ab aliis secerni, qui dictis factisve haud heroicis, haud utraque pallade celebrandis, militaribus & scientificis, inclarescere ambiunt, qui gestis exorbitantibus, qualecumque sibi nomen quærere ambiunt...* Disoit l'Alitophile de Drelincourt. *Vid Drelincurt. Opuscul.* 1723.

vous en dites aſſez, pour ſoutenir que vous l'avez connu ; & vous vous tenez en poſition de pouvoir dire au beſoin qu'il n'exiſte pas.

Si vous aviez des doutes, c'étoit le cas de rappeller l'obſervation de votre Préſident, & de la placer franchement avant la vôtre, comme elle doit l'être ; elle eût fait tomber la balance du bon côté ; elle eût éclairé un certain louche, que j'ai cru appercevoir dans votre maniére de vous exprimer.

Au nom de Dieu, Monſieur, nettoyez cela ; ne laiſſez aucun prétexte de vous reprocher, que vous voulez tout faire, & tout avoir fait.

Cependant permettez-moi de ſaiſir une occaſion bien naturelle ; ſouffrez que je mette en paſſant, & ſur ce qui regarde la doctrine du pouls, M. Sénac notre Comte des Archiâtres, à côté de M. le Baron Van-Swieten votre Préſident : cette doctrine a mérité l'attention, & j'oſe dire l'approbation de ces deux grands hommes, dont la poſtérité recevra les loix & les déciſions, que notre ſiécle leur voit former ; ils ont mis leur ſceau aux nouvelles obſervations, & vous ne dites rien de leur maniére de penſer. Ce ſilence n'étonR vj

nera-t-il pas un jour les Ecoles futures, lorſqu'elles ſeront allaitées par les ouvrages des Sénac & des Van-Swieten, & par les vôtres, que vous avez réſolu d'envoyer ſi purs à la poſtérité? (*Erubui legens. . meo forſitan nomine, me mortuo, ni Deus avertat, edenda).*

X X V I I.

La douceur de la méthode de Van-Swieten; le bruyant de celle de M. de H, qui commande l'exercice de ſes Candidats, dans les petites ſalles de ſon petit Hôpital, avec une ferveur qui tient de l'enthouſiaſme.

ENCORE un mot, s'il vous plaît, ſur M. le Baron Van-Swieten. Avec quelle noble ſimplicité, il fait ſon hiſtoire & ſes réflexions! avec quelle précaution il interroge ſa Malade, ſans laiſſer voir ce qu'il cherche dans le pouls! combien il eſt ſage & ſobre dans ſes concluſions! avec quelle honnêteté il parle de ſes Confréres étrangers! avec quelle pénétration & préciſion, il a ſaiſi les rithmes du pouls dont ſes Confréres ont parlé!

Vous avez pris une autre route,

Monſieur ; c'eſt ſans doute parce que vous la croyez meilleure : j'en ferai la comparaiſon avec celle qu'à ſuivi votre Préſident.

Vous entonnez, ſi je puis le dire, la trompette, au ſujet du plan que vous avez pris, pour faire vos obſervations. Vous marchez dans les ſalles de votre Hôpital, eſcorté d'une nombreuſe & brillante cohorte, avec laquelle vous aſſiégez les lits des malades. Vous êtes des heures entiéres à quêter le pouls, & à commenter les ouvrages qui en parlent. On tâte, on retâte, on diſcute, on ramaſſe les voix des Acteurs ; on lit, on relit, on écrit ſur les regiſtres, *durus, ſubdurus, æqualis, &c.* Pauvres malades ! Pardon, Monſieur, de l'exclamation qui m'échappe, & du ſentiment qui me fait lever les mains au Ciel pour la proſpérité de votre beſogne. Mais ne m'imputez point de groſſir les objets, & de donner à une choſe ſi ſérieuſe en ſoi, des couleurs trop légéres. Je n'ai l'honneur de vous parler, que d'après ce que vous rapportez vous même : je m'en tiens à vos propres expreſſions. (*Accedunt juniores Medici...... Conveniunt quoque Medici extranei juniores.... Cohorte tam elegan*

ſtipatus, teſtibus tam idoneis circumdatus, hoc pulſuum examen inſtitui, perfeci; ſic ut aliquandò integram horam lectioni unicè impenderem... Ad ægrotorum lectulos, ut refricatâ memoriâ, ſic mecum pulſum explorarent.... Ejuſmodi examen continuò repetitum, ad pulſum exactè explorandum, egregiè optavit).

Je dis, Monſieur, que cette bruyante méthode d'explorer le pouls, eſt à peu-près bonne à rien, & qu'on ne peut ſe flatter de faire quelque progrès dans ce genre d'étude, qu'en adoptant, à tous égards, la méthode fort contraire de M. le Baron Van-Swieten.

XXVIII.

La méthode de M. de H. peut jetter l'épouvante, ou ſemer des ſoupçons dans l'eſprit des malades: ſes obſervations rejettées avec reſpect, juſqu'à ce qu'elles ayent été faites avec les ſoins néceſſaires.

EST-IL en effet un Médecin qui puiſſe ignorer, que le ſaiſiſſement & l'étonnement, qu'il doit néceſſairement inſpirer à un malade, lorſqu'il entoure ſon lit avec une troupe de jeunes gens,

lui cause une agitation qui se peint sur le pouls ? Une Vierge timide, un malade accablé de douleurs, une femme vive & sensible, un jeune homme agité & curieux, un pauvre soupçonneux, tous ces gens-là, surpris, épouvantés par une cohorte d'Assistans, sont-ils en bonne disposition, pour servir aux épreuves du pouls ? On parle auprès d'eux, on fait des signes, des grimaces, on approuve, on désapprouve, on lit des livres qu'ils n'entendent point, on va écrire dans un cabinet voisin, ou bien on écrit auprès d'eux, & vous croyez qu'ils n'imaginent pas qu'on leur lit du grimoire, qu'on écrit leur sentence, qu'on en veut à leur carcasse, qu'on en dispose déja ? Toutes ces passions se gravent sur le pouls.

Notre peuple de Montpellier, accoutumé depuis dix siécles aux Médecins, n'en voit-on jamais quelques-uns assemblés, qu'il ne s'écrie, avec un sentiment mêlé de crainte & de colére, *Courpatasses ! ah Corbeaux !* & vous voudriez que nous crussions, Monsieur, que (*in aere Austriaco*), les malades d'un Hôpital nouvellement établi, & où les habitans de la ville se disent les uns aux autres, qu'il s'y fait des expé-

riences & des trépans, dans des maux de tête sans fracture, conservent assez de sang froid, pour ne pas s'émouvoir & tomber dans une sorte d'angoisse & de palpitation de cœur, au moment que le vieux Médecin, le Chef & le grand Capitaine, suivi de ses Satellites, leur tâte le pouls, & le leur fait tâter par toute la cohorte? Les Acteurs qui le tâtent, l'un à droite, l'autre à gauche, qui montrent plus ou moins d'empressement, à proportion de leur zéle, qui veulent, en même-tems, tâter le pouls, & écouter le Maître, lorsqu'il fait la lecture des ouvrages dont ils n'entendent pas bien la langue; pensez vous qu'ils ayent la tranquillité nécessaire, pour bien observer, pour bien saisir les rithmes du pouls, à travers l'agitation des malades? Croyez vous qu'il y en ait beaucoup parmi eux, qui osent contredire, ou pousser à bout, par leurs questions, un Maître sçavant & célébre, qui donne des leçons à l'Europe entiére?

Encore une fois, il résulte des divers rôles de tous ces Acteurs, une espéce de charivari, où chacun s'agite selon ses intérêts, ses craintes ou ses espérances, & où personne ne peut,

comme il devroit, voir le pouls, pour le juger.

Je prends donc la liberté, Monſieur, de m'inſcrire entiérement en faux, contre des obſervations faites avec un appareil ſi impoſant pour les malades, & ſi gêné pour ceux qui tâtent leurs pouls. Comme ces obſervations ne ſont que le réſultat de diverſes dépoſitions de témoins très-reprochables, & dont les dépoſitions elles-mêmes ſe ſont contredites, je les crois illégales; je recuſe toutes les cinq cens que vous gardez dans votre porte-feuille (*quingentorum & ultrà ægrorum, diariis, exactè omnia quæ ad pulſum cæteraque pertinent*), & je les recuſe pour les raiſons que je viens de détailler, & dont j'ai eu l'honneur de vous parler plus haut.



XXIX.

On ne doit pas tâter le pouls, comme on fait des battues à la chasse. Jactance de Ménécrate qui vouloit en imposer avec ses lettres qu'il adressoit à une Tête couronnée. Description de l'Hôpital de M. de H, que nous nommerions hospice.

QUI me blâmera de prendre pour régle la conduite de M. Van-Swieten, & de rester persuadé, qu'il faut, sur la question du pouls, plus que sur d'autres objets, procéder avec la douceur, l'aménité, le sang-froid de ce véritable Archiâtre. Il vous laissera, s'il veut, afficher & publier à grands cris, tout ce qui se passera dans votre Hôpital d'un bout de l'an à l'autre, tout ce que vous pourrez voir dans dix ou douze lits seulement, qui meublent les deux chambres de cet Hôpital : cela ne nous fera pas grand chose.

Il suffit que nous soyons avertis une fois pour toutes, 1°. qu'en effet vous n'avez que dix ou douze lits dans votre Hôpital; 2°. que le tiers de ces lits, est souvent occupé par des malades qui ont des maladies chirurgicales; 3°. qu'on

y a vu des tems, pendant lesquels il n'y avoit presque point de maladie aiguë; 4°. que très-souvent, il n'y a que des maladies chroniques, propres à vos épreuves sur l'*uva ursi*, la lisimachie, l'électricité, & dans lesquelles les rithmes bien critiques du pouls, sont marqués par le fonds de la maladie habituelle, autant que par l'effet des remédes qu'on aventure.

Nous passerons légérement sur toutes ces vérités; pourvu que vous conveniez qu'on ne peut pas chercher & tâter le pouls, comme on fait des battues à la chasse, & que ces battues sont au moins inutiles, dans un lieu où il y a moins de têtes de gibier, que de Chasseurs.

Lorsque nos Docteurs vont dans les Hôpitaux, où il y a plus de malades dans un seul jour, qu'il n'y en a dans le vôtre, pendant une année entiére; ils y vont seuls, ou avec deux ou trois compagnons, sans bruit, sans étalage, sans avoir affiché aux portes de la ville, qu'on va observer, qu'on va procéder à la maniére d'Hippocrate (*nos sumus verè Hippocratici*).

Ainsi un Astronome attentif, considére le cours des astres dans la solitude, & loin du bruit; tandis que les polis-

ſons s'attroupent dans les rues, pour voir les éclipſes au travers de verres enfumés, & qu'ils ſe diſſipent lorſque quelqu'un leur crie que l'éclipſe eſt renvoyée au lendemain.

Ainſi dans le pays du midi, qui fut le berceau de la Médecine, ceux qui la cultivent avec modeſtie & ſageſſe, le font à petit bruit; au lieu que ceux qui ont affiché plus qu'ils ne pouvoient faire, ſont obligés de courir les rues, la tête chargée de ſonnettes pour aſſembler les paſſans.

Ainſi les Médecins des ſiécles paſſés, étoient, ſuivant le précepte d'Hippocrate, modeſtes; ils parloient peu & parloient bien: tandis qu'un Ménécrate couroit les villages, & aſſembloit la populace, pour ſe faire regarder comme un Etre fort extraordinaire, & qu'il écrivoit des lettres pleines de jactance, à Philippe Roi de Macédoine.

XXX.

M. de H. fait ſuivre, par ſes Diſciples, une ſervante ſeptuagénaire : petite requête qu'on lui préſente en faveur de ſes jeunes Eléves.

Lorsque nous ſuivons nos Médecins, ils diſent, avant ou après leurs viſites, à chacun de nous : vous, prenez garde à ce numéro, & vous à tel autre ; ſuivez ces malades, venez les voir pluſieurs fois dans la journée : enſuite ils répondent en deux mots à nos queſtions.

C'eſt ainſi que j'ai vu procéder à Paris, MM. Maloet, Verdelhan, Macquart, l'Allouette & Thierri ; & à Montpellier, MM. Fournier & Fargeon : attachés ou non à la doctrine du pouls, ces ſçavans la connoiſſent comme toutes les autres parties de la Médecine ; ils nous la mettent ſous les yeux, ſans faire un grand étalage de ſçavoir & de critique ; ils nous exercent peu à peu, ſans bruit & ſans oſtentation ; ils ne forcent point notre ſuffrage ; ils ſe contentent de nous expoſer ce que les divers Auteurs ont prétendu ; ils ſçavent que ce qui plaît aux uns, peut déplaire aux autres : ils ne veulent pas

faire de leurs Diſciples, des automates montés à une fade & triſte monotonie, directement contraire à la liberté, & ſi je puis le dire, au génie de notre Art.

Au reſte, j'aime fort que vous ayez chargé mes camarades & mes confréres, vos Ecoliers, de ſuivre cette vieille ſervante, dont le pouls eſt égaré & fol (*ſeptuagenariam ancillam... plures Medicinæ ſtudioſi ejus pulſum explorarunt*). Mais je voudrois bien que vous leur euſſiez auſſi recommandé, ou permis, d'examiner le pouls de quelques-unes de ces jeunes filles, qui dans le feu & l'yvreſſe agréable de leur puberté, regorgent de ſang, & ſont dans le plus beau période de leur vie, pour l'explication & le développement des fonctions.

Permettez-vous au moins que vos Diſciples tâtent le pouls des jeunes gens leurs ſemblables, & celui des perſonnes de tout âge, & des deux ſexes, dans l'état de ſanté? Leur recommandez-vous de tâter exactement le pouls aux perſonnes qui ont des indigeſtions, à celles qui ſe purgent par précaution ou autrement, & enfin de ne point afficher qu'on cherche des choſes par-

ticuliéres dans le pouls ? Car cette indiſcrétion ſuffiroit ſeule, pour déranger le pouls de beaucoup de gens, & pour attirer à vos Diſciples des épithétes malignes & ridicules, dont l'envie pourroit ſe ſervir contr'eux.

Tels ſont les conſeils, telles ſont les leçons que nos Maîtres nous donnent, pour nous rompre & nous habituer à l'exercice de l'exploration du pouls. Les trouverez-vous de votre goût; & croyez-vous que ces petits détails, utiles aux jeunes gens, euſſent déparé l'hiſtoire complette du pouls, que vous avez publiée ?

X X X I.

Un Hiſtorien Légiſlateur du pouls, doit faire à ſes Lecteurs l'honneur de leur apprendre, comment il tâte lui-même le pouls ; ſans cette précaution, à quoi bon donner des leçons & répandre des dogmes ?

Il me reſte encore quelques petites queſtions à vous faire ſur cet objet.

De quelle maniére vos Diſciples tâtent-ils le pouls, & comment le tâtez-vous vous même ? à quel procédé donnez-vous la préférence ? Nous avons

besoin de sçavoir tout cela, pour profiter de vos découvertes & de vos observations. Quels sont les tems de la journée, eu égard aux heures du repas, les plus favorables pour l'exploration?

Je sçai que vous avez découvert, qu'en faisant remuer vos malades dans leur lit, en les faisant se mettre sur leur séant, leur pouls s'agite, & que lorsqu'ils respirent plus aisément, les mouvemens de leur pouls sont mieux expliqués. Je vous jure sur ma foi, que nos Maîtres sçavent tout cela; & je les ai vus, en tâtant le pouls, non-seulement faire remuer & asseoir les malades, mais encore les faire promener, lorsque cela est possible, les faire respirer, tousser, parler ou se taire. Je les ai vus étendre ou plier les bras & les poignets des malades, & varier toutes leurs attitudes. Je les ai vus explorer le pouls dans le sommeil des malades, & passer les nuits, pour saisir le bon moment, &c.

Il m'est encore arrivé d'en voir un d'entr'eux se laisser conduire les yeux fermés aux lits des malades, & reconnoître dans leur pouls, les viscéres affectés, ou en travail de crise : tout cela s'est passé avec sagesse & prudence, &

& non à grand bruit, comme j'ai eu l'honneur de vous l'obſerver (29). Je vous avouerai même, que, comme la vivacité eſt de tous les lieux, j'ai vu quelques-uns de mes Condiſciples, ſe laiſſer emporter à leur enthouſiaſme; au point de rebuter dans des Hôpitaux, & les Maîtres qui leur apprenoient à ſuivre le pouls, & les Adminiſtrateurs de ces Hôpitaux, & les malades eux-mêmes, moins patiens que les vôtres, qui ſouffrent à côté de leurs lits des lectures d'une heure, & des diſcuſſions multipliées.

Ces petits accidens ne pourroient-ils pas enfin vous arriver? Ne penſez-vous pas auſſi qu'un Médecin eſt, dans ſa pratique journaliére, tout au moins auſſi bien en poſition de connoître le pouls, & les autres ſymptômes des maladies, que le Médecin d'un Hôpital? Vous pouvez être aſſuré, Monſieur, qu'il y a, en France, des villes & des villages, où des Médecins connoiſſeurs du pouls, renouvellent journellement nombre d'obſervations, & font des découvertes utiles: il y a des endroits, où le peuple même eſt tellement accoutumé à cette méthode, qu'on voit tous les jours les gens des deux ſexes préſenter

leur pouls au Médecin, en lui disant: voyez, Docteur, si mon rhume mûrit, si je cracherai bientôt; si le mal de tête que j'ai, aménera un saignement de nez; si j'aurai mes régles ou les hémorroïdes; si la colique qui me travaille, sera suivie de la diarrhée; si ma médecine a fini d'opérer, si je vomirai encore.

Il y a des Médecins qui disent fort souvent à leurs malades: je ne veux point vous saigner; parce que vos régles sont sur le point de paroître; parce que j'aime mieux, dans l'état où vous êtes, attendre le saignement de nez. Vous avez besoin de vomir: je vous purgerai bientôt; car les entrailles commencent d'entrer en crise. Vos urines ne sont-elles pas troubles? &c, &c.

Tout cela est reçu, connu, usité, au point de ne pas laisser plus de doute que l'inspection de la langue, celle des urines & de toutes les autres excrétions. Il y a même de nos Sages-femmes, & encore plus de nos Accoucheurs, qui connoissent au pouls, si une femme grosse accouchera sous peu de jours ou d'heures. Et la grossesse, Monsieur, se connoît-elle au pouls, & pourriez-vous espérer tous ces heureux succès, de la méthode suivant laquelle

vous avez completté votre hiſtoire (*perfeci*) ?

XXXII.

Van-Swieten loué pour la troiſiéme fois. M. de H. varie dans ſes énonciations ; mais il aime à ſe placer avant Solano & les autres Modernes, au ſujet du pouls intermittent ; il eſt ſtable ſur ce point.

Je vais enfin achever de vous prouver l'inſuffiſance de cette méthode, & de donner plus de relief à celle de M. Van-Swieten, qui eſt auſſi la nôtre, en vous remettant ſous les yeux, quelques incertitudes, quelques erreurs de calcul, dans leſquelles vous êtes tombé.

Tantôt vous dites avoir vu, dans l'eſpace des quatorze derniéres annéees & demi, qui ſe ſont paſſées à démontrer la Médecine Hippocratique, deux fois certainement, & peut-être trois, le pouls intermittent, avant la diarrhée critique (*bis certò, ac fortè ter*).

Tantôt vous avez, pendant le même eſpace de tems, vu la diarrhée avec le même pouls, une fois par haſard, ou bien deux, ou peut-être trois fois (*caſu unum, alterumve, aut fortè tertium*).

D'abord c'étoit deux fois sûrément (*bis certò*), & ensuite c'est une fois par hasard, ou bien deux fois (*casu unum alterumve*).

Ici vous dites que le pouls intermittent est l'effet de la présence des vers dans les entrailles (*à vermibus intermittere pulsum*); & ailleurs vous prétendez que cette vérité appartient aux Anciens, & à votre propre expérience, & non point à nos Modernes (*non ex recentiorum dogmate, verùm à remota antiquitate, propriâque experientiâ*).

Ainsi vous vous placez franchement avant Solano, & ceux qui ont travaillé depuis lui; & vous ajoutez qu'un pareil pouls est souvent, & souvent non, l'effet de la présence des vers (*sæpè vermium ejusmodi pulsus sit, sæpè etiam minimè*). Mais qu'importe que le pouls soit rendu intermittent, ou par la présence des vers, ou par la saburre (*sordes primarum viarum*)? Ce pouls en est-il moins intestinal, suivant l'expression de nos Auteurs, qui ont écrit si long-tems avant votre histoire de 1768?

⁂

XXXIII.

Heureuse remarque de l'idiosyncrasie des Espagnols : plus heureuse comparaison entre l'air d'Espagne & celui de la Hollande. Découvertes de notre Historien.

TANTÔT vous laissez à décider si l'Espagne n'est pas spécialement propre aux observations de Solano (*Hispania tellus, victus, aerque, Hispanorum idiosycrasia, num ejusmodi pulsuum causæ existant?*) ; & vous assurez qu'en Hollande, où vous avez pratiqué la Médecine, pendant vingt années, & où vous avez éprouvé, pendant huit ans, la méthode de Solano, vous n'avez pu voir une seule observation favorable à cette méthode (*Batavo in aere, in quo praxim undè viginti annos exercui, & in quo annos octo in Solanoniorum veritatem sedulus inquisivi.... Non potui hanc ejus experientiam practicam confirmare*).

Je n'ai rien à dire sur cette scrupuleuse comparaison de l'air d'Espagne & de celui de la Hollande ; elle est très-bien placée assurément. Mais pourquoi pendant vos vingt années de pratique,

en Hollande, & pendant les huit années que vous avez employé à étudier Solano, n'y avez-vous jamais pensé ni à l'intermittence, que les Anciens vous avoient appris être l'effet des vers, ou de la plénitude des entrailles, ni à vos propres observations, qui vous auroient appris la même vérité ? (*Non potui confirmare*). Il vous falloit sans doute changer d'air, pour être mieux orienté.

Ce que vous avez vu en Hollande (*in aere Batavo*), n'a point de rapport avec ce que vous avez vu en Autriche (*in Austria*). Voudrez-vous bien permettre que notre air de France, qui est précisément intermédiaire entre celui d'Espagne & de Hollande, soit plus favorable que le dernier, pour les observations du pouls ?

XXXIV.

Petite aventure entre M. de H. & un Marchand fort goguenard de son métier ; cette aventure, quoique fort ordinaire, transformée en miracle (mirum) !

DANS quel air, s'il vous plaît de nous le dire, avez vous observé ce que vous

rapportez au commencement de votre traité du pouls, fait en 1768, & dont vous parlez avant que d'avoir ſeulement fait mention de Solano & de ſes Adhérens? (*Quod autem mirum ipſe obſervaverim, non reticebo*).

Il s'agit d'un Marchand, dans lequel vous avez trouvé, il y a pluſieurs années (*à pluribus retrò annis*), le pouls intermittent dans l'état de ſanté, & le pouls égal dans l'état de maladie. Ce bon-homme rit même de votre embarras (*me inquietum riſit*); ce qui indique, ce me ſemble, que vous n'étiez pas alors ſi aguerri qu'aujourd'hui ſur le pouls.

Quoi qu'il en ſoit, ſi cette aventure vous eſt arrivée *in aere Batavo*, avant ou après l'ouvrage de Solano, qui parut, ſuivant vous, en 1741, vous n'auriez pas avancé que vous n'aviez rien vu en Hollande. C'eſt donc en Autriche, & pendant les derniéres quatorze années & demi, que vous avez trouvé ce phénomène admirable (*mirum*): ainſi votre époque (*à pluribus retrò annis*), ne monte pas ſi haut que la publication de l'ouvrage de Solano, qui auroit dû vous rendre moins inquiet, & vous épargner la riſée du malade.

D'ailleurs, comme vous ne publiez ce phénomène qu'en 1768, c'eſt-à-dire, douze ans après la publication des *Recherches*, où l'on trouve de pareils faits, ſans qu'on crie au miracle, vous auriez bien pu ne pas le regarder aujourd'hui, comme ſi étonnant, & comme vous étant particulier, d'après quelques Anciens.

Toutes ces obſervations, toutes ces époques, tous ces faits hiſtoriques, ne vous paroîtroient-ils pas mériter quelque commentaire, où la vérité parût au grand jour? Il ſeroit bien utile que M. le Baron Van-Swieten mît la main à cette beſogne.

XXXV.

M. de H. paroît avouer lui-même, qu'il ne s'occupe ſoigneuſement du pouls, que depuis deux ans ſeulement. Peut-il dans un ſi court eſpace de tems, avoir fait cinq cent obſervations. (Quingentis obſervationibus)?

JE voudrois de tout mon cœur, que nos Modernes ne vous euſſent rien appris, & je ſouhaiterois pouvoir vous remercier, pour ma part, de toutes les

découvertes possibles ; c'est un tribut de reconnoissance que je payerois volontiers. Mais je ne puis comprendre dans votre ouvrage, si vous êtes dans l'intention de vous approprier tout ce qui s'y trouve.

Je viens de vous parler de vos travaux, faits, peut-être (34), il y a plusieurs années. Je crains actuellement que vous ne soyez occupé du pouls, que depuis deux ans tout au plus : vous paroissez l'avouer vous-même (*à biennio novas observationes... sedulò examinavi*) ; & j'ai eu l'honneur de vous faire observer, qu'avant cette époque, vous n'aviez pas vu les *Recherches* (14).

J'espére que vous rendrez tout cela plus clair que le jour, & que vous prouverez à tout le monde, que les cinq cents observations dont vous parlez, n'ont point été faites seulement depuis deux ans ; car, en vérité, la chose seroit trop forte (*quingentorum ægrorum exactè omnia, quæ ad pulsum cæteraque pertinent*) : anciennes ou non, je vous supplie de les publier ces cinq cents observations ; elles feront le pendant si désiré des Epidémies d'Hippocrate.

Au reste, si par hasard vous employez, sur ce qui regarde les princi-

paux caractéres du pouls, les dénominations de dur, grand, fort, petit, tendu, &c; j'espére que vous voudrez bien nous montrer, à quels signes je dois juger aussi que le pouls est dur, grand, fort, petit, tendu, &c.

Je m'imagine encore, que les observations dans lesquelles vous dites avoir noté des rithmes du pouls, qui n'ont pas été décrits par nos Médecins, ne sont point oubliées dans le nombre des cinq cents; on vous devra ces nouveaux éclaircissemens.

XXXVI.

Examen de ce que M. de H. a écrit sur le pouls, avant son dernier ouvrage de 1768. Faveurs dont ses malades l'ont honoré avant 1756. Sentence utile de Salomon, citée par notre Historien.

TOUJOURS désireux d'apprendre quelque chose de vous, Monsieur & très-honoré Archiâtre, & de vous faciliter le moyen d'éclaircir la question du pouls, je vais prendre la liberté de vous en remettre sous les yeux les principaux traits, que vous avez présentés à vos Disciples & au public,

dans vos précédens volumes. Chaque partie de vos ouvrages fera un petit article à part.

La premiére partie, dans laquelle vous parlez, avec tant de modeſtie, de votre célébrité à la Haye, & de l'amour des habitans de cette ville pour vous (*de ſumma exiſtimatione.... maximoque ergà me amore*), ne contient rien ſur le pouls; il n'y eſt pas même nommé, ſi je ne me trompe: j'en ſuis d'autant plus ſurpris, que vous y parlez de quelques maladies aiguës, des criſes, des urines, du ſang. J'obſerve auſſi que vous fîtes paroître cette partie, étant à Vienne, en 1756, la même année dans laquelle parurent les *Recherches ſur le Pouls*, & longtems après la publication de l'ouvrage de Nihell.

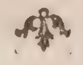
Il eſt bien ſingulier que vous étant occupé pendant huit ans, en Hollande (*in aere Batavo*), de la doctrine du pouls, il ne vous ſoit pas venu en penſée de continuer vos travaux, à votre début en Autriche (*in aere Auſtriaco*).

Votre ſeconde partie, publiée en 1757, m'apprend que vous faites ſaigner, lorſque le pouls eſt grand & fiévreux (*ſi magnum pulſum valida febris*

concomitetur) ; de ſorte que ſi le pouls n'eſt pas grand, il ne faut pas ſaigner ſuivant cette régle. Je trouvai auſſi un exemple d'une intermittence, ou d'une ceſſation entiére du pouls, dans un malade qui avoit la diarrhée. Pourquoi, s'il vous plaît de me l'apprendre, n'avez-vous rien dit, à cette occaſion, de vos idées ſur l'aſphyxie? & pourquoi n'avez-vous pas ſaiſi le moment de remarquer, combien cette obſervation avoit de rapport avec les idées de Solano, que vous examinez depuis près de dix ans ?

Enfin vous regardez le pouls foible & inégal (*debilitas & inæqualitas pulſuum*), comme un des ſignes d'une eſpéce de Polype.

C'eſt à quoi peut ſe réduire tout ce que vous dites du pouls dans cette deuxiéme partie. J'y joindrai, avec votre permiſſion, la recommandation que vous faites à vos Lecteurs, de ſuivre la ſageſſe ſobre, ou la ſobriété ſage de Salomon (*ſobriam Salomonis ſapientiam*).



XXXVII.

En 1758 (*troisiéme partie du Rat. Med.*), *M. de H. ne pensoit ni à Solano, ni à nos Auteurs François; il ne connoissoit pas alors leur doctrine.*

Vous dites dans la troisiéme partie de vos ouvrages, imprimée en 1758, que le pouls brusque, vif & serré (*celer admodùm contractusque*), est un signe de malignité. Vous y parlez d'un pouls, qui devint dans le cours d'une maladie aiguë, foible, intermittent, inégal (*debilis, intermittens, inæqualis*): le malade guérit; mais vous ne dites pas comment; & vous n'avez pas pensé à Solano, ni à l'Auteur des *Recherches*, à propos d'un pouls si remarquable. Vous n'étiez guéres occupé de la doctrine du pouls en ce tems-là!

Vous parlez ensuite du pouls débile & inégal, avec une espéce de diarrhée spontanée: autre cas qui auroit dû vous rappeller notre doctrine du pouls.

J'en dis autant de la maladie de cette femme, qui avoit le pouls foible, inégal, quant aux distances & aux pulsations; vous ajoutez que la diarrhée

parut enfin : mais vous ne vous ſouvenez point de nos Auteurs.

Je puis donc conclure, que le premier volume de vos Œuvres, qui en contient les trois premiéres parties, ne prouve point que vous étiez particuliérement occupé du pouls, pendant les années 1756-57-58.

XXXVIII.

Les dix premiéres années que M. de H. dit avoir employé à étudier le pouls, ne lui ont pas appris grand choſe. Morgagni n'avoit pas écrit en ce tems-là ; mais nos Auteurs avoient publié leurs opinions.

OUVRONS le ſecond volume, dont la premiére partie regarde vos travaux de l'année 1759 ; (c'eſt-à-dire votre *quarta pars Ration. Med.*). Vous y parlez d'un homme qui avoit des palpitations de cœur, avec le pouls petit & fort inégal ; un vomiſſement rendit le pouls égal, & diſſipa les palpitations qui étoient jointes à une grande foibleſſe ; le pouls petit, intermittent, tremblotant, vous faiſoit craindre pour

la vie du malade : il ſe décida une diarrhée abondante, & à votre grand étonnement, le malade guérit (*en alvus... libera... ſtupendos effectus*).

Et cette hiſtoire ne vous ouvrit pas les yeux, ſur les obſervations de Solano, & ſur celles des *Recherches !* & vous connoiſſiez ces Auteurs en ce tems-là ! en ce tems-là vous vous occupiez du pouls, à la façon de nos Modernes ! Non, Monſieur, vous parliez comme Wiérus & les autres, qui faiſoient de bonnes remarques ſur le pouls, de bonnes peintures de ſes caractéres critiques, ſans ſçavoir la conſéquence de ce qu'ils obſervoient.

Se trouve enſuite, dans cette quatriéme partie, l'hiſtoire d'un Hydropique dont le pouls étoit petit, bruſque & inégal : il étoit petit auſſi dans une femme qui avoit un cancer.

Voilà tout ce que contient ſur le pouls, votre ouvrage de l'année 1759... Je m'arrêterai, s'il vous plaît, un moment à cette époque.

Cette année 1759, eſt, à peu de choſe près, au milieu des vingt années que vous avez employées à étudier le pouls. Je m'explique.

Vous nous aſſurez, ſur la foi du

ſerment, en 1768, que vous vous occupez du pouls depuis vingt ans (*Deum teſtor, me, eamdem à quæſtionem, toties a viginti retrò annis, ad incudem revocaſſe; ne qua negligentia me privaret à lumine veritatis*). Ce ſerment fait en 1768, ſuppoſe néceſſairement que l'année 1759, eſt, à-peu-près, au milieu de la vingtiéme dont vous parlez.

Or je viens de vous prouver que, depuis 1756, premiére époque de vos ouvrages à Vienne, vous aviez été peu occupé du pouls. J'ai eu l'honneur de vous obſerver ailleurs (33), que vous n'aviez rien trouvé ſur cette matiére, pendant les huit derniéres années que vous aviez paſſées à la Haye.

Je puis donc conclure que, des vingt années que vous dites avoir employées à la queſtion du pouls, les dix premiéres ne vous ont pas ſervi à grand choſe.

Je vais voir ce que les dix derniéres de cette vingtaine, vous ont fourni; & je commencerai cette dixaine, par celui de vos ouvrages qui a paru dans le tems le moins éloigné de 1768, pour aller enſuite, en deſcendant, rejoindre celui de 1759 & 1760.

XXXIX.

M. de H. connoît Solano en 1766, ou 67 : il en étoit tems. Le pouls fort vibrant, & admirablement vibrant (admodùm vibrans, mirè vibrans), *seroit-il une découverte de notre illustre Professeur ?*

VOYONS donc la onziéme partie de votre *Ratio. Medendi.*

Le pouls brusque & petit (*cum celeritate parvitas*), y est regardé comme un signe de la gangréne : on y conseille une saignée ; parce que le pouls est dur & plein (*cum pulsu duro, eoque pleno*) : il est question d'une observation de Septal, au sujet d'un malade qui étoit sans pouls, & qui guérit par l'usage de l'eau froide, & par une ample évacuation du ventre. On oublie ici, comme ailleurs, nos Auteurs modernes, dont l'observation de Septal confirme si parfaitement l'opinion.

Enfin voici une hémorragie : mais elle n'est point accompagnée du pouls dicrote de Solano ; elle est cependant remarquable par le pouls qui est fort vibrant, & admirablement vibrant, tantôt dans les deux côtés, tantôt dans

un ſeul (*pulſus admodùm vibrans.... cum hæmorragia unciarum duarum, naris quidem utriuſque, ſed ſiniſtræ potiſſimùm manè; veſperè denuò naris ſiniſtræ, ſeſqui uncia. Púlſus dicrotus Solano obſervabatur nunquam; ſed pulſus mirè vibrans, nunc utroque carpo, nunc alterutro magis*).

Voilà Solano cité ſeul; vous ne parlez nullement des autres Auteurs du pouls.

Le pouls du ſaignement de nez, n'étoit pas, dites-vous, dicrote; il étoit fort vibrant, admirablement vibrant. Ce pouls vibrant ſeroit-il, Monſieur, une de vos découvertes? Je vous en demande pardon; il ſe trouve dans Galien, qui en fait une eſpéce de dicrote, & que, pour cette fois, vous avez copié, ſans le citer.

Qu'eſt-ce, s'il vous plaît, qu'un pouls vibrant? en quoi différe-t-il du rebondiſſant, & de notre nazal, du pouls des régles, & de celui des hémorroïdes, du dicrote? pourquoi employer une autre dénomination que celle dont ſe ſervent nos Auteurs, pour dire ce qu'ils diſent au fonds? Ici finit votre onziéme partie.

X L.

Nouvelle obligation contractée par M. de H, vis-à-vis de Morgagni. Nouveau reproche fait au Poliâtre de Pergâme (Galien), par le Poliâtre de Vienne (M. de H.).

Je ne vois dans la dixiéme partie, rien qui regarde le pouls ; si ce n'est que vous l'avez trouvé fort vibrant dans un tétanos, & très-débile dans une autre maladie de cette espéce.

Vous y parlez, il est vrai, des hémorragies & sur-tout des crachemens de sang, sans rien dire du pouls qui accompagne ces évacuations.

Je suis fâché que vous ayez perdu ces occasions, de confirmer les observations faites par nos Auteurs sur cette matiére

Vous parlez dans votre neuviéme partie, d'un malade qui avoit la diarrhée, & le pouls très-intermittent. Et la doctrine du pouls ne vous revient pas dans cet endroit ? Vous vous en occupez cependant dans ce volume : vous allez, suivant le sommaire du chapitre, dire bien des choses sur cette matiére (*de pulsu varia*). Ce que vous

en rapportez, ſe réduit à des reproches faits à Galien, ſur ce qu'il a dit que le pouls eſt mol dans la péripneumonie: vous prétendez, d'après Morgagni qui eſt devenu votre Guide, depuis qu'il a paru, & que vous copiez ſans ceſſe), que ce pouls de la péripneumonie eſt dur.

Me permettrez-vous de vous faire obſerver, que, ſi vous aviez conſulté les *Recherches ſur le Pouls*, vous auriez trouvé les raiſons, pour leſquelles le pouls de la poitrine, ou pectoral, eſt tantôt dur, tantôt mol, tantôt ſimple & tantôt compoſé, ou compliqué avec le pouls de l'hémorragie, ou avec celui de l'eſtomac, celui de la ſueur, ou celui de la tête? La déciſion de tous ces problêmes, auroit pu vous empêcher de déclarer la guerre à Galien, & vous mettre dans le cas de mieux entendre, tout ce qu'il dit du pouls de la péripneumonie.

Quoi qu'il en ſoit, je ne crois rien oublier de ce qui regarde le pouls, dans votre neuviéme partie.



X L I.

En 1762, M. de H. étoit plus occupé de l'héréſie des hémorroïdes, que de celle du pouls: on ne peut pas tout faire à la fois.

Je viens à la huitiéme partie. Elle eſt accompagnée de votre petite homélie ſur la grande héréſie des hémorroïdes, dans laquelle je ne vois rien ſur le pouls, non plus que dans ce qui compoſe, à proprement parler, cette huitiéme partie: je doute que le pouls y ſoit même nommé, quoi qu'il y ſoit fait mention de quelques maladies aiguës, & ſur-tout des ſueurs.

N'auriez-vous pas pu, à propos des ſueurs, rappeller le pouls de la ſueur indiqué par tous les Médecins depuis Galien?

Votre ſeptiéme partie imprimée en 1762, contient très-peu de choſe ſur le pouls; j'y trouve un problême qui peut être intéreſſant. Vous demandez ce que c'eſt que la fiévre hémorroïdale? Vous faites cette queſtion, à l'occaſion de l'hiſtoire de cette fiévre, qui avoit été publiée par quelqu'un qui avoit pris la liberté de s'écarter de vos

opinions, & qui avoit ſecoué les entrâves, que vos déciſions mettoient à ſon génie.

J'ai oui dire à des Médecins fort inſtruits, que cette dénomination de fiévre hémorroïdale, étoit très-bien vue; que cette fiévre étoit dans la nature, autant, & plus, que bien d'autres dont vous parlez-vous-même. Ces Médecins, pour vous le dire en paſſant, répondroient à votre queſtion, que la fiévre hémorroïdale eſt celle dont le ſujet eſt hémorroïdaire, le pouls hémorroïdal, & la criſe l'apparition des hémorroïdes. Vous verrez, Monſieur, ſi cette définition vous plaît ou non.

XLII.

Pouls phlogiſtique. Cylindre polypeux.

JE paſſe à votre ſixiéme partie, qui a vu le jour en 1761 : l'on y parle d'un pouls bruſque, dur, fort & phlogiſtique (*celer, fortis, durus, proindèque phlogiſticus*), qui devint plus fort (*fortis*), après une petite hémorragie d'un vaiſſeau du bras, à la ſuite de l'opération d'un anévriſme. Le malade mourut : on trouva un épanchement de ſang à la baſe du crâne.

Je m'étonne que ce pouls, qui avoit quelques rapports avec celui des hémorragies, ne vous ait point rappellé ce que nos Auteurs en disent.

On parle aussi d'un homme qui avoit le pouls dur, fort, & dont les vaisseaux examinés après la mort, ne contenoient qu'un petit cylindre polypeux (*).

Enfin il est question d'une femme, qui eut, sur la fin de ses jours, le pouls inégal, intermittent, rémittent; mais les évacuations qu'elle éprouva sont absolument passées sous silence.

C'est à-peu-près ce que contient cette sixiéme partie.

N'y confondez-vous pas, comme par-tout ailleurs, la célérité du pouls avec la fréquence; au lieu que dans

---

(*) NOTE DE L'EDITEUR. *D. Puylon vidit in juvencula mortua febre ardente, sanguinem concretum intrà venas, à claviculis usquè ad inguina, & intrà arterias sanguis concretus erat, similis sebaceæ substantiæ, sive medullæ sambucinæ porosæ simillimus. Joann. Riolan. oper. anat.* Ainsi la remarque de M. de Haen n'est pas nouvelle. Voyez aussi Morgagni *Epist. anat.* 24, où il parle, d'après Coïter, de ces concrétions (*carniformis materiæ... lumbricis non dissimiles... concretiones eas videri imposuisse, &c.*).

votre ouvrage de 1768, vous diſtinguez ces deux rithmes, d'après Morgagni & Stahl?

XLIII.

Ouvrage ſur le pouls de 1768 : c'eſt le chef-d'œuvre de ſon Auteur, ſur cette matiére.

Vous me permettrez enfin de conclure, Monſieur, que vos ouvrages antérieurs à celui de 1768, ne contiennent ſur le pouls, que quelques faits iſolés, qui ne paroiſſent point liés à un ſyſtême général; que vous n'y avez point examiné expreſſément la doctrine de nos Modernes dans toute ſon étendue; qu'il s'y trouve quelques obſervations, qui leur ſont d'autant plus favorables, que vous les avez faites en paſſant, & ſans en prévoir toutes les conſéquences; qu'on ne peut pas dire qu'avant 1768, vous ayez penſé à l'hiſtoire du pouls (*pulsûs hiſtoriam conſcripſi*); que juſqu'à l'époque de 1768, vous n'avez connu d'autre ouvrage des Modernes ſur le pouls, que celui de Nihell; que vos obſervations antérieures à cette époque, ne peuvent pas être oppoſées aux nôtres; puiſque vous ne connoiſſiez

connoissiez pas notre nomenclature & nos caractéres du pouls ; que votre ouvrage de 1768, doit sans doute passer pour ce que vous avez fait de plus étendu sur le pouls, mais qu'il ne peut pas être regardé comme une histoire complette du pouls ; puisqu'il y en a plusieurs espéces dont vous n'avez pas parlé ; enfin que M. le Baron Van-Swieten, a mieux parlé du pouls que vous, suivant l'esprit des Modernes, dans le peu qu'il en dit, & que sa maniére d'observer, & de rendre ses observations, a beaucoup d'avantage sur la vôtre.

XLIV.

Plaîntes respectueuses adressées à la Faculté de Vienne.

Ai-je tout dit sur ces ouvrages antérieurs à celui de 1768 ? Non ; & c'est à vous que je prends la liberté de m'adresser, illustres Membres de la Faculté de Vienne. Permettez qu'un jeune Docteur de Montpellier, mette à vos pieds ses plaintes, & son vif, mais respectueux ressentiment, contre l'un des Professeurs de votre ville, M. de Haen ;

je ne manquerai point à ce que je dois à un de vos Confréres.

Mais souffrez, Messieurs & très-honorés Maîtres, que j'ouvre devant vous ses ouvrages, celui de 1768, celui de 1760, & autres.

Il dit, en propres termes, dans le premier de ces ouvrages, qu'Hippocrate a été sçavant & expert sur le pouls (*gnarum & expertem*); qu'il a consulté le pouls pour le diagnostic & le prognostic, quelquefois plus attentivement & plus exactement que nous (*ad diagnosim prognosimque formandam, aliquandò nobis attentiùs & accuratiùs... descripsisse accuratè in acutioribus morbis pulsum arteriarum*) : M. de Haen avance cela en 1768; & voici ce qu'il publie quelques années auparavant (*pars 9. cap. 2.*).

Hippocrate ne dit pas grand chose sur le pouls; c'est pour cela qu'il n'a pas parlé du pouls de la péripneumonie (*peripneumoniæ pulsum, Hippocrate, quia de pulsibus non adeò multa habet, non describente*).

Suivant M. de Haen, en 1768, il n'y a point d'Auteur plus diffus, plus arbitraire & plus inutile que Galien

(*in doctrina pulſuum, nemo Galeno diffuſior, ſubtilior, pluſque arbitrarius, eamdemque ob cauſam, poſteritati inutilior*). Ailleurs, il eſt obligé de conſulter Galien (*Galenum conſulamus neceſſe eſt*). Je trouve, Meſſieurs, cela d'autant plus ſingulier que votre illuſtre Préſident ne ceſſe de citer Galien, concernant le pouls.

Voilà donc un manque d'égards pour M. Van-Swieten; voilà des jugemens & des contradictions que je ſoumets à vos lumiéres, autant qu'à votre équité.

X L V.

Suite de la même ſupplication. Contradiction capitale échappée à notre grand Profeſſeur.

ECOUTEZ-MOI encore favorablement, j'oſe vous en ſupplier.

En 1768, M. de Haen prononce en termes non équivoques, que les nouvelles obſervations du pouls n'ont point lieu en Hollande, ni en Autriche, & qu'il eſt impoſſible qu'on puiſſe faire ces obſervations dans aucun endroit de la terre (*obſervationes de pulſu novas, in Belgio Auſtriaque, haud obſervari*

dicam ; verùm etiam nullibi terrarum veras, aut observari posse, enuntiabo).

Il n'est rien de plus clair que cette assertion, rien de plus tranchant ni de plus absolu.

M. de Haen a sans doute oublié l'observation de M. le Baron Van-Swieten, sur le pouls des régles, qui démontre elle seule la possibilité qu'il y a d'en faire de pareilles. Mais voici la plus inouie contradiction.

M. de Haen s'est oublié lui-même ; il ne s'est pas rappellé en 1768, qu'il s'étoit exprimé ainsi, il y avoit quelques années (*pars quinta cap.* 1.) : le pouls observé & comparé avec d'autres signes de coction, vers le tems de la crise, m'a vraiment fourni l'occasion de prédire fort souvent la diarrhée ou le vomissement, d'après Solano, aux lits des malades de mon Hôpital (*sanè ex eo pulsu, & circà criticum tempus, & cum prægressis quibusdam coctionis signis, observato sæpiùs, Autore Solano, evacuationem criticam, vomitu aut alvo futuram, prædixi ad ægrorum lectos in nosocomio*).

Quel nom donner à cette étrange conduite de M. de Haen, Messieurs & très-illustres Maîtres de l'Art! les

honnêtes gens, dit quelque part cet Auteur, doivent ſe liguer pour dénoncer à l'Univers ces traits marqués au coin de la mauvaiſe foi (*cautos animabimus, ut malam noſtram fidem orbi patefaciant. Pars. 6. cap. 6.*).

Voyez donc, Meſſieurs, ce que vous avez à faire. Je vous dénonce, & à votre Préſident auſſi, un homme qui lui a manqué, à lui perſonnellement, en feignant de ne pas connoître ſes ouvrages, & en affectant de ſe faire regarder, comme le premier qui a penſé au pouls parmi vous, ſur-tout à celui des régles (26).

X L V I.

Contradictions, plagiats, accuſations, calomnies, négligences, réticences, traits de jactance, épreuves tumultueuſes, leçons frivoles, & le reſte. Qui pourra le croire ?

Je l'ai peint juſqu'ici, comme ayant voulu faire une hiſtoire complette du pouls & des opinions des Modernes, ſans connoître quelques-uns des principaux de leurs ouvrages (3-4-5-6-7): comme ayant tronqué & copié d'une

maniére inouie l'Anatomiste Morgagni (8-9-10) : comme s'étant contredit lui-même au sujet de la sueur (16-17) : comme ayant insulté à la mémoire de Galien (2) : comme ayant calomnieusement accusé un de nos Auteurs de mépriser Hippocrate (14).

Comme ayant négligé de parler de l'histoire des Chinois, dans un ouvrage qu'il appelle histoire complette du pouls (20) : comme ayant tronqué les assertions de nos Auteurs (21) : comme s'étant contredit dans plusieurs de ses propositions (32) : comme ayant essayé d'obscurcir les époques de ses remarques, sur le pouls, afin de se placer avant nos Modernes (34) : comme n'ayant écrit sur cette matiére, que des généralités & des lieux communs, dans plusieurs volumes qu'il dit contenir l'histoire du pouls (33-42).

Comme ayant prétendu se laisser croire l'Inventeur de la méthode, où l'on décide du pouls, sur la lenteur & la fréquence (35) : comme ayant confondu dans ses différens ouvrages, la célérité du pouls avec la fréquence ; tandis qu'en 1768, il établit une différence essentielle entre ces deux modifications, d'après Morgagni (34).

Comme ayant voulu faire croire qu'il s'occupoit du pouls depuis vingt ans; tandis qu'il n'a connu qu'en 1768, nos ouvrages faits en 1755, (14) : comme ayant enſeigné à vos Etudians, une maniére de faire des épreuves ſur le pouls, tumultueuſes, inutiles, pleines de jactance, au lieu de ſuivre la méthode, ſeule profitable, de Van-Swieten (27).

Comme ayant inſinué qu'il a fait en deux ans (*perfeci*), cinq cens obſervations, qui contiennent tout ce qu'il y a à peindre dans une maladie (35). Comme ayant donné le nom de vibrant au pouls de l'hémorragie, pour écarter ce qu'en ont dit nos Auteurs, & avoir l'air de faire des découvertes particuliéres.

XLVII.

Comment s'accorder avec quelqu'un qui n'eſt pas d'accord avec lui-même?

Je viens enfin, Meſſieurs, de mettre tout-à-l'heure ſous vos yeux (45), avec quelle franchiſe ce Médecin diſpoſe de votre air d'Autriche, après avoir diſpoſé de l'air de la Hollande, & conçu le projet de dominer ſur la terre entiére.

Il a mis en avant qu'Hippocrate faisoit des prédictions, & qu'il connoissoit les maladies par le tact du pouls ; & il veut nous défendre d'acquérir de pareilles connoissances : il veut que ce qu'Hippocrate a fait, selon lui, soit impossible à faire en Europe.

J'ai prouvé qu'il s'est contredit d'une maniére évidente, au sujet d'Hippocrate : il le fait tantôt le Chef de tout ce qui a été dit sur le pouls ; & tantôt il avoue qu'Hippocrate ne dit pas grand chose sur cette matiére (*de pulsibus non adeò multa habet*).

J'ai démontré, & quel que soit mon étonnement, je ne puis m'empêcher de démontrer encore, qu'après avoir calomnié, vilipendé, & déchiré autant qu'il a pu, la nouvelle doctrine du pouls, après l'avoir regardée comme inutile, pernicieuse, impossible, il affiche formellement qu'il a fort souvent prédit, d'après le pouls (*prædixi*), & quoi? non point une crise seule, mais celle du vomissement, celle des évacuations du ventre (*evacuationem criticam, vomitu, aut alvo, futuram*) ; & combien de fois ? non point une, non point quelques-unes, mais plusieurs, mais plus souvent qu'il ne peut sans

doute le dire (*ſæpiùs*) ; & où ? non point ſeul & caché, mais en plein Hôpital (*in Noſocomio*), en Autriche même, où il veut en 1768, qu'il ſoit impoſſible de faire ces ſortes de prédictions ſur le pouls !

Eſt-ce par lui-même qu'il a fait ces prédictions ? non, c'eſt d'après Solano (*Autore Solano*) : eſt-ce par haſard & ſans ſçavoir ce qu'il faiſoit ? non : c'eſt en comparant attentivement les tems & les ſignes des criſes (*circà criticum tempus, & cum præmiſſis ſignis coctionis*).

Il joignoit alors la doctrine du pouls à celle des criſes ; & en 1768, il dit que la doctrine du pouls eſt faite pour déranger celle des criſes, & bouleverſer la Médecine (*Medicinam ſubvertit*).

Les prédictions que M. de Haen a faites tant de fois (*ſæpiùs*), pourquoi ne pourroit-on pas les faire chez vous, Meſſieurs, & par tout où il y aura des Médecins auſſi ſçavans que vous & nos Maîtres ? Si M. de Haen n'a pas fait ces obſervations, il en impoſoit lorſqu'il les annonçoit : s'il les a faites, il en impoſe aujourd'hui.

En quel tems ſera-t-il croyable, ou en 1768, ou quelques années auparavant ? quel fonds devons-nous faire

ſur un homme ſi peu d'accord avec lui-même ?

Vous en jugerez, Meſſieurs & très-illuſtres Maîtres de l'Art ; je m'en rapporte, comme je le dois, à vos lumiéres, & je me tais par reſpect, ſur-tout ce que j'aurois à dire, après ce que j'ai eu l'honneur de vous expoſer. Je ne ſçais même ſi j'examinerai un jour ce que le même M. de Haen dit des criſes, & de nos Auteurs, dans la ſuite de ſon ouvrage de 1768.

Réflexions de l'Editeur.

LA lettre de M. Soleilhet, que nous venons de préſenter, a été traduite en latin par M. Huttenbacher, Médecin de Vienne : cette traduction a vu le jour à Vienne même ; j'en donne le titre dans une note (*).

Je crois auſſi devoir rapporter un paſſage de la préface ingénieuſe que

(*) *D. SOLEILHET, Doctoris Medicinæ Monſpelienſis, epiſtola circà annotationes novæ pulſuum doctrinæ utiles, quas nuper juris fecit Cl. de Haen, & ex Gallica in latinam linguam verſa ; cum adjuncta præfatione Joſephi HUTTENBACHER, Doctoris Medicinæ Viennenſis. Vindobonæ apud Rodolphum Græffer 1770.*

M. Huttenbacher a mis à la tête de sa traduction ; il instruira ceux qui ne sçavent pas ce qui se passe à Vienne, ou qui n'en jugent que par ce que M. de Haen en publie dans ses ouvrages, qu'il fait répandre & réimprimer en France. Il est juste que nos Médecins François soient mis sur le courant de toutes ces questions littéraires.

» Præstabit paucis recensere, (*dit M.*
» *Huttenbacher*) artem sphygmicam à
» Clar. Gallis traditam, etiam in Fa-
» cultate Viennensi, jam suos invenisse
» fautores ac patronos... hos inter pri-
» mus locari meretur Henricus Jose-
» phus Collin, Nosocomii Pazmaniani
» Medicus laboriosissimus... qui ducem
» mihi se se cum patienti ac benevolo
» animo exhibuit ; pro quo publicas
» ipsi nunc gratias ago... expertissimus
» deindè Collega, ac amicus meus D.
» Wetsch... Galliam petiit, & doctri-
» nam pulsûs... ex fontibus hausit, in
» patriamque rediit (vide ejus librum
» *Medicina ex pulsu.* Viennæ anno
» 1770)...Confirmabit Clarissimus Col-
» lin ham doctrinam, observationibus
» suis numerosis... tam in chronicis
» quàm in acutis morbis... habitis, &c...
» Cæterùm annotationibus, partim fri-

» volis, ſeriis quibuſdam, hanc ſphyg-
» micam doctrinam labefactare fruſtrà
» tentarunt... inter quos non infimum
» adverſarium Magnif. de Haen reperire
» eſt... aſt utinam Clar. de Haen ſecutus
» fuiſſet monitum Halleri... qui pru-
» denter ac honorificè aſſerit... experi-
» mentorum genus (circà doctrinam
» ſphygmicam)... liberum imprimiſ-
» que à præjudicata opinione animum
» poſcere. Adhibuit-ne Magnif. de
» Haen hanc conditionem (& alias),
» in exploranda doctrina? .... Non vo-
» luit, non potuit; nec mirandum,
» cum nec in aliis rebus eas adhibue-
» rit, proptereàque ſemper infelix ejus
» aſſerendæ vel reprobandæ ſententiæ
» methodus fuerat: id probat ejus de
» miliari doctrina, quam quotidiè Col-
» linius noſter in Noſocomio ſuo refu-
» tat, ſcriptiſque refutavit, ut & Mag-
» nif. Stoerck, & Pringle. Probat in-
» felix ejus exercitium, in electrici-
» tatis ictu adhibendo, juſtè propterea
» à Cl. Tyſſoto admonitus; probat ina-
» nis timor, & inermis oppoſitio ergà
» emeticorum uſum, à Cl. Tyſſoto &
» Balme egregiè defenſum... probat
» ſyſtema irritabilitatis ac ſenſibilitatis,
» contrà omnia Ill. Halleri & Cranzii

» demonſtrata, priùs negatum, nunc
» coactè admiſſum.... probat ejus in
» colicâ pictonum curativa methodus,
» quam ut falſam & noxiam... quotidiè
» Gallici Medici... demonſtrant. Probat
» ejus præjudicium in cicuta & aliis,
» à perilluſtri, Clariſſimo ac Magnifico
» Stoerch, inventis remediis... probant
» fruſtranée inſtituta contrà alkalino-
» rum vim antiſepticam experimenta,
» quam Cl. Pringle & Gardane egregié
» defenderant. Probat malus ipſius con-
» ceptus de camphora... probat opii in
» variolis, profusâ manu exhibendi,
» mala conſuetudo, à Cl. Viris Tralles,
» Tyſſoto, Joung, reſtricta... probat
» negata febris hæmorroïdalis; probat
» uvæ urſinæ & lyſimachiæ, negata in-
» juſtè ultrà modum, in perſanando
» efficacia; probat pleuritidis falſa aſ-
» ſignata ſedes; probant Chirurgica
» quædam tenuiter defenſa, falſa nervi
» intercoſtalis originis aſſignatio, inuſ-
» tio cranii mortalis. Probant, inquam,
» hæc omnia ſatis ſuperque, Antonium
» de Haen nullibi conditiones (pru-
» denter ac honorificè ab Illuſtr. Hal-
» lero, de experiunda pulſuum doctri-
» na, aſſignatas) implendi animum ha-
» buiſſe «.

Il faut l'avouer, M. de Haen n'eſt pas ſans affaires; je ne parle ici que de celle du pouls, qui eſt une des plus ſinguliéres qu'il ſe ſoit attirées.

M. Huttenbacher nous apprend que la nouvelle doctrine du pouls a des partiſans dans l'Ecole de Vienne; il nomme ces partiſans, dont la réputation & les ouvrages ſont connus; il fait l'éloge de l'ouvrage de M. Soleilhet: que répond M. de Haen ?

Voici la réplique de ce Médecin, telle qu'elle ſe trouve dans la treiziéme partie de ſes ouvrages (*). *Relatum mihi fuit extitiſſe iniquos diffamantium libellorum fabros, qui ſub larvato Medici Monſpelienſis nomine, libellum infamem periodico cuidam ſcripto inſeruerint. Aſt verò ſimiles non moror; quia reſpondendi animus nunquam eſt, nullum quoque eſt legendi deſiderium: multis enim retrò annis, non legi lividorum pullitiem.*

Le nom de M. Soleilhet eſt donc un nom ſuppoſé, ſuivant M. de H, &

(*) Cette treiziéme partie vient de paroître à Paris, chez DIDOT le jeune, ſous le nom de *Rationis Medendi Tomus Septimus.* La douziéme. partie eſt dans le même volume.

ſuivant lui auſſi, l'ouvrage de M. Soleilhet, eſt une infamie, un libelle odieux, qu'il n'a pas lu, & qu'il ne veut point lire. Mais s'il ne l'a pas lu, comment peut-il décider que c'eſt un libelle? quel eſt l'homme ſi mal informé qui lui a fourni des Mémoires? qu'il décele ce Menteur inſigne, on oſe l'en défier. J'oſe ſupplier auſſi quelque ami de M. de H, s'il lui en reſte encore, de l'interroger ſur ce point.

Que M. le Profeſſeur de Vienne ne liſe pas des choſes qui pourroient le chagriner, je le veux bien: mais qu'il nous apprenne pourquoi il prétend que le nom de M. Soleilhet eſt un nom ſuppoſé, & que ſon ouvrage eſt le produit de l'envie au teint blême, un libelle infâme?

Mettons le Lecteur à portée de juger ſi ces accuſations de M. de H. ſont bien fondées: je veux démontrer qu'il n'eſt rien de mieux mérité, rien de mieux appliqué, rien cependant de plus honnête & de plus ménagé, que la lettre de M. Soleilhet. Voici mes preuves.

Les *Recherches ſur le Pouls* virent le jour en 1756. M. de H. publia la même année ſon premier volume du

Ratio Medendi : il n'eſt pas ſeulement nommé dans les *Recherches* ; eh, comment auroit-on pu le nommer, puiſqu'il n'étoit pas connu ! Depuis 1756, M. de H. a continué de fournir chaque année un volume au public ; il a quelquefois parlé du pouls, ſans parler des *Recherches*, qui ſans doute n'étoient pas parvenues juſqu'à lui. En 1767, M. Fouquet publia ſon Eſſai ſur le pouls ; il cita honorablement M. de H ; il le mit au nombre des Auteurs qui cultivent le pouls (*a*).

Juſques-là M. de H. n'avoit aſſurément pas ſujet de ſe plaindre.

La ſeconde édition des *Recherches* parut en 1768 ; on n'y ajouta que les divers Jugemens qu'en avoient rendu pluſieurs Médecins : M. de H. n'y eſt pas plus nommé que dans la premiére édition (*).

(*a*) Eſſai ſur le Pouls, pag 64.

(*) On joignit à la ſeconde édition des *Recherches*, une Diſſertation hiſtorique ſur les criſes, qui avoit paru dès l'année 1753, dans un volume de l'Encyclopédie. M. de H. attaque auſſi cette Diſſertation, & pourquoi ? parce qu'il a écrit lui-même ſur les criſes en 1756, & qu'à ſon ordinaire, il a paſſé ſous ſilence les réflexions qu'il a puiſées dans nos Auteurs,

Les choſes étoient à ce point, lorſqu'en 1768, M. de H. publia un ouvrage violent, dans lequel il ſe déchaîna contre nos Auteurs. M. de Haen ſe déclare donc l'Aggreſſeur dans cette querelle: mais de quel ton entre-t-il en lice? On ne m'en croiroit pas, ſi je ne rapportois ſes propres expreſſions; elles ſont au deſſus de tout ce que je pourrois dire.

» Viri Clariſſimi ab inclyta Facultate
» medica Pariſina, ad examinandum
» librum (*Recherches ſur le Pouls*) de-
» lecti, eumdem tanquam praxi detri-
» mentoſum Facultati denunciaverunt.
» Verè utique & præclarè (*a*)... noxia
» nova doctrina eſt, quòd veram Me-
» dicinam ſubvertat (*b*)... neque præ-

M. Queſnay, M. Aymen, M de Bordeu, qui en diſent plus que lui ſur les criſes: c'en étoit aſſez pour que M. de H. ſe mît en colére. M. Soleilhet fait eſpérer (N°. 47) qu'il éclaircira cette queſtion ſur les criſes.

(a) *Antonii de Haen... pars duodecima Cap. IV. pag.* 163. (N°. 63.): je me ſers de l'édition de Vienne qui a paru en 1768; & j'ai comparé tous les paſſages avec l'édition de Paris qui vient de paroître en 1771. Ces deux éditions ſont entiérement conformes.

(*b*) *Ibid.* pag. 161.

» terire oportet... a viris præclariſſimis, » non minùs ut detrimentoſam, quàm » paradoxam, publicè notari doctrinam » novam (*a*)... in libro de pulſibus, haud » negligere modò Hippocratem, verùm » etiam flocci facere, irridereque co- » nati ſunt (*b*).... Hippocratem aiunt... » vanum inutilemque practicum eſſe, » ſic ut opera ejus... titulo *meditationis* » *de morte*, inſignienda forent (*c*).... de » titulo *meditationis mortis*, quem im- » mortalibus Coi codicibus... geſtiunt » præfigere; quid... dicam? (*d*)... pro- » fectò ſi Eques *Mortagne* (*); ſi *Pe-* » *trarcha* coronatus Poëta, ſi comicus » *Moliere*, & id genus alii, ejuſ- » modi (**) protuliſſent, affatim riſiſ- » ſemus. Quod verò ii, qui magnorum » medicorum autoritatem ac famam » ambiunt, ejuſmodi calumniarum ſe

(*a*) *Ibid.* pag. 169. 161.
(*b*) *Ibid.* pag. 158.
(*c*) *Ibid.*
(*d*) *Ibid.* pag. 170.
(*) Mon exemplaire de Vienne, dit *Mortagne*; l'édition de Paris dit, comme il faut dire, *Montagne*.
(**) *Ejuſmodi*... quoi? de quoi s'agit-il? l'édition de Paris s'accorde avec celle de Vienne ſur cette lacune.

» præſtent fabros, eſt profectò quòd » haud minùs miremur quàm doleamus (a)... quid iniquius unquam » proferri poteſt (b)...? propriæ eorum » praxeos tutamen, & novæ ſententiæ » confirmatio, hoc popoſcerunt (c)... » tantummodò ejuſmodi cerebelli deliramenta gentis humanæ nos docent, » & deplorandam in amore veri ſimpliciſque inconſtantiam, & eam connatam ipſis arrogantiam, quâ Majorum inventis minimè contenti, » proprii ingenii partu, innoteſcere » celebrarique geſtiunt (d) «.

C'eſt ainſi que M. de H. parle d'un ouvrage dans lequel il n'eſt pas queſtion de lui : c'eſt ainſi qu'il traite les travaux de nos Auteurs, dont un l'avoit cité avec honneur. Si toutes ſes imputations étoient vraies, ſi elles pouvoient avoir quelque fondement, n'aurions nous pas au moins raiſon de nous plaindre du ton, je puis le dire, groſſier & bas, dont on nous apoſtrophe.

Quoi, nous mépriſons Hippocrate,

(a) *Ibid.* pag. 171.
(b) *Ibid.* pag. 204.
(c) *Ibid.* pag. 164.
(d) *Ibid.* pag. 177.

nous nous moquons de ce ſaint Patriarche, nous le regardons comme un mauvais Praticien (*Hippocratem negligere, flocci facere, irridere.... Vanum inutilemque practicum*)! Nous regardons ſes ouvrages immortels, comme une méditation ſur la mort (*titulo meditationis de morte inſignienda*)! Quoi, notre doctrine a été publiquement notée, comme un tiſſu de paradoxes (*paradoxam*); & cette dénonciation publique, ou cette tâche du livre ſur le pouls, eſt l'ouvrage des Commiſſaires choiſis par la Faculté de Paris (*viri à Facultate Pariſina delecti, ad examinandum librum, eumdem denunciaverunt*)! Ces Commiſſaires en faiſant leur rapport ſur ce livre, l'ont déclaré contraire à la ſaine pratique (*tanquam praxi detrimentoſum*)! Et M. de H. s'écrie que ce jugement eſt bien rendu; il applaudit, il bat des mains (*verè utique & præclarè*)! Sa raiſon péremptoire eſt que la doctrine du pouls bouleverſe la Médecine (*Medicinam ſubvertat*). Quoi nous ſommes pétris d'arrogance (*iis connatam arrogantiam*)! Nous ſommes des Hiſtoriens iniques (*quid iniquius*), des Calomniateurs apprêtés (*calumniarum fa-

bros), des fols, des extravagans (*cerebelli deliramenta*) !

Je le répéte; quand même tout ce qu'on nous impute auroit quelque fondement, seroit-il honnête, seroit-il décent à un vieux Médecin, tel que M. de Haen, de faire une satyre aussi amére de ses Confréres encore vivans?

Mais avec qui donc, M. le Professeur de Vienne, avez-vous passé votre vie? Vous avez plus de soixante ans; vous êtes le plus déterminé faiseur de livres qui soit au monde, & votre style est si peu poli! *Où prend donc votre esprit toutes ces gentillesses*, vous dirois-je volontiers avec Moliere, qui vous a fait rire, si on vous en croit, mais qui n'a pu vous corriger de la démangeaison d'en imposer par de gros mots, par des proverbes des hales? Si vous nous aviez reconnu fautifs, il falloit vous contenter de nous plaindre; il falloit nous instruire, sans affecter de nous déshonorer.

Le rôle de dénonciateur est un très-vilain rôle, Monsieur le Professeur, permettez-moi de vous le représenter: & qu'aurez-vous à repliquer si je vous prouve que votre dénonciation, vos accusations ne sont qu'un tissu de ca-

lomnies ? Quel autre rôle allez-vous jouer, quel poste vous êtes vous ménagé pour votre retraite ?

Démasquons l'imposture. J'en appelle à nos Juges naturels ; c'est devant eux que je cite M. de H. C'est une horrible calomnie de publier que nous nous moquons d'Hippocrate, & que nous avons imaginé d'appeller ses ouvrages, *méditation sur la mort.*

Qu'on consulte la dissertation sur les crises : on verra que de H. n'entend pas le françois : on y verra que l'Auteur de cette dissertation historique, rappelle seulement, comme cela étoit nécessaire, les opinions d'Asclépiade (*),

(*) Asclépiade fut un homme rare, duquel des sectes entiéres de Médecine n'ont pas le droit de dire du mal. Il a été mis en paralléle avec Boerhaave, & ce paralléle se trouve dans les Journaux de Médecine. On peut même assurer que M. de H. est, autant que tout autre, dans le cas de ménager la mémoire d'Asclépiade, qui étoit un Maître consommé dans beaucoup de matiéres dont M. de H. s'occupe. Le changement de vêtemens, de chemises, de draps & de couvertures pour les malades; l'espéce de lits dont ils ont besoin, pour être bien couchés ; la vraie façon de faire ces lits, de balayer & de bien aérer leurs chambres (*a*) :

(*a*) pag. 13. *Rat. Med. Cap. I.*

qui attaquoit Hippocrate, & qui appelloit sa Médecine *méditation sur la mort.*

M. de H. est donc doublement coupable, de nous faire une fausse impu-

---

tous ces objets importans grossissent un des derniers ouvrages de M. de H. Je dis qu'Asclépiade auroit aimé ces minutieux détails à la folie : on sçait qu'il enchanta les Dames Romaines, par ces petites loix de toilette qu'il mît en vigueur parmi elles. M. de H. vise sans doute à l'approbation des Dames de Vienne. Rien n'approche plus du *citò*, *tutò & jucundè* d'Asclépiade, que les promesses que M. de H. fait dans le même volume, au sujet des médicamens. *Simplicitas*, *varietas*, *ordo* (*a*) : tout cela, dis-je, rappelle l'Ecole d'Asclépiade, dont M. de H. sera peut-être surpris de se trouver.... Puisque nous en sommes à cette treiziéme partie, je ne puis m'empêcher d'exhorter le Lecteur à la comparer avec la premiére, au sujet de la boisson & de la nourriture des malades. » On leur prépare, dit M. de H, de l'eau dans laquelle on fait bouillir de l'avoine (*ex avena cum aqua cocta*), avec une once de miel, s'il n'y a pas du nître, & deux onces de miel, s'il y a du nître (*b*) » cela s'appelle en France la tisanne de M. Ste. Catherine, espéce de Charlatan du dernier siécle; c'est une boisson de nos bonnes femmes.

Au reste, voici l'avis d'un grand Médecin

(*a*) *Ibid.*
(*b*) *Ibid.*

tation, & d'ignorer ce qu'Asclépiade a dit, & qui se trouve dans tous les livres.

Falloit-il s'attendre à une pareille bévue, à un tel trait de malignité, de la part d'un homme gagé à gros frais, pour instruire la jeunesse, à laquelle il ne faut pas apprendre à mentir? c'est le premier devoir d'un bon Régent.

M. de H. en impose encore, lors-

---

sur ces détails de boisson & de régime, dans les maladies. » Nos locô mellis, Saccharô utimur, & ex eo varias potiones paramus... Sed » hæc ipsis Mulierculis nota sunt..,. ideò manus » à tabula... de victûs ratione, Galenus multa » dicit : sed cum nostra ætate nullibi hæc vic- » tûs ratio servetur, de ea frustrà differi exis- » timo... refrigerant & humectant infinita ple- » raque, quæ enumeranda non censeo, ma- » ximè cum inania & prorsùs inutilia, longo » usu & experientia semper compererim... » Mulieres in jusculis solvunt vitella ovorum, » cum succo limonum, arantiorum... aquam » in qua incoctum hordeum... tandem quot » capita, tot sententiæ (*P. Poterii* (Medici » ævi sui Principis) *de febrib. libr.* 2.) «. Ce Médecin n'auroit pas mieux parlé, s'il eût été obligé de lire un chapitre de la treiziéme partie du R. M. de M. de H. *hæc ipsis Mulierculis nota... frustrà de iis differere existimo... hæc inania & inutilia...* &c.

qu'il

qu'il avance que la Faculté de Paris a nommé des Commiſſaires pour examiner le livre des *Recherches ſur le Pouls* ; cette allégation eſt fauſſe, dis-je, & tout-à-fait controuvée. Il paroît que M. de H. voudroit ſe procurer des protecteurs, par une frauduleuſe flatterie ; mais la Faculté eſt trop ſage, pour tomber dans de pareils piéges ; elle trouvera toujours mauvais que quelqu'un l'invoque dans des affaires que dicta la paſſion, & ſur-tout une paſſion effrénée au point de ſuggérer une dénonciation capitale, faite en termes groſſiers : la Faculté, livrera ce délateur à l'indignation & à la riſée publiques, comme elle y livre tous les brouillons intriguans.

M. de H. n'a pas ſçu lire ce qui eſt expliqué dans l'ouvrage de Cox, traduit & commenté par d'Abbadie, au ſujet d'un ouvrage de M. le Camus : il n'a pas compris le ſens de ce qu'il a lu ; ou bien il l'a interprété, ſuivant que ſon deſſein de nuire le lui a inſpiré. Il doit des excuſes à la Faculté de Paris, pour s'être conduit avec trop de légéreté vis-à-vis d'elle, pour ne rien dire de plus. Et quelles réparations ne doit-il pas, à ceux qu'il prétend dénigrer

ſans les entendre, ſans les connoître? Examinons ſon plan, voyons les prétentions qu'il affiche; recueillons ſes propres expreſſions, il va décéler lui-même les motifs de ſa pétulance & de ſon indiſcrette ſortie.

» Duodecimam partem à pulſu exor-
» diar, cujus in prioribus frequenter
» quidem memini, ac hiſtoriam conſ-
» cripſi; at verò Recentiores Hiſpani
» Gallique obſervatores, eamdem à me
» extenſiorem longè, explanatioremque
» popoſcerunt (*a*)... pulsûs hiſtoria ab
» ipſis Medicinæ incunabulis ordienda
» fuit (*b*)... proſequar ad ſæculum noſ-
» trum, additurus modificationes quas
» partim Obſervatores attentiſſimi, par-
» tim mei mihi ægri ſuppeditarunt (*c*)...
» reſtitui magno viro (Hippocrati) ho-
» norem (*d*).... Hippocrates conſuluit
» pulſum... ad diagnoſim prognoſimque
» formandam, idque aliquandò nobis
» attentiùs & accuratiùs (*e*)... convicti
» ſimus non modò pulſuum doctrinæ,

(*a*) *XII. pars præfat.*
(*b*) *Ibid.*
(*c*) *Ibid.*
(*d*) *Cap. I. pag.* 14.
(*e*) *Ibid. pag.* I.

» non ignarum fuiſſe Hippocratem, » verùm potiùs & gnarum & expertem (*a*)... aræteus cappadox pulſum » examinavit deſcripſitque, ità ut nemo » noſtrùm accuratiùs (*b*)... aræteus, ùt » Hippocrates, & nos, pulſus cognoverit diſtinxeritque (*c*).... quod mirum ipſe obſervaverim, non reticebo (*d*)... Si opus eſſet, quingentorum & ultrà ægrorum diariis exactè » omnia quæ ad pulſum cæteraque » pertinent, notantibus, quæ mox retuli confirmare poſſum (*e*)... Deum » teſtor me, ùt in cæteris, ità & in » hac quæſtione (pulsûs) egiſſe, eamdemque toties à viginti retrò annis » ad incudem revocaſſe; ne qua aut negligentia, aut mentis præoccuppatio, » me à lumine privaret veritatis (*f*).

J'apperçois dans ces paſſages, qui dévoilent les vues de M. de H, deux vérités plus claires que le jour. La premiére eſt qu'il s'établit & veut ſe faire

(*a*) *Ibid. pag.* 14.
(*b*) *Ibid. Cap. II. pag.* 15.
(*c*) *Ibid. pag.* 20.
(*d*) *Ibid. Cap. II.*
(*e*) *Ibid. Cap. III. pag.* 146.
(*f*) *Ibid. pag.* 115.

reconnoître pour l'Auteur de l'hiſtoire du pouls : car il annonce qu'il a fait dans ſes précédens ouvrages cette hiſtoire, qu'il va l'étendre dans celui qu'il publie en 1768, & qu'enfin il s'en occupe depuis plus de vingt ans (*à viginti retrò annis*) ; il en fait ſerment (*Deum teſtor*). Il faut l'en croire: il a ramaſſé pendant cet eſpace de tems, plus de cinq cents obſervations, qui contiennent exactement ce qui concerne le pouls & tout le reſte (*quingentorum & ultrà ægrorum... exactè omnia*): il ſe croit obligé de revoir & de rappeller ſon hiſtoire; il en donne, pour ainſi parler, une deuxiéme édition, à l'occaſion de quelques Médecins Eſpagnols & François, qui l'y ont engagé (*popoſçerunt*).

Cela veut dire que M. de H. qui avoit déja fait une hiſtoire complette du pouls, & qu'il regardoit comme ſuffiſante, s'eſt cru obligé de reprendre ſon travail, à l'occaſion de ce qui s'eſt paſſé depuis l'édition de ſes premiers ouvrages : il ſe place ſans façon avant tous nos Auteurs François qui ont parlé du pouls, & dont le premier ouvrage ne remonte qu'à l'année 1756; tandis que M. de H. veut eſſayer de faire

remonter les ſiens juſqu'en 1748. (*à viginti retrò annis*) (*) : il y a en 1768, vingt ans que M. de H. travaille ſur le pouls ; il n'y en a pas autant (en 1768) que les *Recherches ſur le Pouls* ont paru.

M. de Haen eſt donc antérieur aux *Recherches*, ſuivant ſon calcul ; il prend de plein ſaut la premiére place, il ſe l'adjuge : chacun a ſa petite manie, ſa paſſion favorite ; celle de M. le Profeſſeur de Vienne eſt de ſe croire & de vouloir qu'on le croye Hiſtorien du pouls (*hiſtoriam conſcripſi... à viginti retrò annis*) : c'eſt-là ſon premier objet, c'eſt la principale prétention que je

(*) Dans ce tems-là, les obſervations de Solano venoient de ſe répandre en Angleterre & en France. M. de H. auroit bonne envie de placer ſes propres travaux avant cette époque ; puiſqu'il annonce que des Obſervateurs Eſpagnols & François l'ont engagé à revoir ſon hiſtoire du pouls (*Hiſpani Galliquе popoſcerunt*). Il n'oſe pourtant pas dire qu'il a penſé au pouls avant Solano ; mais il ſe plaît à le laiſſer croire : il ne parle du Médecin Eſpagnol, qu'après avoir étalé ſes propres découvertes, & celles de quelques Auteurs antérieurs à Solano : il ſe gliſſe adroitement parmi eux ; c'eſt une petite fineſſe d'école, qui tient fort de l'enfantillage.

démêle dans ſes phraſes entortillées, qu'on vient de lire.

Son deuxiéme objet a quelque choſe d'auſſi bizarre : il veut qu'Hippocrate ait tout dit & tout ſçu ſur le pouls ; c'eſt une des découvertes (*) de notre Profeſſeur ; il ſe l'attribue au moins. Il fait de grands éloges d'Hippocrate ; mais il n'a garde de s'oublier lui-même : il ſe rapproche le plus qu'il peut de ce divin Grec, après avoir rétabli ſon honneur (*Hippocrati... reſtitui honorem*).

Arétée a auſſi ſa part aux ſuffrages

(*) Une découverte moderne & des plus récentes ; c'eſt ainſi qu'il faut l'entendre : elle n'eſt que de 1768 ; car quelques années auparavant (*a*), M. le Profeſſeur Hiſtorien prétendoit en termes formels, qu'Hippocrate ne diſoit pas grand choſe du pouls (*Hippocrates de pulſibus non adeò multa habet*). Où étoient enſevelies alors toutes les merveilles ſur le pouls, que M. de H. a trouvées depuis dans Hippocrate ? pourquoi dit-il ſans ceſſe blanc & noir ? pourquoi ſouffle-t-il le froid & le chaud ? Il faut pardonner quelque choſe à l'enthouſiaſme Profeſſoral : mais un homme oublieux de ſon naturel, doit être modeſte & circonſpect ; il ne doit point trancher ; au moins doit-il être poli & honnête envers tout le monde, afin qu'on ne reléve point ſes bévues.

(*a*) *Pars 9. R. M. Cap. 11.*

de M. de H; il le met à côté d'Hippocrate, ſur la queſtion du pouls : autre découverte, en vertu de laquelle M. le Profeſſeur fait un fort joli trio, composé d'Hippocrate, d'Arétée, & de lui-même, ſur la matiére du pouls (*Aræteus, ùt Hippocrates, & nos, pulſus cognoverit*).

De cette maniére, les éloges que M. de H. donne à Arétée & à Hippocrate, ſe réfléchiſſent ſur lui-même; c'eſt ainſi qu'il ſe flatte : j'ai, dit-il, établi dans mon hiſtoire du pouls, qu'Hippocrate & Arétée ſçavoient tout ce qu'il y a à ſçavoir ſur cet objet ; pour le prouver, je ſoutiens qu'ils le connoiſſoient comme moi, & que je le connois comme eux : il a cru qu'ayant ramaſſé & exagéré beaucoup, ce qu'Hippocrate & Arétée, ont dit, en y joignant ce qui lui appartient, & les obſervations de quelques Auteurs (*), il a tout

(*) Morgagni eſt un de ces Auteurs ; il a écrit après l'Auteur des *Recherches*, & après M. Michel : mais M. de H. juge à propos de placer Morgagni avant eux, comme il s'y place lui-même ; il copie Morgagni d'une maniére auſſi ſervile qu'inutile : M. Soleilhet a tiré un grand avantage de cet Anachroniſme,

dit & tout fait (*ab ipsis Medicinæ incunabulis exordiar, additurus quæ partim observatores... partim mei mihi ægri suppeditarunt.*

Il a enfin, selon lui, completté, oui completté, l'histoire du pouls (*pulsuum examen institui, perfeci (a)*.

De pareilles prétentions, de pareilles dispositions, font naître aisément la prévention, les scrupules, & le désir de nuire & de médire. Aussi nos Auteurs ont-ils été dépeints comme des ennemis d'Hippocrate, comme des Hérétiques qui renversent ses loix, qui entreprennent sur ses possessions, que M. de H, (qui se donne pour le fils aîné d'Hippocrate (**), regarde

---

volontaire & honteux pour un galant-homme, qui auroit au contraire félicité nos Auteurs de ce que Morgagni avoit confirmé ce qu'ils avoient publié avant lui.

(*a*) *pag. 12. Cap. III. pag. 116.*

(**) *Nos sumus verè Hippocratici.* Tous les volumes du *Rationis Medendi* redisent cette espéce d'apophtegme, ou l'équivalent; c'est-là, pour ainsi dire, le cri d'armes de M. de H: mais comme il y a des cris de défi, d'invocation, d'exhortation, de résolution, d'événement, de commandement, on pourroit de-

comme ſon patrimoine, & ſur lequel il n'entend point raillerie.

Qu'on conſidére en effet comment il parle de ces François & de ces Eſpagnols qui ont ému ſa bile, & réveillé ſa jalouſe ferveur: avec quelle adreſſe, il ſe donne le droit de les vilipender! Comment il ameute contr'eux les gens qui n'y regardent pas de près!

» Viri expertiſſimi, novitatis, ſeu » Autores, ſeu promotores, ea lege » criſes admittunt, non ad dies ab » Hippocrate numeratos, non ad obſer- » vatas coctiones, verùm ad ſuorum » ſpecificorum pulſuum adparitionem.. » probatum autem eſt legibus Hippo- » cratis nihil certius, nihil dari verius. » Ergò nova pulſuum doctrina, has » leges turbando violandoque (*), non-

---

mander à M. de H. de quelle eſpéce eſt le ſien, & ce que c'eſt qu'un Médecin qui répéte partout, *nos ſumus verè Hippocratici*; qu'eſt-ce que cela ſignifie ?

(*) » Sanè ex pulſu, & circà criticum tem- » pus, & cum prægreſſis quibuſdam coctionis » ſignis, obſervato *ſæpius*, evacuationem cri- » ticam, vomitu aut alvo futuram, prædixi, » ad ægrorum lectos in Noſocomio «.

C'eſt ainſi que s'explique M. de H, dans un

» nisi perniciosa esse praxi potest (*a*)...
» viderentur iniquam illorum opinio-

---

de ses ouvrages antérieur à celui de 1768, (*pars* 5. *Rat. Med.*). En ce tems-la, il croyoit & publioit que les pouls, les signes ordinaires de la coction, & les tems des crises, alloient de concert : aujourd'hui il sépare la marche du pouls de celle des crises; il dit qu'en observant le pouls, on contrarie le tems & la marche des crises. Quand faut-il donc croire M. de H. ou en 1768, ou quelques années auparavant? Dans le tems qu'il étoit le partisan du pouls, il se vantoit sur ce sujet, au point que les *Alétophiles* de Vienne lui en faisoient un reproche. Aujourd'hui il a changé de croyance, il a abandonné la doctrine qu'il professoit; il fait plus, il se déchaîne contre cette doctrine, & contre ceux qui la cultivent : quel ordre, quelle suite dans sa maniére de penser! Il faut voir dans les réflexions de M. Solenhet, le parti qu'il a tiré de cette lourde contradiction, dans laquelle M. de H. s'est laissé cheoir. Je dois dire aussi, au sujet de ce passage de la *cinquiéme partie*, que je viens de rapporter, que M. de H. y avoit insinué un *Autore Solano... sæpiùs Autore Solano... prædixi* : alors M. de H. n'étoit pas décidé, comme en 1768, de dépouiller & insulter Solano & nos Auteurs (qui avoient écrit avant cette *cinquiéme partie du Rat. Med.*). M. le Professeur est si sujet à changer d'avis & de systême, qu'il ne faut pas désespérer de le voir rentrer dans la bonne voye.

(*a*) *Ibid. Cap.* IV. *pag.* 206.

» nem invehere in Medicinam velle,
» qui in ſacriore doctrina, ab immenſa
» dubitantium multitudine inconcuſſas
» æternas que veritates dubias reddi,
» iteratoque examini oportere conten-
» dunt.. potero cum Hippocrate reſ-
» pondere : in Medicina jampridem
» omnia ſubſiſtunt (*a*) «.

Tout eſt dit en Médecine, il n'y a plus rien à déſirer, Monſieur le Profeſſeur, ſans doute depuis l'heureuſe publication de vos différentes parties du *Rat. Med.* Il ne reſte plus qu'à courir ſus aux Incrédules; c'eſt un privilége dont vous uſez, le mieux & le plus ſouvent qu'il vous eſt poſſible.

Telle eſt enfin la cauſe de la mauvaiſe humeur de M. de H: Arétée, Hippocrate & lui ayant tout dit ſur le pouls, ceux qui veulent ſe mêler d'en parler après ces trois grands hommes, ne ſont que de petits cerveaux en délire, des gens iniques, des Calomniateurs avérés, des plagiaires qu'il faut écarter, qu'il faut deshonorer, qu'il faut perdre.

Mais après tout, eſt-il vrai que M. de H. ait prouvé qu'Hippocrate, Arétée

(*a*) Ibid. pag. 204-205.

& lui, en sçavoient autant, ou plus que nos Modernes sur le pouls? est-il vrai que dans ses volumes, grands & petits, antérieurs à celui de 1768, M. le Professeur de Vienne eût fait l'histoire du pouls, comme il le prétend? non vraiment, non: sa prétention est un rêve, une idée chimérique & phantastique, qui s'est emparée d'une tête qu'un sçavoir mal digéré, une étude pénible & forcée, & un défaut radical de goût, ont échauffée (*cerebelli deliramenta*): c'est le fruit d'un fonds de prévention outrée, & d'un violent désir de dominer, de faire des découvertes, & d'être le *Stentor* de la Médecine (*connata arrogantia... eorum qui magnorum Medicorum Autoritatem & famam ambiunt* (*).

M. Soleilhet surpris, comme bien d'autres, des disparâtes de M. de H,

---

(*) Je supplie mes Censeurs & mes Lecteurs, de remarquer que ces expressions dures que ma plume laisse échapper à regret, & qui peuvent étonner leur délicatesse, ne sont qu'un rendu; ce sont les propres expressions de M. de H, qu'il a même laissées subsister dans la deuxiéme édition de son volume de 1768, qui s'est faite à Paris en 1771, & qui se vend chez DIDOT le jeune, avec approbation & privilége.

crut devoir opposer une digue aux injures, contre la nouvelle doctrine du pouls, qu'il faisoit répandre de Vienne dans toute l'Europe. Il prit le ton honnête, modeste; il ne s'écarta point des bornes permises par nos mœurs aux critiques les plus modérés : s'il mêla quelque ironie dans sa défense, il le pouvoit sans injustice, eu égard à la violente attaque de M. de H, & à la force de ses expressions injurieuses. M. Soleilhet croyoit, en se conduisant ainsi, & en mettant M. le Professeur de Vienne dans le cas de répondre à plusieurs questions intéressantes, pouvoir le ramener doucement, & le rappeller à lui-même : mais il a été trompé dans son attente. M. de Haen pour toute replique a vomi de nouvelles injures: *iniquos diffamantium libellorum fabros... sub larvato Medici Monspeliensis nomine, libellum infamem periodico cuidam scripto inseruerint... nullum legendi desiderium... multis retrò annis, non legi lividorum pullitiem.*

J'ai déja rapporté cette belle & délicate tirade : certainement elle est digne de ces tems gothiques, où des pédans imbus de quelque sçavoir, s'échauffoient à se chanter pouille les uns

les autres, comme nos portefaix s'amusent & s'échauffent en se donnant des coups de poing.

Mais détournons la vue de ces objets dégoûtans. Achevons d'instruire M de H, sur l'Auteur d'un ouvrage qu'il lui plaît d'appeller un libelle pseudonime, & le produit de l'envie, (*libellum infamem, lividorum pullitiem*); parce qu'il a cru se tirer par-là de l'embarras dans lequel cet ouvrage l'a jetté.

M. Soleilhet est Médecin de Tulles (*), ville capitale du bas Limousin, où M. son pere, Médecin comme lui, jouit

(*) La ville de Tulles a produit de grands hommes, entr'autres le sçavant *Baluze*: on a conservé la mémoire d'un trait remarquable de ce fameux Critique. Il se fit connoître étant encore fort jeune, par une très-belle & tres-fine critique qu'il intitula *Antifrizonius*: celui qu'il combattoit s'appelloit *Frizon*. Ce Frizon avoit fait un ouvrage fort ampoulé & fort verbeux: on dit que se trouvant dans l'impossibilité de répondre a Baluze, il en fit un sur la *consolation des affliges*. On appelle aujourd'hui a Tulles la sage & judicieuse critique de M. Soleilhet *Antihaenius* cette dénomination est assez heureuse. On remarque aussi que M. de H. a l'exemple de *Frizon*, a cherché des *consolations*, sans songer a la défense de sa cause; il a fort sagement dé-

de la plus grande réputation : partageant la confiance publique avec des Confréres, qui exercent la profession aussi noblement qu'eux, Messieurs Soleilhet, honorés & considérés, vivent heureux, & passent des jours utiles, en conservant ceux de leurs Concitoyens ; ils n'ont point eu besoin de se transporter dans un Royaume étranger, pour faire parler d'eux ; ils n'ont point sollicité des chaires extraordinaires, ils ne se sont point faits connoître en répandant des gazettes de Médecine, des extraits des cahiers de leurs Professeurs.

Peu éloignés de Montpellier, & à portée de Paris, ils ont toujours conservé une liaison intime avec les Professeurs de ces deux grandes villes : M. Soleilhet le fils, les a tous vus ; il a visité les Hôpitaux de Montpellier, de Nismes, de Bordeaux, de Lyon, de Paris. En un mot, M. Soleilhet est Médecin ; il pratique la Médecine dans

---

claré qu'il n'ambitionnoit pas la gloire de ce monde, qu'il n'attendoit point dans cette vie la récompense de ses travaux : je rapporterai plus bas les propres termes de cette déclaration. Chaque siécle a ses *Baluzes* & ses *Frizons*.

des contrées, qui depuis les premiers siécles de l'Eglise, furent le centre de cet Art, & qui ont été de tout tems éclairées par de sçavans Médecins, Professeurs ou autres, l'honneur de la France & de l'Europe entiére.

M. Soleilhet peut donc se mesurer avec quelque Médecin que ce puisse être, même avec M. de H, qui élevé dans une Ecole nouvelle, en comparaison de celle de Montpellier, a quitté la Hollande pour aller faire à Vienne un établissement nouveau (*a*), & se mettre à la tête d'un Hôpital des plus médiocres, & tel qu'il s'en trouve dans nos petites villes du troisiéme ordre.

Si M. de H. a sur M. Soleilhet l'avantage de l'ancienneté, celui-ci a parlé à M. de H, comme à son aîné, comme à un Professeur décoré & connu par

(*a*) M. de H. ne cesse d'y appeller des pratiques & des Auditeurs... il s'écrie *veni & vide... in Nosocomio tractavi præter innumeros chronicos morbos, triginta ægros... acutè decumbentium ne quisquam periit...* un nombre infini de maladies chroniques, dans un Hôpital qui contient bien douze lits, c'est trop; trente maladies aiguës, c'est trop peu, dans une année académique (*anno hoc academico*) 13. *pars Rat. Med.*

plusieurs ouvrages. M. Soleilhet a lu ces ouvrages; ainsi on le voit par son Essai.

Que M. de H. ne dise donc plus que M. Soleilhet, ou son nom, est un nom emprunté; qu'il ne traite plus son ouvrage de libelle, mais qu'il y réponde, j'ose l'en prier en mon particulier (*); c'est le moyen de terminer utilement,

---

(*) Je joins cette requête à celle que j'ai présentée à M. de H, dans mes Réflexions préliminaires, au sujet du systême du pouls, adopté par Boerhaave, & qui est le systême du dernier siécle. J'ai dû dire ce qu'en pense M. de H; je le place ici; » Scholæ medicæ » posterioris ævi, simplex doctrina pulsuum, » veraque & tuta est (*pars* 12. *Cap. II.*) ». A quoi peuvent donc être utiles les ouvrages & les découvertes sur le pouls de notre sçavant Professeur, si le systême courant est vrai & assuré (*veraque & tuta*). Ce n'est plus la peine de s'occuper de ces objets: voila ce que M. de H. devoit répondre aux Espagnols & aux François, *qui extensiorem explanatioremque historiam poposcerunt*: voilà ce qu'il faut qu'il nous éclaircisse; c'est un objet digne de lui & des places qu'il occupe; il jouit d'un loisir que ne goûtent point ceux que la fortune n'a pas comblé de ses faveurs. Nous sçavons qu'il doit ce bonheur singulier, autant aux soins paternels de Van-Swieten, qu'à son talent rare & transcendant, pour élever la jeunesse, pour faire des leçons, des découvertes, des obser-

ou d'une maniére instructive, des contestations, dont M. de H. n'a pas craint d'être l'Auteur lui-même, & qu'il a par conséquent plus d'intérêt que personne de voir finir.

Je puis d'ailleurs l'assurer avoir vu M. Soleilhet travailler à son ouvrage, & avoir vu des notes qu'il a faites sur tous les volumes du *Rationis Medendi.*

Je finirai par un éloge de M. de H; j'espére que sa modestie ne le désapprouvera pas, & que personne n'en murmurera; il m'en fournira lui-même la matiére & le cannevas: je ne puis me refuser au sentiment de vénération & de respect que m'inspirent pour sa personne, & le portrait qu'il en fait, & la probité, les mœurs & la Réligion dont il fait la profession publique que voici.

» Magnam differentiam interpono,
» inter veritatem fidei, omni demons-
» tratione majorem, & certitudinem,
» seu moralem, seu physicam... mihi

---

vations, des dissections, des analyses, des abrégés, des extraits, des traductions, des expériences, des livres, des épreuves, des Commentaires, des critiques, des prônes, des priéres, des dédicaces, &c, &c, &c.

» nihil minus quàm hominum existimatio cordi est (*a*)... mercedem laborum in hoc mundo non expecto... Similes non moror (*il parle de ceux qui font des ouvrages contre lui*)... profectò nisi in Deum, omnis invidiæ, omnis detractionis ultorem, bonosque in mores gravissimè peccarent, pergerent ne, an desisterent, parùm morarer... adeòne cæcutiunt, ut non videant se bonorum mihi conciliare honorem... qui applaudere causæ amant, quam intelligunt, nonnisi atro dente impugnari posse (*b*) «.

Cette maniére de penser, pleine de piété, de candeur & de désintéressement, donne la plus haute idée de M. de H: si on trouve qu'elle ne se concilie pas tout-à-fait avec les vives sorties que ce pieux Professeur fait contre ceux qui ont le malheur de lui déplaire; si on conçoit difficillement que la même plume qui a tracé ces protestations de Réligion & de bonnes mœurs, de modestie & de bonhomie, aye pu laisser échapper tout ce qui se trouve dans les ouvrages de M. de H, contre

(*a*) *Pars* 12. *Rat. Med. Cap.* IV. *pag.* 205.

(*b*) *Pars* 13. *Rat. Med. Præf.*

ſes Confréres, je n'aurai rien à repliquer.

Voici par exemple un paſſage qui m'embarraſſe beaucoup, & que je laiſſe à évaluer aux Théologiens.

» Medici plures, *dit M. de H*, plu-
» rimique Medicinæ ſtudioſi mirati...
(*toujours de l'admiration, toujours du merveilleux*)! » Norunt implacabiliorem
» me exiſtere neminem... toties mihi
» teſtes circumſtant, in eos qui arcana
» quondam celaverint, veluti in ſorde-
» dos homines nefarios, luci præſenti,
» æternâque indignos, acriter invehenti
» (*pars 13. Rationis Medendi Præfat.*) «.

Ces ſentimens violens ſont-ils bien charitables? Comme M. de H. traite ſon prochain (car enfin la Médecine *Hippocratique* n'eſt-elle pas une eſpéce d'arcane)! Nos Facultés ſe contentent de couvrir de mépris ces vils perſonnages qui *vont pipant le monde*, comme dit Montagne, avec leurs bols & leurs ſyrops; mais elles ne les pourſuivent pas, comme M. le Profeſſeur de Vienne, juſques dans l'autre vie. Nous ſommes fort heureux qu'il ne nous croie pas des gens à ſecrets: s'il y avoit parmi nous quelque Prôneur de préparations ſingulières, comme il ſeroit accueilli,

ce *Nefarius*, par M. le Profeſſeur ! Nous ſommes plus tolérans dans ce pays ; nous laiſſons paître, nous laiſſons vivre ces *Sordides* Prôneurs de préparations ſecrettes. f.

N°. L X.

DES SUEURS CRITIQUES, ET DE LEUR POULS.

Imputation fauſſe & mal fondée, dont le Docteur de Haen charge le Docteur Freind, & le Docteur de Bordeu.

» ERROR horum qui in morbis » acutis damnant ſudores quocumque » morbi tempore, & illos ab Hippo- » crate unquam laudatos eſſe negent : » *Freind* & *Bordeu* hoc ultimum ſta- » tuentes, ab illuſtr. *Hallero* penitùs » refelluntur.

» Quantùm ad errorem, Salutares » ſudorum criſes eſſe, & ut tales ab » Hippocrate relatos, negantem, fateor » me nullatenus comprehendere poſſe, » qui fieri potuerit ut ejuſmodi in er- » rorem docti alioqui viri inciderint.

» Quis de Freindo hoc comprehendat
» viro & erudito, & Græcorum Au-
» torum perito Lectore? Illum egregiè
» refictatum legimus a Viro Ill. Halle-
» ro, in notis ad caput de ſudore Boer-
» haavii. Freindus, inquit (Hallerus)
» apud Hippocratem omninò ſudorum
» criticorum exempla non reperiri;
» præceps affirmavit ab Libr. 3. Epid.
» Ego verò, non in theoria ſolùm
» Hipp. reperio ſudores criticos Aphor.
» 4. 36. *peri criſeon* ff. 1. Coac. 4.
» Tract. 11. ff. 1; ſed in experimentis,
» v. gr. in cauſo Epidemico Epid. 2.
» ff. 3, in febre acuta Epid. 3. ægrot. 6,
» in pleuritide ibid. 8, in febre remit-
» tente ibid. 10; & in univerſum ſu-
» dores in morborum acutorum initiis
» nihil proficiunt; ſanguinem aquâ
» adeò neceſſariâ ſpoliant, neque quic-
» quam de morbi cauſa minuunt Coac.
» Libr. 6. ff. 3: ſed iidem, cum ſignis
» coctionis in urina, die morbi acuti
» circiter ſeptimo univerſales & con-
» tinui critici, ſunt utique & ſalutares;
» nec die ſeptimo tantummodò, ſed
» quocumque die critico, ut poſt Hip-
» pocratem obſervatio docet.

» Recentior ſcriptor occurrit (Cl.
» Bordeu) quinonmodò, quod nega-

» verat Freindius, quoque negat; ve-
» rùm etiam ex Hippocrate demonſtrare
» conatur, ſudoris in acutis perniciem,
» & quidem ex Aphor. 8. N°. 4, ſudo-
» res in diebus criticis oborti vehemen-
» tes & veloces, periculoſi; & qui ex-
» pelluntur ex fronte, veluti guttæ &
» aquæ ſalientes, & frigidi valdè &
» multi. Neceſſe enim eſt talem ſudo-
» rem prodire cum violentia & laboris
» exceſſu; & expreſſione diuturna.

» ... An verò ſic (Hippocrates) con-
» demnarit ſudores omnes? Ex ipſa
» pravorum ſudorum condemnatione,
» ſequitur bonos dari... ſi ſenſus apho-
» riſmi adeò clarus, tamen obſcurior
» (Clar. Bordeu) videri potuiſſet. An-
» non centeni alii Hippocratis textus,
» ſi conſuluiſſent illos, dubium quod-
» cumque ſuſtuliſſent (a) «?

Il eſt donc clair, d'après ce qu'on vient de lire, que le D. de H. accuſe le D. F. & le D. B, de nier l'exiſtence des ſueurs critiques dans les maladies: il leur impute d'avoir avancé qu'Hippocrate n'a point décrit ces ſortes de ſueurs (*in morbis acutis damnant ſudo-*

(a) *Pars* 13, *Rat. Med. Cap. I. pag.* 217, & 262, &c.

res... & illos ab Hippocrate unquam laudatos negant). Le D. de H. eſt étonné, il ne peut pas comprendre que des gens ſçavans, d'ailleurs ayent avancé qu'il ne ſe fait point des criſes louables par les ſueurs (*fateor me nullatenus comprehendere poſſe errorem, ſalutares ſudorum criſes eſſe negantem... quis de Freindo hoc comprehendat... qui apud Hippocratem omninò ſudorum criticorum exempla non reperiri, præceps affirmavit*)? Il prétend encore que le D. B. ne ſe contente pas de nier avec F. l'exiſtence des ſueurs critiques, mais qu'il tâche d'appuyer ſon ſentiment de l'autorité d'Hippocrate lui-même, dans les ouvrages duquel il croit trouver de quoi prouver le danger des ſueurs, qui arrivent dans les fiévres aiguës (*ſudoris perniciem ex Hippocrate demonſtrare*). Le D. de H. ajoute que l'Auteur de cette prétention, a tort de ne rapporter, pour l'appuyer, qu'un ſeul paſſage d'Hippocrate; puiſqu'il y avoit tant d'autres endroits à conſulter (*centeni alii Hippocratis textus.. ſi conſuluiſſent.*

Voilà, ſi je ne me trompe, l'expoſé bien net de la choſe à juger: écoutons d'abord F. & enſuite B.

Opinion

Opinion du Docteur Freind sur les Sueurs.

» QUADRAGINTA duas, febre acutâ
» Laborantium, Historias (*c'est F. lui-*
» *même qui parle*) nobis exhibet Hip-
» pocrates, in Epidem. 1. & 3... ex iis
» qui salvi evaserunt evacuatione ali-
» quâ, nemo nisi evacuatione interve-
» niente, ad sanitatem perductus....
» liceat mihi evacuationes illas quibus
» hæ febres solutæ sunt percurrere...
» evacuationum modi sunt septem...
» per sanguinis eruptionem... per vomi-
» tum... per abscessum... per sputorum
» exscreationem... per urinæ proflu-
» vium... per alvi fluxum... per sudores...
» (*per sudores, febres solutæ sunt* : il y
» a eu des fiévres qui ont été jugées,
» terminées ou guéries par les sueurs);
» *uti Libr.* 1. *Epid. æger.* 3. 6. 7. 13. 14:
» *Libr.* 3. *Sect.* 2. *æger.* 6. 7. 8. 10.
» 12. (*a*) «.

Comment le D. de H. ose-t-il avancer, après cette déclaration de F, que celui-ci a publié qu'il n'y a, dans les Epidémies d'Hippocrate, aucun exem-

(*a*) *Freind. de febrib. comment. ad libr. epid.* 1, & 3, *commentarius* 1.

ple de ſueurs critiques (*omninò ſudorum criticorum exempla non reperiri apud Hippocratem, præceps affirmavit.. Freindus*)? Qui mérite d'être accuſé de légéreté & de précipitation, ou le D. de H, ou le D. F.?

Mais parcourons l'hiſtoire des malades dont F. parle, comme ayant eſſuyé des ſueurs de bonne eſpéce; conſultons le texte d'Hippocrate. Cette petite diſcuſſion ſervira à faire voir que le D. de H. n'eſt pas le ſeul initié dans les ouvrages d'Hippocrate, & même qu'il ne les entend pas, auſſi bien qu'il tâche de nous le perſuader dans tous ſes ouvrages.

Le premier malade indiqué par F, dans le paſſage que je viens de rapporter, eſt Hérophon (*Libr.* 1. *Epid. æger* 3.). Hérophon, dit Hippocrate, ſua le neuviéme jour de ſa maladie; il fut jugé, la maladie fut ſuſpendue *ſudore oborto, morbus decrevit, intermiſit*, ſuivant la traduction de F. Hérophon ſua encore vers le 17, & il fut complettement jugé.

Le deuxiéme malade (*Libr.* 1. *Epid. æger* 6.) eſt Cléonactis: ſuivant Hippocrate, il fut pris d'un friſſonnement le quatre-vingtiéme jour de ſa maladie; il ſua beaucoup; il fut jugé.

Octogesimo, dit F, *rigore oborto.... sudor multus... perfecta judicatio.*

Méton, qui est le troisiéme malade cité par F, (*Libr. 1. Epid. æger 17.*), sua, dit Hippocrate, le cinquiéme jour de sa maladie, & il fut jugé. Suivant F. *quinto... sudore oborto, judicatus est..*

La femme grosse de trois mois (*Mulier trimestri fœtu gravida, Libr. 1. Epid. æger 13.*) est le quatriéme malade dont parle F. Cette femme, au rapport d'Hippocrate, sua la nuit du cinquiéme jour, & se trouva sans fiévre. *Quinto... sub noctem sudor obortus est, & à febrè vindicata (ægra).* Telle est la traduction de F. Cette malade sua encore vers le quatorze.

Cinquiéme malade indiqué par F. (*Libr. 1. æg. 14.*). Mélidie, elle sua, suivant Hippocrate, le septiéme jour, & la fiévre fut suspendue ; elle sua encore, & le onze, elle fut entiérement jugée. *Septimo, profuso sudore, febris intermisit*, dit F, ... *sudor prorupit : die undecimo, judicatione integrè est absoluta.*

Voici ce qui concerne les malades du troisiéme livre des Epidémies, dont F. rapporte les histoires.

Périclés d'Abdére (*Epid. Libr. 3.*

Sect. 2. *æger* 6.), eut, dit Hippocrate, le quatriéme jour, une ſueur chaude & univerſelle; il fut jugé; la fiévre ceſſa, ſans rechûte. *Quarto... ſudor multus calidus, toto corpore dimanavit, à febre eſt abſolutus, nec recidivam paſſus.* C'eſt la traduction de F.

La Vierge d'Abdére (*Epid. Libr.* 3. *Sect.* 2. *æger* 7.), ſua, dit Hippocrate, & fut ſans fiévre le vingtiéme jour. *Vigeſimô... ſudoribûs à febre liberata eſt*, dit Freind; la ſueur fut auſſi très-abondante au vingt-ſept.

Anaxion (*Epid. Libr.* 3. *Sect.* 2. *æg.* 8.) ſua & fut ſans fiévre le vingtiéme jour... il eut une ſueur univerſelle le trente-quatriéme, la fiévre ceſſa & la criſe fut parfaite: ainſi parle Hippocrate. F. dit: *vigeſimô, ſudore oborto, à febre liber fuit... trigeſimo quarto, ſudore per totum corpus diffuſo, febre liberatus, & prorsùs judicatione abſolutus.*

Nicodéme d'Abdére (*Epid. Libr.* 3. *Sect.* 2. *ægro* 10.) Hippocrate nous apprend que ce malade ſua beaucoup le vingtiéme jour & qu'il parut ſans fiévre... Que le vingt-quatre, il eut une ſueur abondante & chaude, que la fiévre ceſſa, & qu'il fut jugé. F. dit de Nicodéme, *vigeſimô... copioſo ſudore profuſo, viſus*

à febre liber esse... quarto & vigesimo, sudore calido copioso per totum corpus diffuso, à febre, judicatione est absolutus.

La Vierge de Larisse (*Epid. Libr.* 3. *Sect.* 2. *æg.* 12), éprouva, au rapport d'Hippocrate, un frissonnement ou un tremblement, le sixiéme jour; elle eut le corps tout couvert d'une sueur chaude, la fiévre tomba, la malade fut jugée. Suivant F, *Larissæ Virgo... sexto, ùbi inhorruisset, sudore copioso calido per totum corpus diffluente, febre immunis, judicatione liberata est.*

On sçait que F. a publié une édition du premier & du troisiéme livre des Epidémies d'Hippocrate, en grec & en latin. C'est dans cet ouvrage que F. s'exprime comme je viens de le rapporter; il traduit ainsi les textes d'Hippocrate. Or, il n'est pas possible de croire qu'il n'a pas bien senti, bien réfléchi & suivi ce qu'il a dit. Il parle de malades dont la fiévre est tombée à la suite des sueurs; il indique des maladies qui ont été guéries par ce genre d'évacuation: *febres solutæ sunt, per sudores.*

Dire, d'après cela, comme le D. de H, que le D. F. n'a pas trouvé dans

les ouvrages d'Hippocrate des exemples de ſueurs critiques, & qu'il nie qu'Hippocrate ait admis des ſueurs ſalutaires (*ſalutares ſudorum criſes eſſe negantem... ſudorum criticorum exempla non reperiri apud Hippocratem*): s'avanturer ainſi à la légére, c'eſt afficher qu'on n'a pas lu les ouvrages de F. ou qu'on ne les a pas entendus; c'eſt en impoſer ſur un fait grave, & eſſayer de noircir par des accuſations imaginaires la réputation d'un grand homme.

Allons plus loin, éclairciſſons une queſtion digne d'attention.

F. après avoir publié le texte & la traduction de deux livres des Epidémies d'Hippocrate, y a joint des commentaires: il ſe propoſe de puiſer les indications du traitement des fiévres aiguës, dans les hiſtoires mêmes conſervées par Hippocrate. *Oſtendam... ex hoc ipſo fonte hauriri poſſe, quæ deſiderantur adeò in febribus acutis, medendi indicia... quid in hiſce morbis depellendis moliatur natura, quâ viâ ars quæ ad naturæ regulam dirigenda eſt, debeat incedere* (*a*): F. ſe propoſe, dis-je, d'étudier la marche de la nature, de la

(*a*) *De Febr. Comment. III.*

développer, & de frayer les routes à l'Art, en ſuivant Hippocrate.

Je ne demanderai pas à M. de H. s'il a eu d'autres vues, lui qui répéte ſouvent que ſa Médecine n'eſt que la plus pure doctrine d'Hippocrate ; & s'il croit que ſes leçons ſont néceſſaires & nouvelles pour ceux qui ont les ouvrages de F. Je n'examinerai point ſi le Docteur F. a bien rempli la tâche qu'il s'étoit impoſée, s'il a bien atteint ſon but. Mais je vais rapporter un extrait de ſon commentaire ſur les ſueurs.

» Nonnullos ſudore primùm perfu-
» ſos, deindè febre liberatos, memo-
» ret Hippocrates, ſive ſudor ille reverà
» morbum finiebat, ſive potiùs ſub fine
» morbi obortus eſt (*a*)... ſi quid adver-
» sùm has febres auxilii attulerint ſu-
» dores, id omne à natura profectum
» eſſe videtur (*b*)... ſi qua acerbior in-
» ciderit febris, verè mihi videor eſſe
» affirmaturus, rariſſimè per ſudores
» ſolos ad integritatem venire (*c*)...
» nollem quæ dicta ſunt ità accipi,
» quaſi nulla in febribus curandis,

(*a*) *Ibid.*
(*b*) *Ibid.*
(*c*) *Ibid.*

» remedia quæ ſudores eliciant ſuade-
» rem... etenim quæ temperata haben-
» tur, multo cum emolumento adhi-
» beri poſſe, & debere, haud infi-
» cior (*a*).

Ces expreſſions de F. mettent dans le plus grand jour la fauſſeté de l'imputation du D. de H: on y voit la nature préſider à des ſueurs critiques; on y retrouve les obſervations d'Hippocrate ſur les ſueurs critiques; on y découvre auſſi l'opinion particuliére de F, qui, reſpectant les obſervations d'Hippocrate, déclaroit pourtant une guerre ouverte à ceux qui abuſoient de ces obſervations, & qui eſſayoient de procurer la ſueur dans toutes les maladies, par des remédes chauds.

» Il n'eſt pas de vieille femme, il
» n'eſt pas de petit Chymiſte, qui n'aye
» ſon reméde, pour faire ſuer dans les
» maladies... C'eſt avec raiſon que Sy-
» denham a banni cette méthode échauf-
» fante... Les remédes qui aménent la
» ſueur, augmentent la vélocité du
» mouvement du ſang, & par conſé-
» quent la fiévre; la tête ſe prend...
» On eſt forcé de recourir à toutes

(*a*) *Ibid.*

» ſortes de moyens pour calmer les » accidens (*a*) «. Ainſi s'élevoit, avec autant d'élégance que de force, le D. F. contre l'abus des ſudorifiques : j'oſe dire en paſſant que le D. H. n'a fait que le répéter, & nous donner pour nouvelles des réflexions qui ſe trouvent dans tous les livres claſſiques de notre ſiécle.

F. fait plus ; il tâche de pénétrer le véritable eſprit d'Hippocrate ; il rappelle ſa maniére de procéder dans le traitement. Les véritables ouvrages d'Hippocrate, dit F, ne font mention d'aucun reméde propre à exciter la ſueur... Ceux qu'on lui attribue mal-à-propos à cet égard, ne parlent que d'une ſeule ſueur artificielle.. L'Auteur du deuxiéme livre des Epidémies cite ce reméde, qui conſiſte dans quelques couvertures modérées, dans une eſpéce de bouillie, & dans du vin ; encore n'eſt-il recommandé que pour les fiévres éphémères (*b*). Autant que j'en puis juger, ajoute F, Hippocrate, ne regardoit pas la ſueur comme un moyen de traitement ; mais ſeulement comme un in-

(*a*) Loc. *cit.*
(*b*) *Id Ibid.*

dice de ce qui devoit arriver naturellement. *Sudor perpetuò apud Hippocratem, quantùm egò percipio, non ut curandi instrumentum, sed tantùm ùt præsagii nota proponitur.* (*a*)... *Ægrotis* (*quibusdam*) *erumpente magis sanguine, quam sudoris vi terminari videtur febris: quod Libr.* 3. *Sect.* 2. 7. 11. 12, *contigisse constat* (*b*). Il y a dans les Epidémies, des malades qui paroissent avoir été guéris, plus par les hémorragies que par les sueurs: tels sont le 6 & le 7 du premier livre, & le 7, le 11 & le 12 de la deuxiéme section du troisiéme livre.

L'opinion de F. est si clairement exposée dans tout ce qu'on vient de lire, qu'il est bien surprenant que le D. de H. s'y soit trompé. F. pensoit que la nature détermine elle-même des sueurs; que ces sueurs jugent quelquefois les maladies: il pensoit qu'Hippocrate n'avoit jamais recours à des remédes sudorifiques, & qu'enfin les sueurs ne devoient pas être sollicitées par des remédes vigoureux, & encore moins par des efforts violens & réi-

(*a*) *Ibid.*

(*b*) *Ibid.*

térés : en conſéquence il ſe déclaroit fortement contre les ſudorifiques, contre leur uſage qui étoit trop fréquent en Angleterre ; il vouloit ôter aux partiſans de ces remédes, le prétexte de fonder leur opinion ſur les ſueurs critiques dont Hippocrate fait l'hiſtoire : il rappelloit des malades qui ayant ſué & éprouvé des hémorragies, lui paroiſſoient être guéris, plutôt par la perte de ſang que par la ſueur.

Je l'ai déja dit ; je n'examine pas & je ne cherche pas à évaluer cette derniére prétention de F, non plus que le fonds de ſon ſyſtême ſur l'uſage qu'il y a à faire de l'hiſtoire des maladies rapportées dans les Epidémies : mais je ſoutiens qu'il n'a jamais dit qu'Hippocrate n'avoit pas parlé de ſueurs critiques ; & c'eſt ce qu'il falloit démontrer contre l'aſſertion du D. de H.

Je ne célerai point que j'ai trouvé dans les Commentaires de F, des choſes qui ont pu indiſpoſer le D. de H ; je vais dire ingénuement ce que j'en penſe.

F. s'eſt aviſé de condamner le quinquina dans les fiévres rémittentes, que l'uſage trop fréquent de ce reméde ne fait qu'irriter ou rendre plus vives (*ubi*

in febribus remittentibus corticem peruvianum importuniùs adhiberi contigerit, cujus hunc ferè exitum percipiunt Medentes, ut quæ anteà paulatim subsederat febris jam nullâ interpositâ morâ vehementiùs excandescat. La remarque est vraie & très-fine; je l'ai ouie confirmer par des Praticiens qui comparoient en style familier, l'usage où l'on étoit de donner le quinquina dans les fiévres, à celui de mettre le feu à une cheminée pour la nettoyer. Si la cheminée est solidement bâtie, elle résiste: si les corps sont bons, ils peuvent supporter l'action brusque du quinquina, comme celle des autres remédes chauds. En un mot, le quinquina a évidemment trop d'action pour les corps délicats & sensibles; il leur cause une trop rude épreuve. F. n'a donc pas entiérement tort de vouloir en reprimer l'usage, ou restraindre l'empire.

Le D. de H, au contraire est tellement porté pour ce reméde; il le donne si libéralement, & avec tant de confiance, qu'il ne peut que désapprouver la réflexion de F, & le censurer avec aigreur.

Que le D. de H. soit passionnément amoureux du quinquina, je le prouve

par les paſſages ſuivans qui ſont extraits de ſes Ecrits : » *corticis uncia* » antè paroxyſmum... unciam extracti » (ejuſdem corticis) quotidiè in mixtura, continuis quatuor diebus... » (vini calefacti fomenta, jugulo, axillis, inguinibus)... corticis decoctum » largum, ſaturatum, enematis formâ » ſæpiùs injectum... corticis extracti » unciam quotidiè... à quinta morbi » die, in trigeſimum diem uſquè... » quotidiè extracti corticis dragm. quatuor, quinque, à die morbi 19 ad 40... » corticem in malignarum debilitate, » egregium & incomparabile cardiacum... inimitabile alexipharmacum... » videri ſanare conclamatum mictum » cruentum... exanthemata promoveat, » ſuſtineat, muturet, perficiat... prævavere recidivas... & metaſtaſes... copioſiſſimè & dari diutiſſimè eum oportere... criticæ excretiones nunquam » pulchriùs, quàm ſub corticis uſu... » cortex nimios motus caloreſque moderatur, & debiliores animet. *Rat.* » *Med. pars* 3. *Cap.* 1. «.

On a déja reproché au D. de H, cette maniére ſauvage de donner le quinquina à pleines mains : j'ignore ce

qu'il a répondu. Mais je voudrois bien sçavoir comment il arrange cette espéce de traitement, avec son amour pour la nature, pour les crises, pour la tisanne d'Hippocrate, pour cette Médecine si douce, si bénigne, si gracieuse, qu'il vante sans cesse. Une once de quinquina avant le redoublement... Une once d'extrait de quinquina pendant vingt-cinq jours consécutifs; quelle douceur !

Encore une faute du D. F: elle est grave aux yeux du D. de H. F. prend la liberté de se moquer des Amateurs des acides pour les maladies aiguës ; il trouve mauvais qu'on fonde son espoir dans le vinaigre & le cidre, & que, sous le prétexte de ne pas brûler les malades, on s'attache à les glacer » est & insania quâ insaniunt nonnulli, » quorum in acidis posita est omnis » curatio quique spem nullam nisi in » aceto, aut pomorum agrestium succo » collocant, quasi, quia nefas sit ægros » comburere, ideò protinùs frigore ene- » care oporteat (a) «.

Quoi! se moquer des acides, & trai-

(a) *Freind. Comment. ubi suprà.*

ter de folie le foible qu'on a pour eux, (*acidorum inſaniâ inſaniunt*) c'eſt aſſurément ſe rendre coupable d'une faute irrémiſſible. Que deviendront donc ces préceptes du D. de H. *jura carnium* (*in Hollandia*) *rariùs conceſſi, quòd in putrefactionem quodam modo inclinent.* (Cela eſt fâcheux pour les Hollandois; les Allemands ſont mieux traités.) »... hanc in putredinem incli-
» nationem emendaturus (in Auſtria)
» grata acida iis addenda eſſe docui (*);
» ſuccum citri, aurantiorum acidorum
» granatorum, cremorem tartari (**)...
» juvat & panis ſuâ aceſcens naturâ... (*a*)
» medicamenta in morbis acutis ex
» acidis acetoſa, acetoſella... oxymel,
» oxymel ſquilliticum, rob ribeſio-
» rum, mororum, ceraſorum, pruno-
» rum, pomorum acidodulcium, frago-
» rum (***)... decocta panis cum cera-

(*) Ne diroit-on point que les Allemands ne ſçavoient pas mettre du vinaigre dans leurs ſauſſes avant M. de H, & qu'il a imaginé de faire parvenir en Allemagne les fruits orangers des côtes de nos mers?

(*a*) *Rat. med.* pag. 1. *Cap.* 1.

(**) Voilà un bon ragoût; de la crême de tartre dans du bouillon!

(***) M. de H. n'aime pas les groſeilles ni

» ſis, aut fragis, aut ceraſis acidis...
» Hæc diluunt humorum maſſam... le-
» niunt acre... incipientem putredinem
» corripiunt, averruncantque futu-
» ram (b) «.

Aſſurément F. qui n'employoit pas ces acides, & qui s'en moquoit, ne guérit jamais de maladie aiguë, & je tiens pour démontré que ſes malades tomboient en lambeaux par la pourriture.

F. auroit-il preſſenti que le D. de H. viendroit un jour faire main baſſe ſur toutes ces minuties? Quoi qu'il en ſoit, il a mérité à plus d'un égard l'indignation du D. de H.

Celui-ci s'excuſera-t-il, en ce qu'il n'a fait que rapporter au ſujet de F, ce qui ſe trouve dans les Commentaires de Boerhaave, publiés par le ſçavant de Haller? Mais que ſont devenus les cahiers du D. de H, qu'il préféroit, comme nous l'avons expoſé ci-deſſus, à ceux de Haller où il s'eſt gliſſé beau-

---

l'épine-vinette, encore moins les tamarins, le petit-lait, l'eau de veau, & toutes ces boiſſons ſi connues du peuple même.

(b) *Ibid. Cap.* 2.

coup de fautes ? Si la critique de F, au ſujet des ſueurs, ſe trouve dans lès cahiers du D. de H, pourquoi cite-t-il Haller ? Si cette critique ne ſe trouve pas dans ſes cahiers, elle eſt ſuſpecte, ſuivant lui-même

Il faut tout dire ; peut-être que l'Ecole entiére de Boerhaave, étoit peu diſpoſée en faveur de F. On ſçait que lorſque ce grand homme préſidoit à la Société Royale, il ſe comporta de façon à ne pas rendre à cette Ecole l'hommage auquel l'Europe entiére l'habitua de bonne heure, pour des raiſons que je n'examine point ici.

Quoi qu'il en ſoit, il n'eſt pas vrai que le D. F. ait dit, au ſujet des ſueurs, ce que le D. de H. lui fait dire : il a au contraire formellement déclaré, que parmi les maladies décrites par Hippocrate, dans le premier & troiſiéme livre des Epidémies, il y en avoit qui furent jugées par les ſueurs : *per ſudores febres ſolutæ ſunt.* Voyons ſi le D. de H. ſera plus heureux vis-à-vis du D. Bordeu.

Opinion du Docteur de Bordeu.

Le D. de B. eſt poſitivement accuſé, comme je l'ai déja dit, d'avoir nié l'exiſtence des ſueurs critiques, d'avoir prétendu qu'Hippocrate ne parle pas de ces ſueurs, & d'avoir choiſi un ſeul paſſage de ce pere de la Médecine, pour établir que toutes les ſueurs ſont pernicieuſes, au lieu d'en avoir conſulté un grand nombre d'autres (*centeni alii*), qui prouvent qu'Hippocrate croyoit à ces ſueurs critiques, & qu'elles exiſtent en effet.

Telle eſt, conçue en propres termes, l'imputation qui ſe trouve dans la treiziéme partie du *Ratio Medendi*, aux pages 217 & 263. Ces paſſages ont déja été rapportés au commencement de cet article.

A qui le D. de H. fera-t-il croire, qu'un Auteur, qui en parlant du pouls, a annoncé qu'il en exiſte un particulier, précurſeur de la ſueur critique, nie en même tems l'exiſtence des ſueurs critiques? Jamais accuſation fut-elle auſſi dénuée de vraiſemblance? Je ne comprends pas comment le D. de H. a pu avoir une telle diſtraction. Mais tâchons d'examiner cet objet d'une ma-

niére qui soit utile pour le Lecteur.

» Le pouls qui annonce la sueur » critique (dit le D. de B.), est admis » par les Auteurs anciens & modernes... » Galien la décrit; il paroît être le seul » (pouls) dont la description ou la mé- » moire se soit conservée.... Solano » nomme *inciduus*, le pouls qui annon- » ce la sueur critique... Il n'est question » ici que du pouls simple de la sueur... » Voici la description du pouls criti- » que de la sueur.... (Lorsque le pouls » a les caractéres que l'Auteur décrit), » il faut toujours attendre une sueur » critique.... On ne sçauroit trop ré- » péter la premiére condition du pouls » critique de la sueur... Il faut bien » distinguer certaines modifications qui » ne se trouvent pas dans le pouls sim- » ple de la sueur (*a*) «.

Tous ces passages suffisent-ils pour prouver que le D. de B. admet une espéce de pouls, particuliére à la sueur critique, & qu'il reconnoît également des sueurs de même nom, & leurs bons effets; puisqu'il les nomme sueurs *critiques* ?

(*a*) Recherches sur le pouls, *vol.* 1. *pag.* 143, &c.

Il ne reſte au D. de H. aucun prétexte, aucune raiſon, même ſpécieuſe, pour pouvoir colorer ſa mépriſe. Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'eſt qu'il réitére aujourd'hui la même accuſation qu'il avoit déja haſardée dans la douziéme partie de ſes Œuvres. On peut voir ci-deſſus, avec quelle évidence, & quelle force de preuves, M. Soleilhet refute cette accuſation.

Loin de ſe corriger, loin de profiter des leçons ou des avertiſſemens qu'on lui donne, le D. de H. revient toujours à ſon imputation favorite; il l'aggrâve même dans ſa treiziéme partie; il la rend plus fauſſe, plus calomnieuſe.

En effet, le D. de B. eſt accuſé aujourd'hui non-ſeulement, 1°. d'avoir nié l'exiſtence des ſueurs critiques; mais encore, 2°. d'avoir prétendu qu'Hippocrate ne parle pas de ces ſueurs, & d'avoir rapporté un ſeul paſſage de ſes Œuvres, pour établir que toutes les ſueurs ſont pernicieuſes. Je viens de détruire le premier Chef d'accuſation; je vais paſſer au deuxiéme, qui nous conduira à quelque choſe de plus important.

J'ouvre encore les *Recherches ſur le Pouls*: j'y trouve, à la page 149, du

premier volume, ces paroles remarquables : » les ſueurs critiques arrivent dans les maladies aiguës & continues, ſur la fin, ou du moins *dans des jours marqués par les ſignes d'une bonne coction* (Hipp. Aphor. 36. Sect. 4.) : *elles ſont précédées d'une eſpéce ſinguliére de tremblement & de la ſuppreſſion des urines* (Hipp. Epid. Libr. 6. Sect. 1.).

Voilà donc Hippocrate cité par le D. de B. à deux repriſes. Hippocrate dont on emploie les expreſſions, eſt invoqué pour déterminer les ſignes des ſueurs critiques les plus favorables. Où trouve-t-on que le D. de B. ait dit que ce pere de la Médecine *ne parle pas des ſueurs critiques*; puiſqu'il décrit les qualités néceſſaires à une ſueur critique, d'après les propres paroles d'Hippocrate, qu'il a ſoin de citer ?

Il eſt également faux que le D. de B. *n'ait rapporté qu'un ſeul paſſage d'Hippocrate, pour établir que toutes les ſueurs ſont pernicieuſes*. Cette fauſſeté eſt écartée, comme la précédente, par le propre texte des *Recherches*, où Hippocrate eſt cité deux fois, pour éclairçir & appuyer ce qui regarde les ſueurs critiques : d'où il ſuit que, ſui-

vant le D. de B, toutes les ſueurs ne ſont pas *pernicieuſes.*

Le D. de H. ſera-t-il toujours opiniâtre? Quelqu'un voudra-t-il le croire déſormais ſur ſa parole. Voyez comme il ſe ſuit lui-même, comment il fait attention à ce qu'il écrit. Il avoit imprimé dans un de ſes ouvrages qu'Hippocrate ſuſpectoit toutes les ſueurs, qu'il les regardoit comme peu propres à aſſurer un prognoſtic (*didicerat Hippocrates ... ſudores incertæ prognoſcos eſſe* (*a*). C'eſt lui, c'eſt le D. de H. qui attribue à Hippocrate ce ſoupçon ſur la bonté & l'utilité des ſueurs, & il vient enſuite accuſer le D. de B. de faire parler Hippocrate, & de lui faire dire que *toutes les ſueurs ſont pernicieuſes.* Il eſt bien difficile de pouvoir ſoutenir de pareilles contradictions, & nous ſouffrons vraiment autant que nous nous humilions, en relevant de ſemblables fautes.

L'Auteur des *Recherches* ne ſe contente point d'annoncer les ſueurs critiques & de décrire les conditions qu'elles

(*a*) *Rat. Med.* Tom. 4. imprimé à Paris en 1764.

doivent avoir : il ne se borne pas entiérement à la description du pouls, qu'il appelle pouls simple de la sueur, il rapporte de plus les observations qui appuyent ses théorèmes.

» Un malade attaqué de la fiévre » continue... a vers le soir du quatriéme » jour, le pouls plein, vigoureux, sou- » ple ; on sent des pulsations beaucoup » plus pleines, plus molles que les » autres... A l'entrée du cinq, le ma- » lade est en sueur : le pouls est encore » plus plein, plus mol, il a plus souvent » des pulsations élevées ; la sueur dure » deux jours consécutifs... Vers le 7, » le pouls est intestinal, la maladie est » jugée.... Dans une fiévre continue » avec des redoublemens, la sueur pa- » roît (avec le pouls critique) vers le » quinze ; elle dure jusques vers le » vingt uniéme, & le pouls ayant chan- » gé ; .. la maladie fut terminée.... Dans » une fluxion de poitrine (avec le pouls » critique), la sueur se montre au sept, » elle est fort abondante jusqu'au neuf : » la maladie est terminée vers le onze » par des évacuations du ventre (précé- » dées du pouls qui leur appartient (*a*) «.

(*a*) Recherches, *Ibid.*

On ne peut, à moins de le vouloir, de propos délibéré, prendre ce langage pour celui d'un homme qui ne croit pas à l'exiſtence des ſueurs critiques.

Si le D. de B. n'avoit parlé que des ſueurs critiques, il auroit mal rempli ſon objet: il étoit néceſſaire qu'il dît quelque choſe des ſueurs non critiques, ou qui ne le ſont qu'en partie, des ſueurs ſymptômatiques, des ſueurs mauvaiſes & de nul effet, des ſueurs inutiles ſuivant l'expreſſion d'Hippocrate.

On ne doit pas, en parlant des ſueurs bonnes, des excellentes, des finales, des complettes, oublier de parler des pernicieuſes, des incomplettes, des partielles, des indifférentes, des habituelles; car il y a des ſueurs de toutes ces eſpéces.

» Il n'y pas beaucoup de ſueurs *bien* » *critiques* (eſt-il dit dans les *Re-* » *cherches*): elles ne ſont le plus ſou- » vent que ſymptômatiques (*a*) «.

Il y a donc, ſuivant le D. de B, des ſueurs bien critiques; mais il n'y en a pas *beaucoup*; la plûpart manquent de

(*a*) Recherches, *Ibid.*

ce

ce caractére. Mais quel est ce caractére? Les sueurs *bien critiques* sont celles qui jugent complettement, définitivement & en dernier ressort une maladie, qui en détruisent entiérement la cause, & qui sont précédées *du pouls simple de la sueur.* Voilà, suivant l'esprit des *Recherches*, ce que c'est qu'une sueur *bien critique*: il n'y en a pas beaucoup de cette heureuse espéce; mais il y en a.

Pour prouver qu'il n'y a pas beaucoup de sueurs bien critiques, le D. de B. rapporte l'aphorisme suivant d'Hippocrate. » Les sueurs promptes & violentes, *celles même qui arrivent aux jours critiques*, sont dangereuses, ainsi que celles qui sortent du front en maniére de gouttes, ou de sérosités fort froides, & qui sont abondantes (*a*) «.

Cet aphorisme enseigne que les sueurs peuvent même arriver *aux jours critiques*, & n'être pas *bonnes*: pour qu'elles soient telles, ce n'est pas assez qu'elles *arrivent aux jours critiques*; il faut qu'elles ayent d'autres conditions. Hippocrate a compris cette vérité: de-là vient qu'il a averti qu'il ne falloit pas toujours se fier aux sueurs qui arrivent

(*a*) *Aphor.* 4. *Sect.* 8.

à un bon jour. Ce n'eſt pas le jour critique ſeul qui les rend bonnes.

Il eſt donc, ſuivant Hippocrate, une eſpéce particuliére de ſueurs, qui arrive dans un jour critique, mais qui n'eſt pourtant pas bonne. C'eſt cet exemple ou cette vérité que le D. de B. rappelle d'abord, pour prouver qu'il n'y a pas beaucoup de ſueurs *bien critiques*.

Si on y prend bien garde, on verra que l'aphoriſme d'Hippocrate comprend deux, ou peut-être trois eſpéces de ſueurs : 1°. celles qui ſont promptes & violentes, & qui arrivent pourtant aux jours critiques : 2°. celles qui ſortent du front en maniére de gouttes : 3°. celles qui inondent le malade en maniére de ſéroſités froides. Ces trois eſpéces de ſueurs ſont ſuſpectes; c'eſt Hippocrate qui l'a dit, & le D. de B. l'a dit d'après lui.

Voici une quatriéme eſpéce de ſueur non critique, indiquée par Hippocrate, & reconnue par le D. de B, qui rapporte cet autre aphoriſme. » Les ſueurs qui coulent toujours, font juger que le corps abonde en humeurs, & qu'il faut évacuer (*a*).

(*a*) *Hipp. aphor.* 61. *ſect.* 4.

Enfin, 5°. » la sueur (dit toujours » Hippocrate cité dans les *Recherches*) » la sueur qui survient à un fébricitant, » sans que la fiévre cesse, est un mal, » parce qu'elle signifie que la maladie » sera longue (*a*) «.

Ces sortes de sueurs sont opposées par le D. de B, à celles qu'il appelle *bien critiques*. Celles-ci sont une classe particuliére & fort petite, en comparaison des autres. *Il n'y a pas beaucoup de sueurs bien critiques*. On voit clairement le sens de cette proposition : *les sueurs ne sont la plûpart que symptômatiques*. Cette proposition est aussi facile à entendre que la précédente. Le D. de B. les étaye de l'autorité d'Hippocrate.

Les *Recherches* indiquent encore une autre sorte de sueur, importante à connoître. » Le mêlange du pouls pectoral avec celui de la sueur, n'est pas » rare : aussi n'est-il pas rare de voir » des malades qui crachent & qui suent » abondamment en même-tems... Le » pouls ondulent que les Anciens di» soient appartenir à la sueur... se trou» veroit avoir plus de rapport avec le

(*a*) *Aphor.* 56. *sect.* 4.

» *pectoral ſimple*... qu'avec *l'inciduus* (ce-
» lui de la ſueur bien critique)... On
» pourroit en inférer que les cas où les
» Anciens ont trouvé le pouls *ondulent*,
» étoient des cas compliqués (ou com-
» poſés) d'un double mouvement cri-
» tique qui tendoit en même-tems à
» l'excrétion des crachats & à celle de
» la ſueur...

» Le pouls de la ſueur combiné avec
» les autres eſpéces de pouls critiques....
» Dans une fiévre continue... le pouls
» eſt rebondiſſant, & le malade ſaigne
» du nez... le pouls devient *inférieur*,
» le ventre coule juſqu'au quatorze...
» Enfin il a paru dans le pouls des iné-
» galités ou des élévations graduées
» qui annonçoient la ſueur; le malade
» a ſué abondamment vers le ſeize....
» Vers le vingtiéme, toutes ces éva-
» cuations commencent à ſe faire en-
» ſemble, & elles ſe ſuivent en laiſſant
» entr'elles de fort petits intervalles:
» auſſi obſerve-t-on dans le pouls, les
» ſignes propres à toutes les criſes....
» Dans une fluxion de poitrine, les
» crachats ſont abondans & bien cuits;
» le malade ſue beaucoup... le pouls eſt
» en même-tems pectoral, & il indi-
» que la ſueur... Le pouls, d'inteſtinal

» qu'il étoit (vers le onziéme jour d'une
» fiévre double-tierce continue) devient
» ſupérieur, ondulent, élevé, par gradations ; c'eſt-à-dire, pouls de la ſueur...
» Le malade ſue abondamment... le
» pouls devient déciſivement pectoral...
» le malade crache des matiéres bien
» cuites (*a*) «.

Ces criſes ou ces évacuations critiques, doubles & triples dans la même maladie ; ces doubles & triples mouvemens critiques réunis, ſont autant d'objets de réflexion, que l'Auteur des *Recherches* offre à ſes Lecteurs.

Quant aux ſueurs qui ſont jointes à une autre criſe, elles ſont, ſuivant le même Auteur, une ſorte de criſe mixte ; ces ſueurs, quoique bonnes, ne ſont pas *bien critiques*, c'eſt-à-dire, complettes, parfaites, & elles ne jugent pas les maladies, ſeules & en dernier reſſort. Il eſt au moins évident qu'elles différent par quelques nuances, des ſueurs parfaites & *bien critiques*, & qu'en même-tems, elles ne ſont ni mauvaiſes ni indifférentes, ni ſimplement ſymptômatiques ; elles tiennent pour ainſi dire le milieu entre les bonnes

(*a*) Recherches, Chap. 22.

& les mauvaises, entre les parfaites & les indifférentes.

Toutes les espéces de sueurs dont on vient de parler, se présentent chaque jour dans les maladies; Hippocrate en parle souvent, & il les peint sous beaucoup de faces différentes : elles sont donc dans l'ordre de la nature. Mais il n'est pas aisé d'appercevoir & de suivre le fil naturel de cette doctrine (des sueurs), ni d'évaluer bien clairement tout ce qui se trouve dans les fastes de l'Ecole de Cos, sur cette matiére *(a)*.

Ouvrons ces fastes. On y trouve des sueurs très-bonnes, *optimus* (*b*) : on y en trouve de commodes ou utiles, *commodus* (*c*), de mauvaises, *malus* (*d*), de mortelles, *lethalis* (*e*) : il y en a qui indiquent que quelque maladie va se déclarer, *sano morbum* significat (*f*);

(*a*) Je dis l'Ecole de Cos, pour ne pas entrer dans aucune discussion sur la différence des ouvrages légitimes ou apocriphes d'Hippocrate.

(*b*) *Coac. Prænot.*

(*c*) *Ibid.*

(*d*) *Ibid.*

(*e*) *Ibid.*

(*f*) *Ibid.*

qu'il faut purger, ou par le vomissement, ou par le bas, *humorem abducere oportere significat, forti quidem supernè, debili verò infernè* (*a*). Il en est d'incommodes, d'inutiles, ou indifférentes, *incommodi* (*b*); de froides, de chaudes; de celles qui occupent la face, le col; de celles qui jugent les maladies, & qui arrivent à des jours déterminés, tels que le troisiéme, le 5e, le 7e, le 9e, le 11e, le 14e, le 21e, le 27e, le 30e, le 31e, le 34e, *morbos judicant* (*c*): il y en a aussi de celles qui sont mauvaises, quoiqu'elles paroissent aux jours critiques (*d*): il s'en trouve de continuelles qui se montrent dès les premiers jours, & qui cessent au 7e, au 9e, au 14e ou 17e jour (*e*). Pythodore guérit & fut pris de la sueur au 8, & il sua ensuite tous les jours pendant une Epidémie de sueurs (*f*). Il y a des sueurs qui sont mortelles, avec une maladie aiguë, & qui, si la fiévre est légére, annoncent la longueur de la mala-

(*a*) *Ibid.*
(*b*) *Aphor. Libr.* 7.
(*c*) *Aphor. Libr.* 8.
(*d*) *Prognostic.*
(*e*) *De judication. & Aphor. Libr.* 4.
(*f*) *Epid. Libr.* 7.

die (*a*). Les ſueurs abondantes dans la fiévre aiguë, ſont mauvaiſes (*b*) Cependant les ſueurs jugent les maladies, ſur-tout aux jours critiques; & le 3[e]. & le 5[e]. ſont de ce nombre. Il faut encore prendre pour bonnes celles qui fluent de tout le corps, & qui rendent la maladie plus ſupportable (*c*). Les fiévres ſudorifiques du 7[e]. livre des Epidémies, n'étoient pas mortelles. Les ſueurs qui couvrent le col comme des grains de millet, ſont mauvaiſes; mais celles qui coulent goutte à goutte, ſont bonnes (*d*). Il faut même faire attention à la couleur des ſueurs (*e*), à leur odeur, à leur conſiſtence. Les ſueurs qui coulent peu-à-peu ſont bonnes; celles qui coulent avec grande abondance, nuiſent (*f*). Cependant les ſueurs jugent favorablement dans un jour de criſe. Ceux qui ayant la fiévre, éprouvent de petites ſueurs, des ſueurs tenues, ſont en mauvais état (*g*), &c.

(*a*) *Ibid.*
(*b*) *De judicat.*
(*c*) *Prognoſt.*
(*d*) *De judicat.*
(*e*) *Epid. Libr. 6.*
(*f*) *Coac. prænot.*
(*g*) *Ibid.*

Je dis que les caractéres de toutes ces ſueurs, ne paroiſſent pas aſſez clairement déterminés dans les Œuvres de Cos, & je vois qu'on y juge ſouvent des ſueurs, d'après l'effet qui s'en eſt ſuivi, ou d'après l'événement : on juge la choſe jugée.

Je ne veux d'autre preuve de l'obſcurité qui régne ſur cette partie de la Médecine Hippocratique, que la grande quantité de commentaires auxquels elle a donné lieu, que la maniére particuliére dont les divers Auteurs ſe ſont expliqués & entendus ſur cet objet, en un mot, que leurs diverſes opinions & leurs contrariétés.

Opinion du Docteur de Haen, ſur les Sueurs.

MONSIEUR SOLEILHET a remarqué que le D. de H. s'étoit fort ſagement pourvu, au ſujet des ſueurs, dans Sennert, dans Riviere, Sydenham, Baglivi, Van-Swieten. Mais ce n'eſt pas-là la queſtion dont il s'agit ici. Je veux ſeulement examiner, pour ſuivre l'hiſtoire des ſueurs, comment le D. de H. a vu & préſenté cette matiére. » Je » vais, dit-il, expoſer les régles d'Hip» pocrate au ſujet des ſueurs.... Il rap-

» porte les textes du livre des *prognoſ-*
» *tics*, & celui des *Coaques*... il paſſe
» enſuite aux exceptions de ces régles
» générales des ſueurs, qui apprennent
» que les maladies ſont quelquefois
» mortelles, malgré les ſueurs, & que
» quelquefois auſſi les maladies gué-
» riſſent ſans ſueur... Il dit avoir ob-
» ſervé dans un ſujet dont il fait l'hiſ-
» toire, une ſueur qui paroiſſoit avoir
» les meilleures qualités poſſibles, mais
» qui ne fut pas critique... Il fait re-
» marquer (comme je l'ai déja dit),
» qu'Hippocrate avoit appris par un
» grand nombre d'obſervations, que
» les ſueurs étoient d'un prognoſtic
» douteux (*incertæ prognoſcos*) : il cite
» à ce ſujet les exemples de *Chœrion*
» & de la femme de *Droméade*, dont
» il eſt parlé dans les Epidémies d'Hip-
» pocrate, qui ne ſe trouvérent pas
» bien des ſueurs qu'ils éprouvérent;
» il cite auſſi une de ſes malades, qui
» ne fut jugée que long-tems après
» une ſueur qui ſembloit déciſive «.

C'eſt-là, de l'aveu du D. de H. tout ce qu'il a à dire ſur la ſueur critique (*hæc de ſudore critico*) : d'où il ſuit évidemment que les ſueurs même critiques, lui ſont très-ſuſpectes.

Quant aux ſueurs qu'il nomme continues ou fréquentes (*continuo aut frequenti*); jamais il ne les a regardées comme ſalutaires dans ſon Hôpital *nunquam in Noſocomio ſalutavimus ſalutares*); & à ce même propos, il prend dans les Epidémies d'Hippocrate les hiſtoires d'*Eraſinus*, de la femme d'*Euxene*, du fils de *Nicolaüs*, de *Philiſcus*, qui moururent des ſueurs. Enſuite il rapporte les textes d'Hippocrate ſur le compte des ſueurs mauvaiſes ou pernicieuſes. De tout cela le D. de H. conclut, que la méthode des Amateurs des ſueurs, dans le traitement des maladies, eſt très-contraire à la ſienne: il en appelle ſeulement au témoignage de Boerhaave, de Van-Swieten, Sydenham, & il rapporte le cas d'un pauvre Italien qui s'opiniâtra à vouloir ſuer, & qui mourut baigné dans ſa ſueur.

Ainſi parloit le D. de H. il y a environ ſept ou huit ans (*a*): c'eſt à quoi ſe réduit tout ce qu'il avoit dit juſques-là ſur les ſueurs; il les ſuſpectoit, il ne les aimoit point; il n'avoit point

(a) *Rat. Med.* Tom. IV. imprimé à Paris en 1764.

guéri de malades par leur ſecours; il eſſayoit de les éviter : il attribuoit les éruptions cutanées au régime chaud. Aſſurément ſi nous avions eu le malheur de perdre le D. de H. dans le tems où il parloit de la ſorte, il eût été mis au nombre des ennemis les plus décidés des ſueurs.

Il a un peu changé depuis ce tems, & ce changement eſt vraiſemblablement dû à M. Soleilhet, dont on peut conſulter la diſcuſſion ſur les ſueurs. Voici comment le D. de H. s'énonce ſur ce même ſujet, dans ſa treiziéme partie du *Ratio Medendi*, qui a paru cette année 1771, à Paris.

» Sudorem die critico ſalutarem de-
» prehendimus, morboſque judican-
» tem, & ſudorem alium corporis uni-
» verſi, licet die critico non profluat,
» modò levet morbum, agnoſcimus
» eſſe bonum (*a*)... Si Medicinæ ſtu-
» dioſi... frequentiorem ſudorum cri-
» ſim, annis poſterioribus obſervave-
» rint (*b*) «.

Cela ne s'accorde pas bien avec ce que nous venons d'extraire du *quatriéme*

(*a*) *XIII. Pars Rat. Med. Cap. I.*
(*b*) *Ibid.*

Tom. du Ratio Medendi, où l'on ne dit pas un mot qui ſoit favorable aux ſueurs, & où l'on prend à tâche de rapporter tout ce qui leur eſt défavorable, en parlant préciſément des ſueurs critiques.

Enſuite le D. de H. s'exprime de la maniére qui ſuit, dans cette même treiziéme partie. » Il ne faut jamais » approuver ou louer la ſueur dans les » maladies aiguës, ſi ce n'eſt lorſqu'elle » eſt le ſigne de la criſe ou de la coc- » tion (*a*) «.

Il reſteroit à ſçavoir ſi cette derniére propoſition eſt bien d'accord avec la précédente, où notre Auteur admet des ſueurs bonnes, quoiqu'elles n'arrivent pas aux jours critiques. Il eſt au moins certain qu'il paroît revenir à ſes premiéres idées contraires aux ſueurs, & qu'il a étendues dans ſon Tom IV. de 1764, comme nous l'avons déja remarqué. En effet, il répéte ce qu'il a dit dans ce quatriéme Tome, au ſujet d'*Eraſinus*, du *Phrénétique*, & autres malades d'Hippocrate, dans leſquels les ſueurs ne furent pas favorables.

Je trouve auſſi dans l'endroit de la

(a) *Ibid.*

treiziéme partie que j'examine, deux autorités, sur lesquelles le D. de H. s'appuye, contre le bon effet des sueurs (car il cherche toujours des témoignages contraires). La premiére autorité est une réflexion faite sur Hippocrate; la seconde est un passage des Institutes de Boerhaave; ces deux autorités méritent quelque discussion.

1°. » Hippocrate (dit le D. de H,) condamne les sueurs précoces; il n'en a excepté qu'un seul malade dans ses vastes ouvrages; ce malade est *Timochare*, du livre septiéme des Epidémies: Timochare fut jugé au troisiéme jour; parce qu'il avoit accoutumé de suer, lorsqu'il se portoit bien... (*excepit unicum... Timocharem, quem ideò die 3. sudores judicabant, quòd facilè sanus sudaret* (a) «.

Le D. de H. a oublié cette femme bourrue ou inquiette de Thase, (*Mulier morosa*) qui fut délivrée de la fiévre, la nuit du troisiéme jour, par une sueur universelle & chaude (*b*). Or il n'est point dit que cette femme suoit habituellement, comme Timochare.

(*a*) *Ibid.*

(*b*) *Epid. Lib. 3. æg. undecim.*

On peut auſſi rappeller ici Péricles d'Abdére (a), qui fut jugé complettement par une ſueur, qui ſe déclara au milieu du quatriéme jour, & par conſéquent bien près de la fin du troiſiéme jour.

Enfin Hippocrate a mis le troiſiéme jour au rang de ceux qui annoncent une ſueur critique (b). Ainſi il n'eſt pas vrai que les ſueurs précoces ſoient toujours mauvaiſes. Galien avoit vu plus de maladies jugées par les ſueurs, au troiſiéme qu'au quatriéme jour (c).

Je puis ajouter qu'il n'eſt pas de Médecin qui n'ait vu des maladies, ou de fortes incommodités, guéries par une ſueur abondante, au deuxiéme, & au troiſiéme jour, même dès les premiéres vingt-quatre ou trente-ſix heures. L'exemple de *Timochare* n'eſt pas fort rare : ce malade avoit une ſorte de flux muqueux ou ſéreux, par le nez; il étoit enchiffrené, enfluxionné ; cet écoulement s'arrêta, la fiévre ſurvint, & il fut guéri, par la ſueur, au troiſiéme jour. Cette obſervation ſe renou-

(a) *Ibid. æg. 6.*
(b) *De judicat. & Aphor. Libr. 4.*
(c) *In Aphor. Comm. IV. Aph. 36.*

velle ſouvent parmi nos jeunes gens, qui paſſent des nuits & qui font ce que Timochare fit. Le D. de H. n'a donc pas bien appuyé ſon opinion, cette fois.

Ecoutons notre Maître Baillou, qui doit terminer cette diſcuſſion. « An » ſudor multus, ineunte morbo, tutus » & ſalubris ? In pleriſque morbis, » initio, erumpunt ſudores multi, qui » longitudinem morbi non ſignificant. » Nam cum ſymptômatum allevatio ſe- » quitur, non eſt dubium quin ſudo- » rum copia ad morbi brevitatem appa- » reat : meatuum libertatem deſignat, » materiæ præparationem, vim naturæ » maximam (*a*) «.

Cette remarque de Baillou ſert de commentaire au commencement du *ſeptiéme livre des Epidémies*, où il eſt dit » poſt Canem, febres fiebant ſudo- » rificæ... leniter longæ, & judicatu » difficiles... Paucis deſinebant in ſep- » timo & nono... aliis, undecimo, » decimo quarto, & decimo ſeptimo... » Policrati febris & ſudor qualis deſ- » criptus eſt... deſiit morbus vigeſimâ » ſecundâ die «. Ces fiévres, où les

(*a*) *Conſil. Medic. Lib.* 1. *Conſil.* 36.

ſueurs continuelles faiſoient le principal accident, n'étoient pas, après tout, plus longues ni plus funeſtes que d'autres; car pluſieurs malades moururent ſans ſueur, ſuivant le *premier & le troiſiéme livre des Epidémies.*

2°. Voyons à quel uſage le D. de H. emploie le paſſage de Boerhaave, dont nous parlions plus haut.

» Boerhaavius, poſt venerandam » antiquitatem omnem, appoſitiſſimè » ſcripſit, *Inſtit. ſſ.* 425 : ſudor in cor» pore ſano vix adeſt, niſi peccato ſex » rerum non naturalium, primo effectu » ſemper nocet; per accidens aliquo » modo prodeſt.... Cum itaque (*ajoute » le D. de H.*), ſudor... in morbo non» niſi per accidens, vi ſcilicet, aut coc» tionis, aut criſeos, conferat, nemo » non videt ſudorem provocatum, ſum» mè noxium in acutè decumbenti» bus (*a*) «.

D'abord il n'eſt pas vrai, que toute l'antiquité (*antiquitatem omnem*), ait penſé comme Boerhaave, ainſi que le D. de H. l'aſſure; en voici la preuve.

Les Ecoles anciennes examinoient ſi la ſueur étoit une évacuation natu-

(*a*) *XIII. Pars Rat. Med. Cap.* 1.

relle ou non : elles remarquoient qu'au rapport de Galien (*a*), le Médecin Diocles avoit autrefois soutenu que la sueur étoit toujours contre nature dans l'état de santé, d'autant qu'on ne sue pas l'hyver où l'on est très-vigoureux ; au lieu qu'on sue en été où l'on est moins fort. Il est vrai que Diocles pensoit comme Boerhaave : mais, suivant Galien, c'étoit une opinion outrée (*videtur esse dura opinio, & præter rerum evidentiam (b)*.

» La matiére de la sueur est la même » que celle de l'urine ; l'une supplée à » l'autre. La peau a des issues néces» saires pour mettre dehors des sucs » excrémentitiels. La sueur arrive sans » aucune sorte de maladie, de même » que de légers cours de ventre : il y » a des évacuations naturelles qui ne » se font que de tems en tems ; telle » est celle de la sueur, & le suintement » des narines. La nature a donné aux » animaux deux sortes d'organes : les » uns leur sont habituellement néces» saires : l'usage des autres, qui a

(a) *Galen.* 1. *Aphor. Comment. & Libr. de different. symptômat.*

(b) *Id. Ibid.*

» lieu seulement en certains tems,
» sert à l'entretien de leur santé ;
» de ce nombre sont les organes de la
» sueur. On doit enfin distinguer, avec
» Galien, un effort un peu considé-
» rable, propre à faire suer, d'un état
» de maladie, ou contre nature, qui
» produit le même effet «.

Ainsi s'expliquoient les vieilles Ecoles sur cette question : je ne fais que traduire une des controverses rapportées par Valles (*a*).

J'ai donc eu raison de dire que toute l'antiquité (*antiquitatem omnem*), ne pensoit pas comme Boerhaave, au sujet de la sueur d'un corps sain. Quant au fonds, je n'ai jamais pu me persuader, malgré l'autorité de Boerhaave,

---

(a) *Vallesii Contravers. Libr. V. Cap.* 3.. Sennert n'est pas entiérement de l'avis de Galien & de Valles: il paroît préférer celui de Diocles, quoi qu'il soit forcé de convenir qu'il y a des gens sains qui éprouvent des sueurs, sans que leur santé en souffre. *Instit. Medic. Libr.* 1. *Cap.* 9. Gordon avoit déja soutenu la même opinion que Valles ; & le Médecin François s'exprimoit plus clairement que l'Espagnol. *Gordon de Prognost. particula* 4. Zacutus Luzitanus admet des sueurs naturelles. *Prax. Hist. lib. ultim.* Silvius Déleboë pensoit comme Boerhaave, &c.

qu'il fallut regarder comme une maladie, grande ou petite, tant de ſueurs dont j'ai été témoin, dans nos Provinces, en voyant les jeunes perſonnes de l'un & l'autre ſexe danſer, & prendre d'autres divertiſſemens. Je n'ai jamais pu me perſuader, que de légéres ſueurs qu'éprouvent certaines perſonnes, d'une habitude un peu lâche, mais d'ailleurs bien organiſées pendant les chaleurs de l'été, puſſent être regardées comme un état contre nature. Je ſçais qu'il n'y a que trop de ſujets qui ſuent aiſément, par un fonds de maladie interne; mais je ne parle pas de cette eſpéce d'adoleſcens, qu'une mauvaiſe conſtitution rend vieux dès l'âge de quinze ans, & qu'un Médecin expérimenté diſtingue aiſément de ceux de leur âge. Je ſçais auſſi qu'il y a des gens très-bien conſtitués, ſujets à des ſueurs habituelles, qui ſuppléent à d'autres excrétions.

Boerhaave prétend encore que dans les perſonnes ſaines, la ſueur eſt toujours nuiſible de ſa nature, & qu'elle ne procure quelquefois, quelque bien, que par accident (*primo effectu, ſemper nocet; per accidens, aliquandò prodeſt*).

Voilà, ſi je ne me trompe, une de

ces distinctions qu'on ne saisit qu'avec bien de la peine, ou même qu'on ne sçauroit bien entendre. Le D. de H. appelle pourtant cela *appositissimè scribere* : il étoit fait au langage de son Maître; cela est bien naturel à imaginer. Mais quel profit pouvons nous retirer de ces leçons, que nous n'entendons point?

La sueur produiroit-elle le mauvais effet que Boerhaave lui attribue, parce qu'elle dépouilleroit le sang d'une portion de sérosité, & des particules salines, qui sont nécessaires à sa constitution? L'urine est évidemment dans le cas de la sueur : pourroit-on dire que l'évacuation de l'urine *nuit toujours de sa nature, & qu'elle produit de bons effets quelquefois par accident?*

Le passage suivant, qui est du D. de H, ne s'entend guéres mieux que celui de son Maître : *sudor in morbo non confert, nisi per accidens, vi scilicet, aut coctionis, aut criseos.* Ce langage me donne tout-à-fait lieu de croire, que l'Auteur n'aime pas les sueurs, quoiqu'il aye dit qu'il en reconnoissoit de critiques, & de bonnes (*sudorem die critico salutarem deprehendimus... sudorem modò levet, agnoscimus esse*

bonum). Mais il affoiblit la force de cet aveu, en ajoutant que les ſueurs ne ſont favorables que par accident (*non confert ſudor niſi per accidens*). Ne pourroit-on pas ſoutenir, en retorquant la propoſition, que les ſueurs, quelles qu'elles ſoient, ne ſont mauvaiſes que par accident *nunquam nocent niſi per accidens?*

Laiſſons ces maigres diſtinctions à l'Ecole; elles me paroiſſent trop recherchées pour notre ſiécle. Elles peuvent tout au plus ſervir de commentaire & de pendant à ce petit galimathias de Jérôme Cappivacius, » ſudor non eſt » ita ſecundum naturam, ut non ſit » præter naturam; neque ita præter » naturam ut non ſit ſecundum natu- » ram. Sudor neque toto genere ſecun- » dum naturam, neque toto genere » præter naturam... ſecundum quid, ſe- » cundum naturam, ſecundum quid » præter naturam «. *Enarat. ſect. 1. aphor. Hipp.*

Comparaiſon des trois opinions ſur les ſueurs (celle du Docteur Freind, celle du Docteur de Bordeu, & celle du Docteur de Haen).

LE D. de F. penſe que les ſueurs

critiques ſont uniquement l'ouvrage de la nature, l'effet de la guériſon, autant que ſa cauſe, & que l'Art ne doit pas tenter de les procurer par des remédes actifs. Il prétend qu'elles n'offrent aucune indication à ſuivre dans le traitement ſuivant : ſuivant lui, Hippocrate les a regardées ſur ce pied; puiſqu'il n'ordonnoit pas de remédes ſudorifiques. F. part de-là, pour déſapprouver le traitement chaud & ſudorifique, dans les maladies aiguës, en avouant pourtant que des ſudorifiques légers peuvent devenir favorables, lorſqu'ils ſont bien ménagés & bien appliqués.

Voilà une opinion aſſez claire, & particuliére à F: on y découvre l'homme d'eſprit qui a eſſayé de débrouiller ce qu'Hippocrate a dit des ſueurs dans ſes ouvrages légitimes (car F. ne fait point cas des ouvrages apocriphes d'Hippocrate). Je ne ſçais ſi le germe de cette opinion de F. ne ſe trouve pas dans Galien, & ſi Sennert ne l'auroit pas depuis tranſcrite.

Hippocrate avoit mis les ſueurs au nombre des excrétions qui annoncent les événemens des maladies (*a*). Galien,

(a) *Aphor*. 12. *Libr*. 1.

en traitant la même matiére, ne parle pas des ſueurs (*a*). C'eſt la remarque de Sennert, qui penſe que l'aphoriſme d'Hippocrate regarde les ſignes de la coction : ces ſignes, ajoute Sennert, ne ſçauroient être fournis par les ſueurs ; il y a au contraire des ſignes particuliers, qui font juger de la valeur des ſueurs ; elles ne peuvent indiquer la coction ; mais les ſignes de la coction ſervent à juger les ſueurs. (*b*).

Ces énoncés, quoiqu'un peu obſcurs, font préſumer que Galien & Sennert mettoient quelque différence entre les ſueurs & les autres excrétions, eu égard à leur valeur, pour le fonds de la maladie, de même qu'à l'égard de ce qu'elles annoncent pour les ſuites.

F. faiſoit moins de cas des ſueurs, que de toutes les autres évacuations critiques : il ne les regardoit pas comme une ſource d'indications pour l'application des remédes : il cherchoit à s'appuyer de l'autorité d'Hippocrate même.

Telle eſt, encore une fois, l'opinion de F : telle eſt ſa maniére de penſer, dont il ne s'agit point ici de diſcuter le mé-

(*a*) *Libr.* 1. *de Criſ. Cap.* 7. *&* 8.
(*b*) *Inſtit. Libr.* 3. *pars* 3. *Cap.* 1.

rite.

rite. Je n'ai beſoin que d'une expoſition ſimple de cette opinion : je dois pourtant parler d'une remarque de Daniel Leclerc, qui ſemble directement opposée au ſyſtême de F.

Leclerc (*a*) parle de ſudorifiques ordonnés par Hippocrate : il cite le premier livre *de Morb. Mulier.* où il eſt dit : *ſatiùs eſt urinam & ſudorem provocare* : il remarque auſſi qu'Hippocrate (*Epid. Libr. 6. Sect. 2.*), propoſe de provoquer la ſueur en arroſant la tête du malade, avec de l'eau chaude ; & qu'on lui faſſe enſuite boire du vin, & qu'on le couvre bien.

Enfin Leclerc convient qu'Hippocrate ne faiſoit ſuer que dans la fiévre qui provient de laſſitude. F. convenoit de cette derniére prétention d'Hippocrate, & il ne la déſapprouvoit pas ; mais il ne vouloit pas qu'on en pût exciper pour l'uſage des ſudorifiques dans toute ſorte de fiévres. Je le répéte, F. s'étoit borné à parler des ouvrages légitimes d'Hippocrate.

Le D. de B. a cherché la liaiſon, & le rapport des ſueurs, avec le pouls. La route qu'il avoit à ſuivre, étoit tra-

(*a*) Hiſtoire de la Médec. Chap. XX.

cée par tous les Médecins, depuis Galien : tous disoient à-peu-près comme Sennert, que la sueur critique est précédée d'un pouls, mol, ondulant, fluctuant (*jam jam prorumpentem.... sudorem criticum... pulsus mollis, undosus, fluctuans... significat* (a).

Gordon avoit mieux que tous les autres Galénistes, observé la connexion singuliére, qui se trouve entre le pouls & les sueurs, & même les autres crises ; » pulsus undosus significat crisim per » sudorem.... Cognoscitur... utrum cri» sis venerit ad salutem vel ad mortem, » & cognoscitur per hunc modum : si » continue post crisim addit pulsus » magnitudinem, vel fortitudinem & » ordinationem, tum crisis facit ad » bonum... Si autem pulsus addat par» vitatem, debilitatem, occultationem » & inordinationem, procul dubio » crisis fuit ad malum, & significat » mortem (b) «.

Il falloit, dans un *traité du Pouls*, faire l'application de ce précepte aux phénomènes des sueurs : cette doctrine de l'Ecole de Galien, consacrée par

(a) *Sennert Instit. Libr. 3. part. 3. Cap. 16.*
(b) *Gordon de prognostic. particula 4.*

l'autorité de tant de Médecins, exigeoit une ſcrupuleuſe attention, dans un tems où le Galéniſme paroiſſoit entiérement décrié par les vives & ſévéres déciſions des Méchaniciens (*a*).

Le D. de B. avoit auſſi (dans l'hiſtoire du pouls & des ſueurs), un ſi beau paſſage de Cælius Aurelianus à ſuivre & à commenter, qu'on ſeroit fondé à lui faire des reproches, s'il eût manqué de ſe ſervir de cette occaſion. Voici ce paſſage de Cælius: » diaphoreticis ſudo-
» ribus (colliquativis ex diſſolutione),
» magis parvus atque creber, & imbe-
» cillis, & inanis pulſus invenitur; tho-
» rax etiam gravatus, cum reſpiratione
» frequenti & jactatione ac deſpon-
» ſione animi, vocis etiam tenuitate,
» atteſtante pallore. Rectè autem ſudan-
» tibus (in ſudoribus criticis) pulſus
» erectior, reſpiratio facilior, ac levior
» efficitur, & in ſomno prona delec-
» tatio, & omnium adverſorum mi-
» nutio, cum animi atque corporis re-
» levatione (*b*) «.

(*a*) » Emolumenti plurimùm, neque tamen » minùs damni, bonæ arti attulit Galenus. » *Boerh. Inſtit.* «.

(b) *Acut. morb. Cap.* 36.

C'eſt ce qui peut s'appeller un aphoriſme parmi les Connoiſſeurs : je crois que le D. de B. en a fait le texte de tout ce qu'il a dit ſur le pouls de la ſueur. Il n'y a pas, dit-il, beaucoup de ſueurs bien critiques ; elles ne ſont le plus ſouvent que ſymptômatiques. Le pouls critique & ſimple de la ſueur, ne ſe trouve pas bien ſouvent ; peu de ſueurs ſont aſſez critiques, pour juger une maladie, par un ſeul ou principal effort ; elles ſont le plus ſouvent accompagnées du pouls non critique. Le pouls de la ſueur ſe trouve auſſi mêlé avec d'autres pouls critiques ou non critiques qui ſont imparfaitement, ou incomplettement critiques, ou à moitié ſymptômatiques.

Cette opinion du D. de B. eſt expoſée clairement dans les *Recherches*, pour ceux qui les liſent avec attention ; c'eſt, pour ainſi dire, avec ce flambeau, qu'il a entrepris de diſſiper l'obſcurité du grand nombre de paſſages de l'Ecole de Cos ſur les ſueurs : c'eſt le guide qu'il a pris, pour claſſer la grande quantité de ſueurs qui ſe trouvent journellement dans les maladies & dans les incommodités.

Les ſueurs bien critiques ſont accom-

pagnées d'un pouls développé & critique: les ſueurs ſymptômatiques ne le ſont point; leur pouls eſt pour l'ordinaire, muet & non critique, ſerré. Ces deux eſpéces de ſueurs ſont donc aſſez diſtinctes par leurs pouls reſpectifs, outre les autres ſymptômes qui les accompagnent, & dont le D. de B. a emprunté la deſcription dans Hippocrate.

Une choſe ſinguliére, tirée auſſi d'Hippocrate, eſt que de mauvaiſes ſueurs arrivent quelquefois aux jours plus ſpécialement marqués, pour les criſes heureuſes, ou aux jours critiques. Ainſi il ne faut pas précisément juger des ſueurs, par le jour de la maladie où elles arrivent, mais par les ſymptômes heureux ou malheureux qui ſe joignent à elles, & ſur tout par le pouls qui les précéde, & qui les annonce. Si le pouls eſt bon, la ſueur eſt ordinairement bonne: s'il eſt mauvais, la ſueur eſt ordinairement mauvaiſe.

Telle eſt la doctrine du D. de B, ſur les deux premiéres claſſes de ſueurs; 1°. celles qui ſont complettement & abſolument bonnes pour l'ordinaire; 2°. celles qui ſont entiérement mauvaiſes & inutiles pour l'ordinaire.

Quant aux ſueurs mixtes, moitié bonnes & moitié mauvaiſes, qu'on peut auſſi appeller incomplettes & imparfaites, irréguliéres, demi critiques & incommodes, ſuivant l'expreſſion d'Hippocrate, elles forment, ſelon le D. de B, une troiſiéme claſſe beaucoup plus nombreuſe que celle des ſueurs bien critiques, & même que celle des mauvaiſes. Cette claſſe (dont les Auteurs ont dit quelque choſe), ſe diſtingue auſſi par le pouls; & il eſt alors, non point de l'eſpéce des pouls ſimples & critiques, ni de celle des pouls d'irritation, convulſifs & non critiques, mais de l'eſpéce des pouls compoſés & compliqués. Ils ſont compoſés, lorſqu'à la criſe des ſueurs, il ſe joint une autre criſe favorable, qui ſe montre auſſi par le pouls. Ils ſont compliqués, lorſque la criſe eſt ſuſpendue par un état d'irritation dominant, qui retient le pouls dans le rithme d'irritation, ou qui l'y fait tomber plus ou moins fréquemment dans le cours des redoublemens. Cette troiſiéme eſpéce de ſueurs annoncée dans les *Recherches*, peut ſe confirmer par l'autorité des obſervations d'Hippocrate.

Remarques ſur quelques maladies rapportées dans les Epidémies d'Hippocrate, & dont les ſueurs partagérent la guériſon avec d'autres criſes.

HÉROPHON eut une ſueur inutile & non critique au ſixiéme jour; elle fut meilleure au neuviéme, & plus complette vers le dix-ſeptiéme. Cette criſe ſe fit à coups redoublés, & par une ſuite d'efforts réitérés; il ſe forma une groſſeur à l'aîne, vers le huit, qui n'aboutit pas, & les urines charriérent un peu d'hipoſtaſe. Cette criſe par la ſueur, ne fut donc pas parfaite. D'ailleurs, ſi on y prend bien garde, on verra qu'Hérophon étoit un de ces malades dont les évacuations critiques & bilieuſes ſe font pendant la convaleſcence: on a lieu de penſer qu'il avoit le pouls variable, plus acritique que critique, fort irrité du côté gauche, à cauſe de l'état de la rate qui joua un grand rôle dans cette maladie: il eſt ſurprenant qu'il ne ſaigna pas du nez, & de la narine gauche; l'effort ſe porta vers l'aîne & les jambes. Hérophon étoit de ces mélancoliques bilieux, ſujets à des criſes partielles & incomplettes.

Cléonactis qui ſua beaucoup au qua-

tre-vingtiéme jour, avoit éprouvé jusques-là plusieurs commencemens de crises, des sueurs passagéres dans les trois premiéres semaines : un vomissement de bile jaune vers le vingt-quatre : des saignemens de nez irréguliers, depuis le trente, jusqu'à la fin de la maladie; ses urines furent assez louables vers le quarante & les jours suivans, leur sédiment fut bien critique vers le soixante. La fiévre étoit irréguliére & sans ordre, elle étoit de l'espéce de ces fiévres difficiles, qui ne se dénouent que par des efforts redoublés, & dont la matiére de la coction se vuide par plusieurs organes : la sueur ne parut bien complette, qu'après que toutes les autres petites crises se furent faites; la fiévre fut vive, après un frissonnement qui eut lieu vers le quatre-vingtiéme jour : cela nous dénote, que le pouls se resserra dans le frisson, qu'il s'éleva ensuite & se développa, & porta à la sueur. Vers le soixantiéme jour, au contraire, la fiévre parut cesser, & ce fut pendant cette sorte d'intermission, que les urines entraînérent beaucoup de sédiment; c'est-à-dire, que la crise des reins donna au pouls une sorte de petitesse & de foiblesse, qui nous indique

le pouls critique des urines. Le pouls de Cléonactis fut ſans doute, pendant le cours de la maladie, ſerré, embarraſſé, variable, portant ſouvent au nez, inconſtant, &c.

Méton eut, dès le deuxiéme jour d'amples évacuations du ventre : le ſaignement de nez commença au quatre, & augmenta le cinq; la ſueur ſe déclara ce jour-là, elle fut évidemment jointe au ſaignement de nez. La fiévre parut ſe relâcher après l'évacuation du deuxiéme jour; elle augmenta le quatre aux approches du ſaignement de nez. Méton eut apparemment le pouls fort développé dès le premier jour; reſſerré & portant au ventre avec irritation, le lendemain, ſupérieur & nazal vers le cinq; & lors de la ſueur, il fut compoſé du double caractére, du ſaignement & de la ſueur : il demeura tendant au rithme du ſaignement de nez, même pendant la convaleſcence; car il y eut une continuation d'évacuation de ſang par les narines.

Nous voyons tous les jours de ces ſortes de pouls qui portent au nez, pendant tout le cours de la maladie : notez qu'il n'y eut point ici d'urines

bien cuites; elles eurent lieu pendant la convalescence.

Méton a souvent fourni le prétexte de faire des saignées; bien des Commentateurs ont cru qu'il avoit été jugé par l'hémorragie; il le fut aussi par la sueur: il éprouva une crise mixte, & surement son pouls fut de l'espéce composée.

La classe des Métons est nombreuse parmi les jeunes gens, & ordinairement la toux & la crise de la poitrine se mettent de la partie chez nos Citadins, qui n'ont pas l'habitude de respirer le grand air.

La femme grosse de trois mois, sua vers le quatorze, & au cinq: mais aucune de ces deux sueurs ne fut parfaitement critique; la chose est évidente à l'égard de celle du cinq, puisque la maladie continua. Quant à la sueur du quatorze, elle se joignit immédiatement à un vomissement de matiéres jaunes; elle fut une crise mixte & difficile; la malade risqua beaucoup de faire une fausse-couche, qui pourtant n'arriva point; à moins que quelques reliquats de la maladie, ne l'occasionnassent dans la suite. Nous n'aurions

point eu une entiére confiance dans cette crise.

Quel dût être au reste l'état du pouls de cette femme? Premiérement il conservoit le caractére de la grossesse, qui porte un fonds de gêne. En second lieu, il fut supérieur, portant vers la tête; on le juge par les divers spasmes douloureux établis vers cette région : il paroît par la description même d'Hippocrate, que la fiévre augmenta aux approches de la sueur; ce qui indique que le pouls prit le caractére de cette évacuation, mais avec un fonds d'irritation que fait présumer la suite d'accidens nerveux qu'éprouva cette femme. Il y avoit aussi le caractére propre à la plénitude d'estomac, qui se dégagea enfin par un vomissement critique.

Nos Praticiens ont le courage de faire vomir les femmes grosses; ce qui leur réussit lorsque le pouls est bien stomachal; s'il portoit en bas & à la matrice, ils causeroient la fausse-couche. J'en ai vu qui en pareil cas, craignoient que l'accouchement seul ne dût être le vrai terme des crises complettes; tant ils sont persuadés qu'un pouls habituellement gêné, comme dans la grossesse, ne permet pas de bonnes &

de franches coctions, & des évacuations pléniéres, comme il en faut dans les maladies considérables. On doit, en ce cas, bien distinguer les maladies nerveuses des humorales, des incommodités, & des plénitudes simples d'entrailles.

Mélidie fut entiérement jugée vers le onze, 1°. par un dépôt blanc dans les urines; 2°. par la sueur qui avoit déja paru le sept, & qui n'avoit fait que suspendre la fiévre. D'ailleurs les évacuations du ventre durérent & furent un peu bilieuses, pendant le cours de la maladie. Enfin les régles parurent, quoiqu'en petite quantité, dès les quatre ou cinq premiers jours. Assurément c'étoit là une crise qui ne se fit point d'un seul jet, & par la sueur uniquement. Le pouls qui vraisemblablement portoit à la tête, dès les premiers jours, eut amené une hémorragie du nez; si l'effort n'eût abouti aux régles, ce qui arrive assez communément. La fiévre parut moindre, nous eussions trouvé le pouls profond dès la fin du sept; à quoi les évacuations continuelles eurent sans doute part, puisqu'elles portoient de concert avec les régles le pouls vers le bas: il se releva sans doute aux appro-

ches de la ſueur. Vers le onze, la fiévre reprit, quoiqu'Hippocrate ne le marque point : mais cette vérité ſuit néceſſairement de la nature de la choſe, & de ce qu'Hippocrate dit, qu'au ſept, la fiévre ne fit que décliner comme par intermittences ; elle dura donc, elle reprit, & il y eut, vers le onze, quelque effort, marqué par le pouls, vers l'extérieur ; cet effort étoit maſqué par les évacuations qui continuérent de ſe faire. Les filles qui ſont dans le cas de Mélidie, & dont les régles coulent dès les premiers jours d'une maladie, ſont, parmi nous, incomplettement jugées juſqu'au bout du mois, lors des autres régles, ou des ſuivantes.

Péricles eut au premier jour, une abondante hémorragie du nez ; dès le troiſiéme, les urines furent cuites, & depoſérent beaucoup : la ſueur parut au quatre, & elle fut chaude, abondante & univerſelle ; elle forma la plus grande partie de la criſe, qui fut pourtant ébauchée par l'hémorragie, & précédée par la coction des urines.

Il n'eſt pas difficile de peindre le pouls, tel qu'il fut dans cette maladie : les Péricles ſont parmi nous, non moins connus que les Méton. Le pouls por-

toit au nez, il étoit fort & rebondiſſant, dès le premier jour, pendant l'hémorragie qui fut abondante, elle ne diminua pourtant pas la fiévre; ce qu'Hippocrate remarque, en diſant que *la fiévre étoit pourtant plus forte*; comme s'il eût été étonné de cette circonſtance.

Nous aurions ſans doute trouvé le pouls ſupérieur, véhément & nazal, & enſuite plus développé, plus critique juſqu'au trois: alors la fiévre diminua; ce qui indique que le pouls devint plus intérieur, plus portant aux entrailles: il y eut ſans doute un redoublement qui décida le pouls à une ſueur d'autant plus critique, que le dévoiement bilieux ne ſe mit pas de la partie. Il ne faut pourtant pas croire, que les Péricles, quoique bien jugés au milieu de la premiére ſemaine, ne traînent ordinairement, juſques vers le neuf & le onze, juſqu'à ce que la bile ait coulé. Hippocrate remarque que celui dont il fait l'hiſtoire, n'eut point de récidive: il ſçavoit, comme il eſt vrai, qu'une telle récidive eſt ordinaire. Ce malade eſt un de ceux que le D. de B. doit regarder comme étant le plus décidément diſpoſé à la criſe

de la ſueur, & d'une ſueur bien critique, des plus critiques.

La Vierge d'Abdére fournit un exemple d'une ſueur qui ſe fait en deux fois, elle parut au vingtiéme jour, & elle ſe fit abondamment au vingt-ſept: les régles eurent lieu dès le premier quartenaire, & ce fut pour la premiére fois: les évacuations du ventre ſe ſoutinrent en bon état depuis le ſept. Il y eut un ſaignement de nez abondant vers le 17, & un léger au vingt.

Ici deux fortes hémorragies, celle des régles & celle du nez, ſe joignirent à deux fortes ſueurs.

Les exemples de ces ſortes de jeunes filles qui regorgent de ſang au moment de leurs régles, ſont ſi communs, qu'il n'y a rien de ſi aiſé, que de s'aſſurer de l'état de leur pouls, qui eſt tendu, quoique développé, rebondiſſant, plus ou moins inégal; ces caractéres ſe joignent aiſément à ceux de la ſueur critique: il y a des malades de l'eſpéce de celle dont il s'agit, qui ſuent toujours.

Remarquez qu'Hippocrate, dans ſon hiſtoire, n'oublie pas de dire que la fiévre reprit trois jours avant la ſueur, & qu'elle tomba enſuite. Nous euſſions

vu le pouls paſſer de l'état de l'hémorragie à celui de la ſueur, en prenant un ſurcroit de ſoupleſſe & de développement : ce qui eſt une bonne marche. Auſſi la ſueur de la Vierge de Lariſſe, eſt-elle, comme celle de Péricles, de l'eſpéce des moins compliquées, ou des plus exactement critiques. Le nombre des jeunes Vierges de Lariſſe eſt infini, mais elles ne ſont pas toutes auſſi heureuſes que le fut celle d'Hippocrate. En pareil cas, lors de l'effort des premiéres régles, qui ſe combine avec la fiévre ; les hémorragies ſont ſouvent ſymptômatiques, de même que les ſueurs. On a trop coutume, communément, de préparer par des remédes, cette criſe qu'on déſire tant de voir éclorre ; on ſe preſſe d'aller au devant de la nature, qu'on détourne de ſon ouvrage.

Anaxion ; ſon hiſtoire eſt célébre, par la maniére dont Hippocrate ſe conduiſit dans le traitement. Ce malade éprouva une ſueur univerſelle & définitive, au trente-quatriéme jour ; il avoit eu une premiére ſueur au vingt, & celle-ci avoit fait tomber la fiévre. Le onze fut auſſi rendu remarquable par une ſueur légére à la tête.

Voilà donc trois ſueurs dans lecours d'une maladie; mais elles furent traverſées par d'autres criſes non moins utiles. Il y eut, dès le onze, des crachats plus liquides qu'ils ne l'avoient été juſques-là: ils s'épaiſſirent & commencérent à être cuits vers le dix-ſept. Au vingt-cinq, le crachement de matiéres bien cuites, fut abondant; le ſédiment des urines fut auſſi abondant & blanc. Ce n'eſt qu'après cette criſe de la poitrine, & des urines, que celle de la ſueur fut complette. Ainſi les crachats firent ici la meilleure partie de la criſe, de même que les urines.

Anaxion étoit attaqué d'un point de côté, avec de la toux, ſans crachement de ſang: la fiévre étoit vive: il fut ſaigné du bras au huitiéme jour: cette ſaignée a donné matiére à mille raiſonnemens, dont l'examen n'eſt pas de ce lieu: nous l'aurions pratiquée plutôt; nous aurions commencé au huit le traitement des accidens de la poitrine, c'eſt-à-dire de la douleur, de la difficulté de reſpirer, de l'abſence des crachats, par l'émétique & un véſicatoire ſur le côté. La ſaignée ne dérangea-t-elle pas la criſe? J'ai vu des Méde-

cins qui le penſoient : ſans la ſaignée, les crachats ſeroient venus plutôt ; la ſueur du onze eût été plus complette.

Les Anaxions ſont très-communs parmi nous ; nous leur trouvons le pouls très-irrité dans les commencemens ; vers le déclin de la maladie (lors de l'expectoration & de la ſueur) ondulant, développé, mol, mêlé du caractére de la ſueur, & de celui des crachats. La fiévre, dit Hippocrate, reprit au vingt-ſept, & les crachats furent cuits. Cela veut dire que le pouls ſe développa, & que la reſpiration devint meilleure. Ce redoublement du trente-quatriéme jour, amena enfin la ſueur, & la maladie finit.

Il reſte ſouvent de la toux à nos Anaxions, ſur-tout à ceux dont les évacuations critiques, les crachats & les ſueurs ont été ſuſpendues, ou rendues pareſſeuſes par les ſaignées & les purgations. Il eſt remarquable qu'Hippocrate ne dit rien des évacuations du ventre : il n'eſt pas poſſible qu'il n'y en eût pendant trente-quatre jours que dura la maladie : Hippocrate n'étoit occupé que de la poitrine. On détermineroit difficilement bien de nos Mé-

decins à procéder ainſi. Quoi qu'il en ſoit, la criſe d'Anaxion ſe fit par les urines, par les crachats & par la ſueur.

Nicodéme éprouva une ſueur abondante, chaude & univerſelle, au vingt-quatriéme jour : la maladie fut jugée ; mais ce jugement fut aidé par un écoulement abondant d'urine blanche, & qui dépoſa beaucoup : la criſe avoit auſſi été préparée au vingt, par une premiére ſueur. Il eſt donc vrai que Nicodéme eut une ſueur des plus critiques ; mais indépendamment des urines, critiques auſſi, Nicodéme vomît beaucoup de bile dès le ſecond jour. D'ailleurs la maladie ſe montra avec beaucoup d'irritation & de douleur à la région épigaſtrique. Ces accidens nerveux furent difficiles à vaincre, & ils durérent juſques vers le vingt ; ce qui n'eſt pas ſurprenant : Nicodéme étoit un débauché qui avoit bu du vin, & fait des excès de femmes ; il reſſembloit à beaucoup de nos jeunes gens dont l'eſtomac & toute ſa région, ſont pour ainſi dire meurtris par des efforts exceſſifs.

Il y a plus de vingt-cinq ans, qu'un jeune homme, attaqué de la maladie de Nicodéme, fut traité à Montpellier

par l'uſage du quinquina (*a*), qui ne faiſoit qu'aggraver les ſymptômes : c'en étoit fait de ce jeune homme, ſans le ſecours de M. Fizes, qui fut appellé heureuſement, & qui bannit le quinquina, pour y ſubſtituer de légers laxatifs, muqueux & aigrelets, en grand lavage : ces petits remédes ne dérangérent point les ſueurs, & le malade guérit.

Au reſte, Nicodéme avoit apparemment le pouls fort irrité, fort variable, portant à l'eſtomac, dans les premiers tems ; il ne ſe développa, il ne devint critique, qu'au déclin de la maladie, vers le 21 ; & ce développement, qui

---

(*a*) NOTE DE L'EDITEUR. Ce traitement auroit fort plu à M. de H, partiſan du quinquina, comme il l'eſt, (*voyez ci-deſſus, pag.* 300), il doit nous dire pourquoi ce malade trouva mieux ſon compte à quitter le quinquina, qu'à en faire uſage. Peut-être que beaucoup de malades de M. de Haen, auroient eu beſoin de quelques viſites de M. Fizes, ou de quelqu'autre de nos Médecins, qui ſçavent évaluer les prétendus miracles du quinquina, & qui ne mettent pas dans le nombre des hauts faits de ce remède, la guériſon des maladies qui peuvent ſe faire, & qui ſe font journellement ſans ſon uſage.

fut marqué par la crise des urines, amena pourtant la sueur.

Nous trouvons ces sortes de caractéres, au pouls de nos jeunes débauchés, lorsqu'ils sont malades, comme Nicodéme : il y en a plusieurs qui saignent du nez, & sont soulagés de la tête. Celle du malade d'Hippocrate, fut dégagée par le vomissement, qu'il eût, peut-être été très-dangéreux de presser par l'émétique : c'est un des cas où ce remède qui semble indiqué par sa nature, est le plus difficile à manier. L'Epigastre est dans un état de spasme opiniâtre, qui exige du ménagement, & qui est difficile à dénouer. Hippocrate a aussi manqué dans cette occasion de parler des évacuations du ventre.

La Vierge de Larisse fut à l'égard des régles, dans le cas de celle d'Abdére : elle les eut pour la premiére fois au milieu de la maladie : elle saigna aussi abondamment du nez au six, & dès le troisiéme jour, son ventre devint très-libre. La sueur se déclara avec le saignement de nez, & elle fut bien critique. Cette crise fut donc compliquée, & sans doute le pouls portoit au nez & aux régles, & ensuite à la

ſueur, avec un fonds d'irritation, tirant à l'intérieur. L'hémorragie ſauva la tête, de concert avec la ſueur : la maladie parut terminée, ſans que les urines euſſent charrié. Nous les voyons ſouvent fournir un dépôt abondant, dans le tems de la convaleſcence. Les Vierges de Lariſſe ſont fort communes dans nos Provinces méridionales.

Je pourrois encore rappeller la femme bourrue de Thaſe, dont la fiévre augmenta du deux au trois ; ce qui fut ſuivi d'une ſueur abondante, qui partagea la criſe avec l'apparition des régles. Mais la criſe ne fut vraiſemblablement parfaite, qu'au bout de quelques jours. Les urines étoient encore noires vers le trois, lors de la ſueur ; du reſte cette femme avoit une furieuſe doſe d'irritation, ſa maladie étoit éminemment nerveuſe, & la ſuite du chagrin. Cette claſſe de malades, eſt très-connue parmi nous, & lorſqu'on les charge de remédes, on procure des fiévres nerveuſes, malignes, longues, ſuivies d'une convaleſcence qui ne finit point. C'eſt un des cas où l'Auteur des *Recherches* doit trouver le pouls égaré, fol, rebelle au développement, ſuſpect & difficile à déterminer.

Pythion, le Prêtre, (*a*) éprouva auſſi au dixiéme jour, une criſe mêlée de ſueurs & de crachats, & vers le quarante, un dépôt au fondement : il avoit des ſelles bilieuſes vers le quatre. La ſueur ne fut que pour une petite partie dans ſa guériſon.

Chærion (*b*) eut une ſueur d'aſſez bonne eſpéce au ſept; elle fut précédée d'un accès de fiévre conſidérable, ce qui va bien avec l'hiſtoire du pouls. Au quatorze la même ſcène recommença, le malade eut un accès de fiévre, qui fut ſuivi de la ſueur: même choſe le dix-ſept. Il y eut à travers ces accès de ſueurs, des vomiſſemens, des évacuations: ainſi la criſe fut fort partagée, fort mêlée, fort difficile; la ſueur fut interrompue.

Le Jardinier de Déalces (*c*), eut de même pluſieurs ſueurs, imparfaites, incomplettes, irréguliéres: au quatre, au onze, au dix-ſept (*), au vingt; la

---

(a) *Epid. Libr. 3, Sect. 1. æger. 1.*
(b) *Ibid. æger. 5.*
(c) *Ibid. æg. 3.*

(*) NOTE DE L'EDITEUR. Ce malade fut tenu chaudement & couvert plus qu'à l'ordinaire pendant la ſueur. M. de Haen veut bien

crise fut des plus longues, des plus difficiles, la maladie ne finit que vers le quarante: telles sont nos fiévres malignes nerveuses, dans lesquelles une crise gêne l'autre, &c. Le pouls se ressent de ces efforts variés, il est empêché dans son développement par les évacuations du canal intestinal.

La femme d'Epicrate (*a*), qui eut, étant en couche, une maladie de quatre-vingt jours, ne sua que le quinze, après un violent redoublement: le flux de bile, les vomissemens, & les urines, chargées, firent le principal de la crise. La sueur ne va pas bien avec ces évacuations continues, comme elles furent dans cette femme. En pareil cas, le pouls demeure fixé à l'intérieur, & ne s'éléve à la sueur finale, qu'avec beaucoup de peine.

---

permettre qu'on couvre un malade, lorsqu'il sue; ce qui n'est pas peu de chose pour un Médecin qui aime tant le grand air. Ne souffriroit-il pas aussi, que lorsque quelqu'un de ses malades est en sueur, on fermât les portes & les fenêtres de son Hôpital, qui sont ouvertes nuit & jour? Cette note sera rendue plus intelligible à la fin de cet article.

(a) *Epid. Lebr.* 1. *æg.* 5.

La

La maladie de Clazoméne (*a*), & celle d'Hérophile d'Abdére (*b*), furent de même tellement tournées à l'intérieur, & aux abondantes évacuations du ventre, qu'il ne parut point de ſueur; ce qui ſembla étonner Hippocrate. Nulle ſueur, dit-il, en parlant de Clazoméne, au vingt; mais ce malade eut une forte douleur à la cuiſſe, & vers le trente-un, une diarrhée abondante & dyſenterique. Le pouls de la ſueur marche rarement & difficilement avec celui de la diarrhée opiniâtre & mêlée d'irritation. Hérophile éprouva à-peu-près les mêmes accidens, & eut de plus deux hémorragies du nez.

Application de ces remarques à la queſtion préſente.

J'AI dit que les obſervations d'Hippocrate confirmoient la fréquence des ſueurs partielles, qui ſuccédent à d'autres criſes, ou qui les préviennent : ces ſueurs ſont différentes des ſueurs complettes, déciſives, ſimples, ou qui forment l'unique ou la principale criſe. Cette vérité eſt connue des Obſerva-

(a) *Ibid. æg.* 10.
(b) *Ibid. æg.* 13.

teurs ; on en trouve la preuve dans les ouvrages des grands Médecins de l'Ecole de Galien : mais elle demande quelques éclairciſſemens propres à développer l'opinion du D. de B.

1°. Les malades dont on vient de parler, ſont les ſeuls qui guérirent parmi les quarante-deux dont l'hiſtoire eſt compriſe dans le premier & troiſiéme livre des Epidémies. Ces malades eurent tous (excepté Clazoméne & Hérophile), des ſueurs plus ou moins abondantes : d'où il eſt d'abord permis de conclure, qu'en général, les malades qui guériſſent, ſont ſujets à éprouver des ſueurs, & que par conſéquent les ſueurs ſont une eſpéce d'évacuation plus favorable que nuiſible. Cette maniére de conſidérer la choſe, ſemble fournir un appui à l'opinion des Médecins qui ſont décidés pour le régime ſudorifique.

2°. Jettons un coup d'œil ſur les morts des Epidémies. Ils ſont au nombre de vingt-cinq, dont ſix ſuérent aſſez abondamment ; ſçavoir, le fils de Parion de Thaze, Philiſcus, la femme Droméade, le Phrénétique, Pythion de Thaze, Eraſinus : cinq ſuérent fort peu ; ſçavoir, celui qui ſoupa étant fort éch af-

sé, Silene, celui qui logeoit à la place des mendians, la voisine de Pantémide, la femme qui logeoit dans la place des mendians. Il y eut enfin treize morts, parmi ces malades, qui ne suérent point.

On pourroit donc encore une fois, conclure qu'en général, la sueur est d'un assez heureux présage dans les maladies, & que le défaut de sueur a au contraire quelque chose de suspect : il n'y eut chez Hippocrate (dans les deux livres des Epid.), que deux malades qui guérirent sans sueur : quinze suérent & guérirent : treize qui n'avoient pas sué moururent. Autre présomption, dira-t-on, de la nécessité & de l'utilité des sueurs en général : treize malades moururent à la vérité, quoiqu'ils eussent sué : il reste à sçavoir quelle différence il y avoit entre la sueur de ces derniers, & celle des quinze qui guérirent après avoir sué.

3°. Je trouve parmi ces malades qui guérirent & qui suérent tous, trois espéces de sueurs remarquables. La premiére espéce, qui est la moins nombreuse, est aussi la plus complette, la plus prompte, la plus décidée, la plus critique. Telles furent au plus la sueur

de Péricles, celle de Nicodéme, celle de la femme bourrue de Thaze, & celle de la Vierge d'Abdére.

La deuxiéme espéce de sueur fut celle de la femme grosse de trois mois, celle de Mélidie, celle d'Anaxion, celle de Pithion le Prêtre; celle du Jardinier de Déalces. La sueur de ces cinq malades, fut peu remarquable, ou d'un petit effet dans la crise: c'est de cette espéce qu'on pourroit dire avec le D. F. qu'il y a des sueurs qui ne sont que le signe de la guérison, & non la cause; elles sont l'effet d'une détente générale qui arrive vers la fin de la maladie, & de ses différentes périodes.

Enfin la sueur d'Hérophon, celle de Cléonactide, celle de Méton, celle de la Vierge de Larisse, celle de Chærion, furent critiques, utiles à la guérison: mais elles ne se firent qu'à coups redoublés, comme par divers accès de fiévre; cela est très-évident dans l'histoire de Chærion: elles furent enfin aidées par d'autres crises; ce qu'on pourroit surtout avancer des sueurs que j'appelle de la seconde espéce, & même de celles de la premiére, tant il est vrai que les sueurs complettes, bien critiques & formant uniquement la crise, sont rare ,

4°. Il paroît au moins évident que parmi toutes ces sueurs, les plus heureuses ont été celles où la fiévre prenant le dessus, a amené le rithme de la sueur propre au pouls critique. C'est à regret qu'on trouve qu'Hippocrate a manqué de suivre le pouls dans ces chefs-d'œuvres de peinture des maladies. On ne sçait pas même bien comment il jugeoit de la fiévre : sa méthode est trop peu connue : mais j'ai prouvé dans le petit commentaire que j'ai fait sur ses histoires, qu'il n'a pas manqué de parler de quelques accidens, que nous voyons journellement marcher avec le pouls de la sueur : il faut bien suppléer à ce qui ne se trouve pas dans Hippocrate, par ce que la nature nous apprend : or elle ne produit point ordinairement une sueur bien décidée & bien critique, sans indiquer par le pouls l'effort critique qu'elle fait à l'extérieur, sans développer le pouls, sans le porter au dehors, comme par des flots d'eau dont elle remplit les vaisseaux.

Nous ne craignons point à cet égard, le démenti des Médecins accoutumés à voir des malades : ce développement du pouls aux approches de la sueur,

ſemble même tracé & indiqué, comme je l'ai dit, dans les deſcriptions d'Hippocrate.

5°. S'il eſt vrai que les obſervations d'Hippocrate comprennent quelques-uns de ces cas rares, dans leſquels la criſe de la ſueur a joué le principal rôle, & a pris le deſſus ſur toutes les autres évacuations : s'il eſt vrai encore que ces mêmes obſervations laiſſent entrevoir qu'en pareil cas, le pouls prend ſon eſſor victorieux, en portant à l'extérieur, & en indiquant la ſueur critique (ce que nous ſçavons aujourd'hui, & qu'Hippocrate ignoroit) ; il n'eſt pas moins certain que ſes deux livres ſur les Epidémies, contiennent pluſieurs exemples de criſes compliquées, faites par parties, dans leſquelles la ſueur a ſuivi ou précédé d'autres évacuations, & dans leſquelles le pouls a ſans doute été mêlé, composé & compliqué (comme nous éprouvons qu'il l'eſt dans les criſes compliquées). Tout cela vient d'être prouvé.

Le D. de B. trouve encore dans les mêmes obſervations des Epidémies, de quoi confirmer ce qu'il a dit ſur les criſes congénéres, ou qui vont aiſément l'une avec l'autre, ſur les mê-

langes des pouls critiques qui ſe font le plus ordinairement, & qui ſont le plus, ſuivant le vœu de la nature.

Des évacuations auxquelles les ſueurs ſe joignirent le plus aiſément, dans les malades d'Hippocrate.

Le D. de Bordeu a dit que » le pouls » critique de la ſueur, a tant de rapport » avec le pouls ſupérieur, qu'à moins » d'une attention particuliére, ou d'une » grande habitude d'en juger, il eſt » difficile de ne pas les confondre: il » eſt au contraire très-rare de le trouver » joint au pouls inférieur (*a*)... Le pouls » nazal & le pectoral vont très-commu- » nément enſemble: le pouls pectoral » & celui de la ſueur, quelqu'oppoſés » qu'ils paroiſſent, forment une com- » binaiſon qui eſt aſſez ordinaire (*b*) «.

Il ſuit de-là que les hémorragies du nez, la ſueur & l'expectoration, lorſqu'elles ſont critiques, ſe combinent aiſément enſemble; c'eſt-à-dire, que les pouls des organes, ſitués au deſſus du diaphragme, ont du rapport, & ſont

---

(*a*) Recherches ſur le Pouls, Tom. premier, Chap. 16.

(*b*) *Ibid.* Chap. 17.

congéneres avec celui de la ſueur. Mais le pouls de la ſueur ne ſe joint pas, ou ne s'incorpore pas aiſément avec les pouls inférieurs. Ainſi une criſe qui ſe fait par les inteſtins & la ſueur, eſt une choſe rare, difficile & aſſez ſuſpecte. Il eſt pourtant vrai que le pouls inteſtinal ſe combine ſouvent avec le pectoral, & que l'inteſtinal ſuccéde au pouls de la ſueur, à la fin des maladies; ce qu'il faut bien diſtinguer.

Conſultons les Epidémies d'Hippocrate, ſur l'hiſtoire des ſueurs, en tant qu'elles ont du rapport avec cette partie de la doctrine du D. de B.

Anaxion fut jugé par les ſueurs & par les crachats; les évacuations du ventre n'entrérent pour rien dans le jugement: Hippocrate n'en parle point. Voilà une criſe qui ſe fit par deux organes analogues, & qui jouent ſouvent enſemble. En effet, je l'ai déja remarqué, les Anaxions, ou les ſujets dans leſquels la complication du travail de la poitrine, & de celui de la peau, les crachats & les ſueurs ont lieu en même-tems, ſe trouvent ſouvent parmi nous.

Méton éprouva à la fois & la ſueur, & le ſaignement de nez: ces deux

évacuations furent dues à un même effort critique, qui portoit vers le haut des parties, au dessus du diaphragme & à la peau. J'ai aussi observé que nos Méton, sont sujets à l'expectoration critique.

La Vierge d'Abdére : les sueurs marchérent de concert avec l'hémorragie du nez : ces deux crises, se seroient vraisemblablement jointes, & auroient jugé la maladie en moins de tems, sans des spasmes douloureux qui portérent aux pieds, & qui barrérent la crise des organes supérieurs & de la peau : la surdité étoit de la partie : or les crises par les oreilles, ont quelque analogie avec le saignement de nez.

La femme bourrue de Thaze : le délire, les convulsions, l'assoupissement, visoient au saignement de nez : cette crise se changea en apparition des régles ; ce qui n'est pas rare : la malade étoit apparamment d'un âge trop formé, pour saigner du nez. D'ailleurs les régles ont, par leur pouls, quelque ressemblance avec le saignement de nez ; & la crise naturelle de la matrice, appelle souvent toutes les autres crises sanguines. Les *Recherches* enseignent qu'il y a beaucoup de ressemblance,

entre les pouls de toutes les hémorragies, & qu'elles marchent de concert avec la ſueur, comme dans cette femme bourrue de Thaze.

Dans Mélidie & la Vierge de Lariſſe, les ſueurs ſe combinérent avec les régles. Il eſt vrai que ces criſes furent interrompues par des évacuations du ventre : auſſi les ſueurs furent-elles tronquées, languiſſantes, & reparurent-elles à pluſieurs repriſes.

Péricles ſua dès le quatre, & il ſaigna du nez dès le premier jour ; il vomit auſſi : or le vomiſſement qui marche avec les criſes ſupérieures, & qui les provoque en quelque maniére, provoque auſſi la ſueur, & a par conſéquent quelque ſorte d'analogie avec elle : c'eſt une criſe extraordinaire, qui en évacuant l'eſtomac, agit fortement ſur tous les organes ſitués au deſſus du diaphragme. Hippocrate ne parle pas des évacuations du ventre, qui n'eurent peut être pas lieu ; & ce reſſerrement du ventre rendit la ſueur plus complette, laiſſa plus de liberté au pouls, pour porter au dehors.

Dans Hérophon, la ſueur marcha avec le délire : il y eut des évacuations du ventre, mais elles eurent lieu en

même-tems que la ſueur : Hérophon fut auſſi atteint de ſurdité, & de tenſion, au côté de la rate, accidens qui ſont fort analogues au ſaignement de nez, qui n'eut pourtant pas lieu.

Nicodéme vomit, eut du délire & ſua; mais il n'eut point d'évacuations remarquables.

Pythion le Prêtre eut des crachats cuits, avec la ſueur : la maladie ne fut pas complettement guérie, & il parut un abſcès au quarante ; parce que la criſe de la ſueur & des crachats fut ſuſpendue par un fonds de ſpaſme, marqué par un tremblement des mains & la torſion de la bouche. Hippocrate obſerve que les évacuations du ventre qui avoient paru au quatre, ſe ſuſpendirent au cinq : la ſueur qui ſe montra au dix, ſe préparoit dès-lors.

La femme groſſe de trois mois, ſua & vomit; il n'eſt point queſtion d'autre évacuation.

En un mot, on trouve dans les malades des Epidémies décrites par le Prince de Cos, que la ſueur ſe combine, ſe rapproche intimément, ou ſe mêle ſouvent avec les criſes ſupérieures & ſanguines, & difficilement avec la criſe du ventre : auſſi voit-on que les

ſueurs furent d'autant moins critiques, que les évacuations furent plus abondantes, & plus ſouvent réitérées : c'eſt ce qui ſe prouve par l'hiſtoire du Jardinier de Déalces, celle de la femme d'Epicrate, celle de Cléonactis, & celle de Chærion.

Quant à Clazoméne & Hérophile, qui ne ſuérent point, les criſes ſe complettérent par le canal inteſtinal ; nouvelle preuve que cette criſe intérieure croiſe la criſe extérieure ou la ſueur.

Voici encore des exemples qui appuyent l'opinion du D. de B. *Fullo in Syro...* (Epid. Libr. 7.), *propter alvi ex thapſia egeſtionem, decimâ octavâ diè, morbus remiſit, evaneſcens citrà ſudorem.* Léophorbide (*Ibid.*), ne ſua qu'au vingt-un & au vingt-deux ; parce que le ventre fut libre juſques-là.

Ces vérités ſemblent découler aſſez naturellement du *cutis denſitas, alvi laxitas* ; &c. mais il eſt bon de les voir appuyées par le détail hiſtorique. La doctrine du pouls y gagne, & l'opinion du D. de B, qui prétend que le pouls de la ſueur ſe confond ſouvent avec le pectoral & le nazal, & rarement avec celui des entrailles, en devient d'autant plus lumineuſe & plus aſſurée.

8°. Baglivi avoit pressenti le danger du mêlange ou de la combinaison de la sueur avec l'évacuation du ventre : il s'exprimoit à ce sujet d'une maniére digne d'Hippocrate. » *Si eodem tempore, in acutis & gravibus morbis, duæ crises, sudor scilicet & alvi fluxus superveniunt, cum pauco levamine, ferè omnes moriuntur; vel si non moriuntur perniciosè habent* (*a*) «.

La sentence de Baglivi a son appui, & dans l'observation, & dans cette histoire d'Hippocrate où il est question d'un malade (le fils de Parion de Thaze (*b*), qui mourut au cent vingtiéme jour, ayant eu pendant toute sa maladie une espéce de dévoiement, une fiévre toujours ardente & des sueurs; notamment le vingt de la maladie où les évacuations du ventre furent bilieuses, & la sueur universelle.

Hermoptoléme, qui mourut au quinze, sua tout d'un coup au onze, & le ventre se lâcha en même-tems (*Epid. Libr.* 7.).

Nenter & d'autres qui ont rapporté l'aphorisme de Baglivi, n'en ont pas senti la liaison avec la marche du pouls.

(a) *Prax. Med. Libr.* 1.
(b) *Epid.* 3.

Cælius Aurelianus & Gordon, dont nous avons rapporté les décisions plus haut, étoient arrivés bien près du but, auquel les réflexions du D. de B. ménent tout naturellement.

7°. On peut donc regarder comme établi, que les sueurs critiques se joignent plus volontiers avec les crises supérieures, telles que l'hémorragie du nez, & les divers transports des humeurs à la tête, avec les hémorragies en général, & avec l'expectoration critique, & les affections de la poitrine, qu'avec la crise par le canal intestinal. L'histoire du pouls vient ici à l'appui des observations; celui qu'on nomme supérieur, se trouve plus souvent réuni avec celui de la sueur, que l'intestinal. Les rithmes du pouls, dans les crises supérieures & sanguines, ont plus de rapport avec celui de la sueur, qu'avec le rithme bien décidément intestinal.

Je devrois, pour completter ce tableau, & mettre cette vérité dans tout son jour, entrer dans l'examen de la crise par les urines: mais cet examen dont on trouve à peine quelque léger indice dans les *Recherches*, doit être réservé à quelque homme instruit du fonds de cette matiére.

Examen des ſueurs dans quelques ſujets morts, dont il eſt fait mention dans les Epidémies d'Hippocrate.

Je vais examiner l'hiſtoire de quelques malades d'Hippocrate, qui moururent n'ayant éprouvé que des ſueurs inutiles, de mauvaiſe eſpéce, & ſymptômatiques. C'eſt la ſeconde eſpéce de ſueurs, connues de tous les Médecins, & ſur leſquelles le D. de B. a fait quelques remarques particuliéres.

On doit bien ſe garder de confondre les ſueurs critiques avec les ſymptômatiques... Il ne faut pas chercher dans ces derniéres tous les ſignes des ſueurs critiques (ſur-tout le caractére du pouls propre à la ſueur)... Les ſueurs qui, ſuivant l'expreſſion d'Hippocrate, ſont promptes & violentes, quoiqu'arrivant aux jours critiques, ſont dangéreuſes... parce qu'elles ſont l'ouvrage d'un travail exceſſif; elles ſont ſymptômatiques, & on trouve toujours en ces cas là le pouls de la ſueur compliqué avec celui d'irritation.

C'eſt-à-dire, que comme il y a des ſueurs critiques de diverſe eſpéce, il y en a auſſi de ſymptômatiques, dont les unes ſont très-décidément mau-

vaiſes, d'autres douteuſes, & d'autres pour ainſi dire neutres. De cette derniére eſpéce, ſeront (ſuivant l'eſprit des *Recherches*) celles qui ne changent rien à la marche ordinaire du pouls, celles-là ſont comme indifférentes, on peut les négliger; celles dont le pouls eſt mêlé d'irritation, avec quelque tendance à la modification critique, peuvent être mauvaiſes, & devenir bonnes, ſi la criſe ſalutaire prend le deſſus; elles ſont toujours dangéreuſes, ſuſpectes & inquiétantes: mais les ſueurs jointes à un pouls non développé, irrité, convulſif, ſans aucun rithme critique, ſont décidément mauvaiſes & ſans reſſource.

Voyons ſi la marche du pouls, indiquée par cet expoſé, peut ſe démêler dans les ſueurs de mauvaiſe eſpéce, dont Hippocrate a parlé (*dans le premier & le troiſiéme livre des Epidémies*). Ne perdons jamais de vue la déciſion de Cælius Aurélianus, & celle de Gordon.

Suivant le premier, les mauvaiſes ſueurs ſe rencontrent ordinairement avec le pouls petit, fréquent, foible, vuide: ſuivant Gordon, la ſueur eſt mortelle, ſi le pouls eſt caché, petit, foible, ſans ordre. Cette double lu-

miére échappée à tant d'Auteurs, a dirigé le D. de B, & rend ſes réflexions d'autant plus dignes d'attention.

Le Phrénétique ſua dès le premier & le ſecond jour; mais il rendit beaucoup d'excrémens : il vomit; la voix lui manqua ; le corps entier fut en convulſion, avec des tremblemens ; tout cela arriva dès les deux premiers jours : le troiſiéme fut auſſi mauvais. Il eſt évident que la ſueur qui fut de mauvaiſe eſpéce, dans cet exemple, fut accompagnée d'un pouls qui n'avoit pas la largeur, l'égalité, la plénitude, la ſoupleſſe qui porte au dehors : il eut un rithme tout contraire; il fut étranglé, portant au dedans, acritique, juſqu'à la mort.

Eraſinus fut en ſueur dès le premier moment de ſa maladie: avec cela, les hypochondres furent gonflés, & ce gonflement qui devint douloureux, alla en augmentant; la tête ſe prit avec férocité ; les extrémités furent froides dès le cinquiéme jour qui fut celui de la mort. On voit que la tenſion & la douleur des hypochondres concentroient le pouls, qu'elles le ſerroient & l'empêchoient de ſe développer : ce pouls ne put donc pas amener une

bonne ſueur, il fut conſtamment non critique, & la gangréne gagna les viſcéres, dont l'irritation fixoit le pouls à un rithme intérieur & non critique.

Philiſcus éprouva dès le premier jour une ſueur qui ne fut pas entiérement mauvaiſe; puiſqu'elle amena du calme juſqu'au trois: le ſoir de ce jour, la fiévre reprit, ſans ſueur, mais avec le tranſport; les urines & la langue furent noires, la reſpiration gênée & entrecoupée, la rate gonflée; quelques gouttes de ſang ſortirent du nez au cinq, & le même jour Philiſcus éprouva des ſueurs froides: il mourut moins par la faute des ſueurs, que par celle de l'hémorragie manquée: il dut avoir, puiſqu'il ſaigna du nez, & que ſa reſpiration étoit gênée, le pouls un peu ſupérieur: auſſi la ſueur parut-elle favorable de prime abord; mais l'embarras des entrailles, le froid des extrémités, la ſoif, les urines, le tranſport, mirent dans le pouls un rithme de complication oppoſé au développement propre à la ſueur critique.

Pythion mourut au dix, étant baigné de ſueur: au neuf, & ſur-tout au huit, il eut des déjections abondantes, du vomiſſement, du délire; ces deux jours

n'avoient point préparé la crise de la sueur ; ils n'avoient point porté dans le pouls le développement propre à la sueur critique ; ils l'avoient au contraire concentré au rithme des entrailles & de l'estomac, d'autant mieux même que le ventre avoit été douloureux au sept, au six & au cinq, & que dès le deux, les extrémités, & sur-tout la tête & les mains avoient été froides. Le pouls fut pendant tout ce tems-là non critique, & il le fut encore davantage aux approches, & lors de la sueur du dix, qui fut par conséquent mortelle.

La femme de Droméade accoucha à terme la veille de sa maladie : Hippocrate ne marque pas exactement l'histoire des vuidanges ; ce qui est un oubli considérable : il dit pourtant qu'il y eut de la douleur à l'hypocondre droit dès le premier jour ; que cette douleur dura jusqu'au trois, jour de la sueur, qui dans un pareil état de délabrement des viscéres de l'hypocondre (& sans doute de la matrice & de tout le ventre), ne put être critique, non plus que le pouls fixé au dedans, au lieu d'avoir la liberté de porter à l'extérieur. Cependant la sueur reparut au six ; mais le ventre étoit gangréné ; les extrémités

devinrent bientôt froides, & cette malade mourut ſubitement; ce qui, n'arrive que trop ſouvent, dans les femmes en couche. En pareil cas, le pouls tient un peu du rithme qui porte aux évacuations ſanguines, à cauſe du travail de la matrice pour les vuidanges : auſſi cette femme de Droméade ſaigna-t-elle du nez vers le quatre : le pouls fut, comme dans Philiſcus, avec quelques apparitions d'effort critique, mais fonciérement gêné & empêché dans ſon développement.

J'ai déja parlé du fils de Parion de Thaze (*a*); ſa ſueur fut pernicieuſe, parce qu'elle ſe trouva compliquée de la diarrhée.

Phérécide (*Epid. Libr.* 7.), ne ſua qu'au neuf; il mourut d'un engorgement à la poitrine, avec des évacuations du ventre, qui rendirent la ſueur ſymptômatique, quoiqu'elle parut à un jour critique.

La femme de Théodore (*Ibid.*), ſua le cinq, le ſix & le ſept; elle mourut de la gangréne à la matrice; l'engorgement gangréneux des entrailles s'oppoſe à

(*a*) Voyez ci-deſſus, pag. 554.

une bonne ſueur, non moins que le dévoiement.

Le D. de H. qui a paſſé ſous ſilence les deux malades précédens, met la femme d'Euxéne & le fils de Nicolaus (*même liv. 7. des Epid.*), au nombre de ceux que l'abondance des ſueurs fit périr. Ces deux morts & la maniére dont le D. de H. les annonce, demandent quelques réflexions.

» Rationem daturus (Hippocrates), » Euxeni Uxor ſeptimo, poſt febris » remiſſionem die obiit? Reſpondet » ſudores & ab initio morbi per totum » corpus, & per medium adfuiſſe mor- » bi curſum (*a*) «. Le D. de H. fait parler l'Auteur du *liv. 7. des Epidémies*; on diroit qu'il s'eſt propoſé une queſtion & qu'il y répond : cela n'eſt pas ainſi énoncé dans le texte : il y eſt rapporté à la vérité que les ſueurs ſe faiſoient dans tout le corps (*ſudores fiebant per totum corpus*); que vers le milieu de la maladie, la fiévre tomba avec une ſueur abondante (*medio tempore... remiſit febris cum multo ſudore*), & que la malade mourut ſept jours

(*a*) *Rat. med. pars 13. Cap. 1.*

après la rémission (*mortua est post remissionem septima die*.

Mais ces remarques sur les sueurs sont séparées par d'autres remarques que le D. de H. oublie. Il est fait mention dans l'histoire de la maladie, d'une chaleur continuelle, & qui redoubloit le soir ; d'un froid des pieds & des jambes, d'une toux séche au commencement des redoublemens, de frissonnemens ou de tremblemens considérables (*rigor*), d'un purgatif qui produisit un mauvais effet (*medicamentum übi bibisset, magis læsa*), d'un point au côté, d'une toux & d'un étouffement, avec des crachats modiques & tenus, d'un dévoiement (*alvus liquidior*), d'une respiration difficile, &c.

On trouve enfin dans l'histoire de la femme d'Euxéne, celle de la sueur combinée avec une mauvaise respiration, dont Cælius Aurélianus a si bien parlé (*a*); on y trouve aussi la complication de la sueur avec le dévoiement, que le D. de B. regarde comme si suspect (*b*). Il est évident que le pouls de cette femme étoit entiérement concen-

(*a*) Voyez ci-dessus, pag. 531.
(*b*) Voyez ci-dessus, pag. 560.

tré, fixé à l'irritation, & qu'il ne put se développer, ou prendre le rithme critique: ainsi cette femme mourut, non pas parce qu'elle sua, mais parce que sa sueur fut incomplette & acritique.

Quant au fils de Nicolaüs; pourquoi mourut-il, dit le D. de H. (*cur mortuus die septima legitur? Quia præter alia symptômata prava, bis incruditate sudaverat* (*a*). Consultons l'Auteur de l'observation (*Epid.* 7.).

» Le fils de Nicolaüs eut un frisson » après des débauches de vin; la fiévre » & le vomissement s'ensuivirent. Au » troisiéme jour, la sueur parut sur tout » le corps; elle cessa, & la chaleur re- » prit tout de suite (*tertia die sudor, to- » tius corporis. Cessavit, & statim rursùs » calefactus est*). Le frisson, la fiévre » & la sueur reprirent le lendemain, » avec le vomissement, il fut purgé lé- » gérement au quatre, (l'urine n'étoit » pas bien franche): il y avoit une » vive douleur dans l'hypocondre gau- » che, laquelle s'étendoit jusqu'aux » lombes. La respiration étoit labo- » rieuse, le ventre se tendit avant la

(*a*) Haen *Ibid.*

» mort qui arriva le ſept ; la partie » poſtérieure du cadavre étoit meurtrie » & rouge «.

Ce n'eſt donc pas pour avoir ſué au troiſiéme jour, que le fils de Nicolaüs mourut. L'Auteur des Epidémies ſemble plutôt accuſer la ceſſation de la ſueur, que la ſueur elle-même (*tertia die ſudor ceſſavit, &c.*). Elle ne put être critique à cauſe de la tenſion du ventre qui amena la gangréne, & empêcha le pouls de ſe porter victorieuſement à l'extérieur.

Pour prouver que l'Auteur du *ſeptiéme liv. des Epid.*, ne craignoit pas ou ne devoit pas craindre la ſueur, précisément parce qu'elle paroiſſoit au troiſiéme jour, il n'y a qu'à lire dans le même livre l'hiſtoire de la femme de Philiſtide : cette femme ſua de tout le corps, au troiſiéme jour, & vers le quatre, & au cinq, & au ſix, & au ſept qui fut le jour de la guériſon ; elle avoit, ſuivant la remarque de l'Auteur, le ventre reſſerré (*alvus naturâ quidem dura*). Tout cela revient bien à toutes nos réflexions (*).

(*) NOTE DE L'EDITEUR. Je ferai une remarque ſur la maniére dont M. de

En

En un mot, on verra clairement dans tous les ſujets morts dont Hippocrate fait l'hiſtoire, & qui ſuérent, que le pouls de ces ſueurs ne put avoir les modifications, & la liberté du pouls des malades qui guérirent en ſuant. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que l'obſervation journaliére eſt conforme à ce que

---

H. rapporte les hiſtoires de la femme d'Euxéne & du fils de Nicolaüs, dans les *huitiéme & treiziéme parties du Ratio Medendi.* Dans la huitiéme partie M. de H. s'exprime ainſi. » Cur » Euxeni uxor ſeptimo poſt remiſſionem die » obiit? Sudores affuerant ab initio per totum » corpus, iterumque morbo medium agente » curſum. « Voici les expreſſions de la treiziémé partie. » Rationem daturus cur Euxeni uxor » ſeptimo poſt remiſſionem die obiit? Reſpon» det (Hippocrates) ſudores & ab initio morbi » per totum corpus, & per medium adfuiſſe » morbi curſum «. D'abord c'étoit M. de H. qui faiſoit la demande, & enſuite c'eſt Hippocrate qui la fait; ce qui eſt bien différent. Dans le vrai, Hippocrate ne ſe fait pas cette queſtion; ainſi M. de H. a plus mal rencontré dans la treiziéme partie que dans la huitiéme, au ſujet de la femme d'Euxéne. C'eſt tout le contraire au ſujet de Nicolaüs: dans la huitiéme partie, M. de H. attribue à Hippocrate une remarque particuliére (*notat Hippocrates*), & dans la treiziéme, cé *notat Hippocrates* n'eſt point rappellé. Ces petites variantes font juger de

j'avance : mais il ne faut pas oublier qu'il ſurvient quelquefois à la fin des maladies, des états ſi bizarres, ſi cruels, que l'Art & la nature aménent par des efforts ſinguliers, des criſes forcées, des ſueurs & des évacuations qui arrachent les malades à la mort.

Le pouls eſt donc parmi nous la pierre de touche de la ſueur : s'il eſt bien libre, bien franc, ſi après le ſerrement paſſager qui ſuit le tems de l'irritation de la maladie, il ſe développe, qu'il devienne critique, qu'il dégage les viſcéres intérieurs en ſe développant ; ſi enſuite il s'élargit, ſe fortifie, s'amollit & prend un rithme qui approche de l'ondulence, & dans lequel la dilatation de l'artére ſe fait comme à coups redoublés, & dont l'un ſoit plus exhauſſé que l'autre, alors la ſueur ſurvient ; elle eſt de bonne eſpéce, elle tombe ordinairement vers le déclin ou le tems de

l'attention d'un Ecrivain : il faut être juſte juſqu'au ſcrupule, lorſqu'on cite Hippocrate. Au reſte, on voit dans la femme d'Euxéne & dans Nicolaüs, l'exemple de deux purgatifs placés fort mal-à-propos ; du moins je le crois ainſi, & je demande à M. de H. ce qu'il en penſe, je lui demande s'il ſuit en cela dans ſa pratique celle de l'Auteur du livre 7. des Epidémies.

l'excrétion de la maladie ou des redoublemens, comme l'état du développement critique du pouls tombe vers celui de la coction.

Si au contraire le pouls ne ſuit pas exactement la marche des trois états principaux de la maladie, l'irritation, la coction & l'excrétion, s'il s'écarte dans ces trois états des rithmes que la nature lui a preſcrits; s'il ſe développe trop-tôt, s'il reſte reſſerré lorſqu'il devroit ſe développer, s'il demeure ordinairement fixé au rithme intérieur, au lieu de prendre ſon eſſor à l'extérieur, s'il n'annonce pas ſon développement, par ſa liberté, & par ſes efforts gradués vers le dehors; s'il ne précéde pas par ces modifications la ſueur qui peut ſurvenir, alors celle-ci eſt mauvaiſe, inutile, ſymptômatique, de nulle valeur, ou décidément mortelle, ſuivant que le pouls reſte plus ou moins opiniâtrement fixé à l'état de foibleſſe, & à l'état acritique. La nature fait d'inutiles efforts pour ſuer, elle ne fait que chaſſer au dehors une séroſité non cuite, & ſemblable à la matiére des dévoiemens bilieux, & des urines crues.

Cette régle générale eſt ſujette ſans doute, comme toutes les autres de l'Art

à quelques exceptions. Il peut arriver en effet, que le pouls ſoit naturellement inhabile au développement & aux rithmes critiques; qu'il aye, à raiſon de la conſtitution particuliére du ſujet, une réſiſtance invincible à ſe plier aux modifications critiques; qu'il ſoit tellement fixé à l'irritation, que ſon état critique ne ſe laiſſe entrevoir qu'à peine. Il peut de même annoncer quelquefois une criſe heureuſe qui devient cependant funeſte. Tout cela ſe peut faire comme dans l'hiſtoire des dévoiemens: mais ce ſont des cas rares qui ne dérangent point la régle générale: il faut juger de ces exceptions, par ce qui en eſt dit dans les *Recherches*.

Avec ces précautions, on voit aſſez clairement dans tout ce qu'Hippocrate & l'Ecole de Cos nous ont tranſmis ſur les ſueurs: on trouve le moyen de concilier les Auteurs, & d'évaluer les ſueurs dans les obſervations qui ſe préſentent: on ne peut établir une comparaiſon ſuivie & parfaite, entre la ſueur & les autres évacuations.

Une ſueur ne ſera point réputée mauvaiſe, ſeulement parce qu'elle vient les premiers jours; ni bonne, parce qu'elle paroît à un jour ordinairement

destiné à une bonne crise. Le point important sera de décider si l'intérieur du corps tient bon; si le pouls a, par ses rithmes antérieurs à la sueur, préparé & annoncé la crise, & si lors même de la sueur, il a conservé le dégré de force nécessaire pour une bonne crise. Il en résultera toujours que le pouls, fidéle interprête de la nature, annoncera les sueurs bien franches, bien critiques, lorsqu'elles ne paroîtront qu'au tems de la coction ou de l'excrétion de la maladie; dans d'autres cas, le pouls annoncera de même la nature des sueurs, avec plus ou moins d'évidence.

Tel est le fonds de la doctrine du D. de B. sur les sueurs (*): cette doctrine la conduit à l'examen de cette

(*) NOTE DE L'EDITEUR. Je sçai qu'il a eu occasion de voir, une fois seulement, la sueur bien décidée de tout un côté du corps, suivant sa longueur; tandis que l'autre côté étoit entiérement sec, & la peau comme du chagrin: le pouls du côté qui suoit (c'étoit le droit), portoit évidemment à la sueur; tandis que l'autre pouls étoit resté portant à l'intérieur. Ce phénomène rare exprime très-bien la doctrine, éclaircie par le même Auteur, sur la division du corps en deux parties égales. Au reste, *Francus* (*Ephem. German. dec.* 1. *ann.* 4.

ſentence d'Hippocrate, qui déclare que toute criſe doit être univerſelle, & à l'examen des ſueurs dans les femmes en couche (*). Je ne puis le ſuivre dans tous ces détails, qui abſolument parlant

---

& 5. *obſerv.* 100.), avoit vu un homme qui ne ſuoit jamais que de la moitié du corps, pris dans ſa longueur, depuis le front juſqu'à la jambe du même côté, tandis que la peau du côté gauche étoit ſéche. *Jacob Schmid* (*Ephem. dec.* 2. *ann.* 2.), parle auſſi d'une femme qui ſuoit de tout le côté gauche, tandis que le droit demeuroit ſec. *Francus* ni *Schmid* ne parlent pas du pouls de la ſueur, apperçu du côté ſuant, & non de l'autre, par *M. de Bordeu.*

(*) NOTE DE L'EDITEUR. Voilà deux points bien intéreſſants, & qui mériteroient l'attention de quelque ſçavant Praticien. L'examen des ſueurs dans les femmes en couche, me paroît d'autant plus néceſſaire, qu'on voit tous les jours broncher, & les partiſans du régime froid, qui évitent toute ſueur dans ces femmes, & ceux du régime chaud, qui crient toujours qu'il faut ménager les ſueurs des femmes en couche; qui trouvera un milieu ſage entre ces deux excès? Quant à la ſentence d'Hippocrate, qui dit que toute *criſe doit être univerſelle*: elle comprend peut-être toute la Médecine, & elle eſt demeurée juſqu'ici inintelligible, & ſans explication. Qu'eſt-ce qu'une criſe univerſelle? peut-il y en avoir? doit-elle ſe faire par tous les couloirs à la fois? juſqu'à quel point

ne ſont pas de ce lieu. Je devois ſeulement montrer l'uſage que cet Auteur a fait des obſervations d'Hippocrate, & prouver combien la doctrine du pouls éclaire ces obſervations, ſur-tout celles que tout Médecin eſt à portée de faire par lui-même. J'ai dû auſſi indiquer quelques Auteurs, dont le D. de B. a ſuivi les traces en s'appuyant de leur autorité, dans la queſtion des ſueurs, qui eſt ſi difficile, que pluſieurs hommes habiles n'ont pu la débrouiller.

Voyons à quoi ont ſervi les travaux

---

un couloir peut-il ſuppléer à l'autre? » Peut-» être, pour le dire en paſſant, bien des Prati-» ciens n'ont-ils jamais fait attention que leur » pratique eſt fondée, dans la plûpart des » maladies, ſur la déciſion de ce problême; » ſçavoir, ſi les excrétions d'une certaine eſ-» péce, peuvent ſuppléer à celles d'une autre » eſpéce; ſi lorſque la tranſpiration eſt rete-» nue, les inteſtins peuvent ſéparer toute la » matiére de la tranſpiration, s'il faut les » exciter à produire cet effet: s'il en eſt de » même, ou différemment, des autres organes » par leſquels les évacuations critiques ſe » font.... Car enfin ſi les excrétions des inteſ-» tins ne peuvent pas ſuppléer à celles de la » peau, en vain eſſayera-t-on de les procurer; » puiſque les ſecouſſes des organes, & la dé-» viation des humeurs, ſeront en pure perte «

dn D. de H, ſur l'hiſtoire des ſueurs; réſumons & éclairciſſons ce que nous avons déja expoſé à ſon ſujet (a).

Examen ultérieur de ce que le Docteur de Haen enſeigne au ſujet des ſueurs.

On ne doit point en Médecine, écrire ſur une matiére déja traitée, & ſurtout lorſqu'on n'a rien de nouveau ou de particulier à propoſer : au moins faut-il ſçavoir exactement ce qui ſe trouve dans les divers Auteurs, ſur cette matiére. Le D. de H. a-t-il ſuivi exactement ces régles raiſonnables ? J'ai donné (b) l'extrait fidéle de ce qu'il enſeigne. D'abord, il ſe déclare contre les ſueurs ; il affecte de préſenter cette évacuation du côté le moins favorable : il ne parle pas du grand nombre de malades guéris à Cos par les ſueurs : c'eſt un excès qu'il falloit ſagement éviter. Quelle qu'ait été l'opinion de Sydenham, quelle que ſoit ſon autorité; un Praticien, comme eſt le D. de H, devoit en appeller à l'obſervation.

Or, l'obſervation apprend qu'il y a

(a) Voyez ci-deſſus, pag. 513.
(b) *Ibid.*

beaucoup de ſueurs utiles, & ſans doute néceſſaires: elle démontre ainſi que les hiſtoires d'Hippocrate, que beaucoup de malades guériſſent parce qu'ils ſuent, & ſuent même abondamment. Il ne falloit donc pas ſuivant une idée ſyſtématique, déclarer une guerre ouverte à toutes les ſueurs; il ne falloit pas (même pour combattre l'opinion outrée des Partiſans trop acharnés des ſueurs), tomber dans l'écueil tout à fait contraire: c'eſt pourtant ce qui eſt arrivé au D. de H.

Qu'il nous diſe tant qu'il voudra, qu'il n'a jamais bien accueilli dans ſon Hôpital des ſueurs fréquentes & continues (*nunquam in Noſocomio ſalutavimus ſalutares*). Nous prendrons la liberté de lui repréſenter, qu'il y a de ces ſueurs promptes, vives, qui durent deux ou trois jours, que nous voyons, pour ainſi dire, égorger ou étouffer des maladies. Le D. de H. auroit dû en voir de cette eſpéce, & il auroit pu les recevoir avec complaiſance (*ſalutares ſalutare*).

Il falloit chercher dans les ſueurs d'Eraſinus, de la femme d'Euxéne, du fils de Nicolaüs, & de Philiſcus, ce qui les avoit rendues mortelles; puiſqu'on

en voit d'aussi pressées, d'aussi abondantes, qui ne sont pas d'un événement funeste.

Témoin l'espéce de constitution dont il est parlé dans le *septiéme livre des Epidémies*, dans laquelle les malades guérissoient avec des sueurs précoces & abondantes. Témoin la décision de Baillou (*a*), que le D. de H. devoit connoître, ainsi que celle de tant de grands hommes.

Valles s'exprime fort sagement sur les sueurs en général. » Ego sane... » (dit-il), non rariùs, neque infeliciùs, vidi ægrotantes judicatos sudore, » cum fluxu ventris, imò verò citiùs » feliciùsque... illud unum apertè intel» ligo non licere evacuationum quam» piam alteri cuipiam anteferri.. Hic » gaudet sudore... ille minùs... sudores » omnibus febribus proprii sunt & præ» cipuè ardentibus, juvant autem non » parùm & efferventes inflammationes: » nimirùm sudor totum corporis habi» tum æqualiter quodam modo expur» gat... Hæc omnia docet Galenus (3e. » *de Crisib. Cap* 3.)... in quibus consi» deres hortos quantò pluribus morbis

(*a*) Voyez ci-dessus, pag. 520.

» ſudor inveniatur conveniens, quàm » alia quæpiam evacuatio, quem tamen » barbari Medici, maximo habent in » contemptu (*a*) «.

Il ſeroit aiſé d'oppoſer d'autres autorités au D. de H : nous oſerions même dire que Sydenham s'eſt laiſſé un peu trop prévenir contre les ſueurs; nous l'oſerions, dis-je, ſi cet honnête homme s'étoit expliqué, auſſi lâchement que le D. de H. le prétend, ou comme il ſemble l'inſinuer (*Rat. Med. Tom.* 4.).

Sydenham, il eſt vrai, s'eſt oppoſé à la méthode échauffante, ſur-tout dans la goutte, dans la petite vérole, & au commencement des maladies aiguës : mais il parle des ſueurs en général, comme d'une évacuation fort amie de la nature; celui qui a rédigé la table de ſes ouvrages (*b*) s'exprime ainſi : » ſudor naturæ methodus genuina & » accommodatiſſima, quæ febrilem » materiam digeſtam per habitum cor» poris expellit; quod tamen ars imi» tari non audet «.

Sydenham étoit principalement em-

(*a*) *Valleſii Controverſ. Med.*
(*b*) *Edit. de* 1749. *Genevæ.*

barrassé du jour & de l'heure de la sueur dans une maladie ; il eût désiré connoître le moment favorable pour appliquer les sudorifiques ; s'il eût été instruit des modifications critiques du pouls, il les auroit sans doute prises pour guide, dans l'application de ces remédes ; ce parti auroit même été, j'ose le dire, bien plus sage que le projet que Sydenham avoit conçu d'enlever par les saignées toute la matiére morbifique, dans de certaines occasions. Il dit au sujet de la constitution épidémique de 1665. & 1666 : » præmissa » maximè venæ sectione, æger in sudorem solvi poterat, quo provocato, » leviora mox symptômata ; atque hoc » nullo non morbi tempore fieri potuit (a) «.

Or, la maladie dont il est question dans cette constitution, n'est point rare. D'ailleurs Sydenham convient que » in » peste particulæ pestilentiales... dissipabiles sunt, atque excitato sudore, non » interrumpendo ejici queunt (b) «.

On eût aisément prouvé à Sydenham, qu'il y a bien des maladies, dont

(a) *Sydenh. Oper. Tom. 1. pag 63.*
(b) *Ibid.* pag. 154.

le miaſme eſt plus aiſé à chaſſer par la ſueur, que celui de la peſte : écoutons enfin ce Praticien parlant de la fiévre tierce automnale.

» Ægrô in lectulo compoſitô, & ſtra-» gulis undiquaque coopertô, ſudores » provoco, ſero lactis cereviſiato, cui » ſalviæ folia incocta, &c... hæc ùbi » aſſumpſerit in ſudoribus continuò » eliciendis perſiſtat, donec elapſæ fue-» rint aliquot horæ... magnâ cautelâ ſe » muniens contrà illas ſudationis in-» terruptiones... ſæpiùs mihi ex animi » voto ceſſit medicamentum hoc (*a*) «.

Qui ne ſçait qu'il y a des maladies aiguës plus traitables & plus aiſément amovibles que la fiévre intermittente. Le D. de H. approuve-t-il cette méthode de Sydenham, ou bien la blâme-t-il ? s'il l'approuve, le voilà dans la voye de ſe reconcilier avec les ſueurs : s'il ne l'approuve point, qu'il ne range donc pas Sydenham de ſon parti ; qu'il n'eſſaye pas de nous en impoſer, ſur les Auteurs que nous avons tous les jours ſous les yeux ; qu'il daigne faire à ces Auteurs l'honneur de les lire & de les étudier.

(*a*) *Ibid.* pag. 55.

J'ignore ſi le D. de H. reçoit des femmes groſſes, pour accoucher, dans ſon Hôpital : il n'a rien dit que je ſçache ſur les maladies des femmes en couche, non plus que ſur celles des enfans, (j'en ſuis fâché, pour l'amour de ſes Etudians). Mais il conviendra ſans doute qu'il eſt des femmes en couche qui éprouvent avec ſuccès, des ſueurs très-abondantes, ſans même qu'il ſoit queſtion de les provoquer : chaque jour nous offre de ces ſortes d'exemples. Mais quelles ſont ces ſueurs? des ſueurs qui inondent les lits juſqu'aux matelats : nous voyons des femmes plongées, pour ainſi dire, dans un bain laiteux pendant des jours entiers; nous en voyons qui ne ceſſent de ſuer pendant toute la premiére quinzaine de leur couche.

Le D. de H. s'eſt expliqué de maniére à faire penſer, que ſi de pareilles ſueurs lui tomboient ſous la main, il ſe garderoit bien de les envisager comme ſalutaires.

Des principes un peu ſinguliers (qui ont, je crois, la même ſource que ceux du D. de H), ſe ſont de nos jours répandus dans cette Capitale : on a voulu dérober toutes nos femmes en couche,

aux ſueurs & à la fiévre de lait; le D. de H. n'a qu'à s'informer de quelques aventures qui ſont arrivées, à cet égard. On lui parlera de femmes tombées dans la phthiſie, devenues comme lépreuſes, ou qui ont été couvertes de gales par tout le corps, après avoir eſſayé d'arrêter la ſueur dans leurs couches. On vouloit éviter un excès, on tomboit dans un autre: il a fallu modérer les prétentions des Partiſans de l'air frais, & des couvertures légéres, en modérant auſſi la fureur de ceux qui ne ſçavent que forcer les maladies & les incommodités du côté de la peau.

J'ai cru devoir avertir le D. de H. de ces hiſtoires de femmes en couche, pour qu'il en faſſe ſon profit, dans la ſuite des volumes de ſon *Ratio Medendi*. En attendant, nous continuerons à bien accueillir les ſueurs, lorſqu'elles nous paroîtront avoir les caractéres convenables; & nous chercherons même à les accélérer, lorſque les circonſtances l'exigeront. » Si naturam rectè operan» tem Medicus imitari debet, ſudorem » provocabit «: Zacutus Luſitanus qui fait cette réflexion (*a*), en valoit bien un autre.

(*a*) *De Medic. princip. hiſt. Libr.* 4. *hiſt*. 9.

On me dira que le D. de H. a modéré ſon opinion, expoſée en premier lieu dans ſon *quatriéme volume du Ratio Med. Pars* 8, & qu'il a enſuite mieux expliquée dans la *treiziéme partie.* Je conviens de ces variantes du D. de H; j'en ai déja dit mon ſentiment (*a*). J'ai auſſi fait remarquer qu'on devoit à M. Soleilhet ce retour de notre Profeſſeur, qui pourtant demeure toujours l'ennemi des ſueurs (*): il ſe renforce dans ſa *treizieme partie* d'un paſſage d'Hippocrate, qu'il s'agit d'examiner maintenant; voici ce paſſage.

» Sudor in febribus acutis copioſus, » malus (*b*)... qui unì cum febre inci- » dit ſudor, malus eſt (*c*) «.

Ces deux ſentences ſeroient intolérables, & contraires à l'obſervation ſi on n'y regardoit pas de plus près que le D. de H. Les ſueurs ne doivent pas être

---

(*a*) Voyez ci-deſſus, pag. 516.

(* NOTE DE L'EDITEUR. Toujours M. de H. copie une partie des opinions du D. Gilchriſt (Eſſais de Medec. d'Edimbourg), qu'on connoit depuis 1747 Je dis une partie, parce qu'il n'en prend que ce qui eſt contraire aux ſueurs, ce qui eſt favorable au quinquina, &c.

(*b*) *Porrhet.* 1°. *text.* 58.

(*c*) *Coac. N°.* 574.

jugées précisément & uniquement par leur abondance, & par le jour & le tems des maladies, où elles arrivent : elles sont quelquefois critiques, même suivant Hippocrate dès le troisiéme jour; & suivant lui aussi, elles ne sont pas toujours mortelles, quoiqu'elles arrivent dès le commencement, comme Baillou l'a dit expressément. Tout cela a été éclairci *(a)* ; je n'ajouterai que quelques réflexions.

1°. J'en appelle à la décision d'un grand Médecin, que le D. de H. doit connoître; c'est Juncker. Il dit franchement, au sujet des deux sentences d'Hippocrate, qu'on vient de lire, qu'elles ont donné bien de la peine aux Commentateurs, & qu'il faut convenir qu'elles ne sont pas vraies. » Hæc prædictio à falsitate vix potest liberari... » Hæc Hippocratis prognosis nimis est » generalis, licet sudores copiosi extrà » diem criticum in nonnullis acutis » suspecti sint *(b)* « il est surprenant que le D. de H. s'appuye sur des sentences qui sont obscures, douteuses & suspectes.

(*a*) Voyez ci-dessus, pag. 533.
(*b*) *Juncker Conspect. pathol. de sudore.*

2°. Voici comment Duret finit son commentaire sur la sentence de Cos, dont il est question. » Si evenerit ut » simul cum tepida febre ac miti, su- » dor erumpat, non erit pestiferus; » quia symptôma est nimiæ abundan- » tiæ, crudi humoris non æstu inca- » lescentis, proindeque in spe fida pe- » pasmi longioris est « (a). Il peut donc arriver, & il arrive tous les jours, que la fiévre prend avec la sueur, sans que celle-ci soit mortelle ni mauvaise.

3°. Le D. de H, en rapportant la sentence de Cos, s'exprime ainsi; *qui unà cum febre incidit sudor, malus est*: il tronque la sentence, qui doit être rendue de cette maniére. *Qui unà cum febre incidit sudor, SI ACUTA EST, pestiferus*; (c'est la traduction de Duret): ou bien, *sudor unà cum febre, ACUTO MORBO URGENTE, malus*; (c'est la traduction de Juncker). On voit que le D. de H. a oublié ces mots, *si acuta est*, ou *acuto morbo urgente* (ἐν ὀξεῖ) (*); il n'y a rien gagné autre

(a) *Duret in Coac. de sudore.*

(*) NOTE DE L'EDITEUR. Foësius traduit comme Juncker, la sentence des Coaques. *Sudor unà cum febre, acuto morbo urgente,*

chose, que de rendre la sentence d'Hippocrate plus insoutenable, en la généralisant & l'appliquant à toutes sortes de fiévres.

Duret applique cette sentence à une espéce particuliére de fiévre très-aiguë, & non aux fiévres ordinaires. On pourroit aussi, en suivant la traduction de Juncker & de Foësius, supposer qu'Hippocrate ne regarde les sueurs dont il est question, comme étant de mauvaise espéce, que lorsqu'elles sont jointes à une maladie particuliére & très-aiguë.

---

malus. Voici la traduction de Vanderlinden : *sudor unà cum febre, in acuto morbo, malus est*. M. de H. a donc suivi une leçon particuliére & fort opposée à celle de Duret, de Foës. de Vanderl. & de Juncker. Aucun de ces Auteurs n'avoit, comme M. de H, conçu le projet de décrier les sucars. Je l'ai déja dit (pag. 578.) : il faut être fort scrupuleux dans la traduction des passages d'Hippocrate : il est honteux de les tourner à son avantage, en les traduisant mal : c'est vouloir tromper ceux qui ne se donnent pas la peine de consulter l'original. Je pourrois aussi faire remarquer à M. de H, que Vanderlinden traduit mieux que lui la sentence des Proréthiques : M. de H. dit, *sudor in febribus acutis, malus* ; & Vanderlinden dit, plus conformément au texte : *sudor multus, cum febribus acutis oboriens, malus*.

Mais le D. de H. se laisse emporter à sa vivacité, lorsqu'il veut prouver quelque chose ; il est toujours en colére contre les sueurs, ou, si je ne me trompe, contre leurs partisans.

4°. Dût-il me ranger dans la classe de ceux qu'il a en vue dans ses critiques améres ; je ne puis m'empêcher de lui remettre sous les yeux, l'avis d'un de nos anciens Médecins : c'est Jules le Paulmier (*Julius Palmarius*), Médecin de Paris. Je crois qu'il est d'autant plus important de citer cette autorité aujourd'hui, qu'on voit des Physiciens, & peut-être quelques Médecins amoureux du grand air, au point qu'ils semblent regretter les peines que nos ayeux ont pris pour se mettre à l'abri du froid, du chaud & de la pluye. Ils voudroient qu'on traitât toutes les maladies, *sub dio*, au milieu des places & des champs, sur le haut des montagnes, pour éviter le mauvais air : il faut désormais dormir la tête nue, sans fenêtres fermées, sans rideau, sans couverture, se baigner sans cesse dans l'eau à la glace, &c. M. de H. seroit en ce genre un apprentif parmi nous : je suis sûr qu'il n'a pas pensé à la moitié des épreuves que nous avons vu faire.

5°. Laissons parler le Paulmier : » non » sum nescius multos fore qui non » mirentur statim initio febris pesti- » lentis in sudorum provocationem in- » cumbere; cum præsertim ii Veteribus » omnibus, maximéque Hippocrati, » in acutis morbis damnati sint, præ- » terquam cum spontè diebus criticis » ex universo corpore promanant. Ple- » risque enim visum est eum qui febre » sudorem arte elicit, nimiùm resiccato » excalefactoque corpore omnia febris » symptômata exasperare. Addunt na- » turam cujus utiles progressus Medicus » imitari debet, humores noxios pri- » mùm concoquere... denique vacua- » tionem omnem spontaneam, quæ » morbi initio contingit, idcircò symp- » tômaticum & inutilem... verissima » quidem & rationi consentanea sunt » hæc omnia, sed quæ in febribus aliis- » que morbis ab humoris putredine » profectis locum dum taxat habent, » non autem in pestilentibus aut vene- » natis, in quibus ferè orgasmum ag- » noscere cogimur... sudorem per ini- » tia statim promovere expedit quocum » venenata pernicies in vaporibus & » ichoribus residens, exspiret, & in te- » nues auras dissipata evanescat... cur,

» obſecro, tantoperè ſuſpecta ſit quam
» natura dictat & rerum eventus com-
» probat curatio? Nemo enim eſt Me-
» dicorum, qui longo medendi uſu, &
» præclaris difficilium morborum cura-
» tionibus famam ſibi compararit, cui
» non explorata ſit iſthæc curandi me-
» thodus... huc accedit febris ſudori-
» ficæ, quæ noſtro ſæculo magnam Bri-
» tannorum ſtragem edidit, per ſudo-
» res, alexiteria & enchima alimenta,
» plurimorum experimentis comproba-
» ta curatio. Cur igitur in aliis febribus
» peſtilentibus imitari minimè liceat
» quod tam felicem ſucceſſum, in febre
» Britannica habuiſſe compertum eſt...
» Ego quod feliciter ſum expertus,
» non poſſum, non commendare. An-
» no 1560, bubone peſtilenti ac febre
» perculſus hac curandi lege... intrà
» ſeptem dies me periculo ſubduxi...
» ſed morientur nonnulli ſub hac cura-
» tione: quidni? Unum hoc ſcio, plu-
» res his remediis hacque curandi me-
» thodo evaſuros, quàm illâ cujus præ-
» cipua vis in catharſi & phlebotomia
» conſiſtit.. (& in qua reſolvi vires,
» & ſudorem intrà remeare ſinunt (*a*) «.

(a) *Jul. Palmarius de morb. contagioſis.*

On ne reprochera pas à le Paulmier de n'avoir pas senti tout ce qu'on pouvoit raisonnablement opposer à sa méthode : il sçavoit & il exposoit tout ce que le D. de H répéte d'après Hippocrate. Mais le Paulmier avoit aussi sçu profiter des nouvelles découvertes, & se contenir dans les sages bornes qu'on ne franchit pas sans danger : ses remarques sont aussi bonnes aujourd'hui qu'elles l'étoient de son tems, & sa méthode des fiévres pestilentielles, trouve journellement son application dans d'autres maladies, lorsqu'elles sont traitées par des Médecins qui sçavent distinguer les bonnes sueurs d'avec les mauvaises ou inutiles ; des Médecins qui connoissent cet effort que le Paulmier appelle *orgasme*, ce moment décisif où la nature tend à quelque évacuation qui est tantôt favorable & tantôt nuisible.

J'ai dit que les remarques de le Paulmier étoient aussi bonnes aujourd'hui, qu'elles l'étoient de son tems. C'est de quoi le D. de H. ne conviendra surement pas : il implore la théorie de Boerhaave, comme l'Agneau tendre appelle sa mere, » optimus Boer-

» haave methodum adeò damnavit...
» optimè Boerhaave : ſudor in initio
» acutæ febris, cujus cauſa paulò per-
» tinacior... Si perennat, orbat ſangui-
» nem liquido diluente, reliquum im-
» piſſat, obſtructiones facit lethalès.
» Sanguine poſteà vix diluentibus vel
» reſolventibus auſcultante, undè om-
» ne ferè genus acutorum produci po-
» teſt ».

Si je voulois chicaner, je prierois le D. de H. d'expliquer clairement le *febris cujus cauſa pertinacior*, de la déciſion de Boerhaave : les ſueurs y gagneroient quelque choſe.

Mais je ne puis laiſſer paſſer le *ſi perennat*, qui eſt déciſif, & qui fait honneur à Boerhaave. *Si perennat*, ſi la ſueur dure : & ſi elle ne dure pas ? & juſqu'à quand doit-elle durer, pour être à craindre ? voilà ce qu'il falloit expliquer. Je ſoupçonne que Boerhaave le faiſoit dans ſes leçons, & qu'il trouvoit de quoi placer quelques ſueurs qui ſont utiles, reſpectables & même critiques dès le commencement des maladies.

Le D. de H. n'eſt pas auſſi ſcrupuleux que ſon ſçavant Maître, à qui il fait dire

dire plus qu'il ne disoit ; je le prouve par la suite du discours de Boerhaave. » Sudor initio semper cohibendus, nisi » constet materiem morbi adeò tenuem » esse, ut cum primo sudore difflari » possit; « pourquoi le D. de H. a-t-il supprimé cette période ? pourquoi la supprime-t-il dans deux ouvrages différens, *Rat. Med. Part.* 8. & *Part.* 13 ?

Quoi qu'il en soit, voici de quoi préserver de la menace du desséchement du sang attribué aux sueurs. » La sueur, » dans la suette (où elle paroît être le » caractére le plus dominant de la ma- » ladie), soutenue par des bouteilles » remplies d'eau chaude, mises dans le » lit, peut entraîner dans cette mala- » die si pressante, une partie (du délé- » tére) : ainsi il seroit désavantageux » de la supprimer. Beaucoup de Prati- » ciens pensent néanmoins qu'on doit » les arrêter... parce qu'elles enlévent, » disent-ils, la partie la plus fluide & » la plus subtile des humeurs, & qu'il » ne reste que la partie la plus épaisse, » qui par sa grossiéreté peut causer des » embarras dangereux. Je suis surpris » de ce que quelques Auteurs modernes » fort recommandables ont adopté cette » opinion... Si la masse des humeurs se

» reduifoit, comme ils le croyent, à la » partie la plus groffiére, ce feroit fur» tout le fang proprement dit qui ref» teroit & qui domineroit; car c'eft » de toutes les humeurs celle qui eft » la plus groffiére. Or il fuffit, pour fe » défabufer de cette opinion, fuggérée » par l'imagination, d'avoir amené le » fang qu'on tire par la faignée dans » ces maladies: on voit que le coagu» lum eft petit, & qu'il nage dans un » véhicule fort abondant. Il eft donc » vifible que, malgré les fueurs abon» dantes, la partie fluide furabonde » dans la maffe du fang: ainfi on ne » doit pas craindre, dans ces maladies » colliquatives, que les fueurs abon» dantes, épuifent le véhicule des hu» meurs... Sudor multus, calidus aut » frigidus, femper fluens, humidi re» dundantiam abducere opportere figni» ficat (*Hipp. Aphor.* 6. *Sect.* 7.) "; ainfi s'explique M. Quefnay (*a*), dont le fentiment méritoit l'attention du D. de H, & qui auroit pu le raffurer fur la crainte de voir le fang mis à fec, & réduit en coagulum par l'effet de toutes les efpéces de fueurs.

(*a*) Traité des fiévres continues, Tom. II. Chap. 8.

Cette crainte du desséchement du sang, imputé aux sueurs, comment pourroit-elle, par exemple, faire quelque impression aux Médecins qui voyent journellement, à nos eaux minérales, des centaines de malades noyés pour ainsi dire dans les sueurs, en sortant des bains & des étuves : ils sçavent très-bien distinguer les bonnes sueurs des mauvaises; celles-ci ne sont pas les plus abondantes : les bonnes, quelqu'abondantes qu'elles soient, rafraîchissent au lieu d'échauffer, elles allégent le corps, remettent l'ordre dans les fonctions, & produisent en un mot, une souplesse générale toujours favorable à l'économie animale. On laisse les puériles craintes du desséchement du sang à ces Théoriciens légers & sans expérience, qui calculent les effets des remédes & des révolutions d'après leurs petits systêmes.

J'ai vu à Paris, dans le tems où l'on exagéroit les mauvais effets des sueurs, & la nécessité de l'impression constante de l'air frais, & renouvellé, frappant le plus qu'il se pourroit sur toutes les parties du corps des malades; j'ai vu dans ce même tems un Praticien arrivant du fonds du nord, où l'on guérit,

disoit-on, toutes les maladies, par des bains à la glace; je l'ai vu renfermer des malades dans des étuves pendant trois semaines & des mois entiers, & les faire suer nuit & jour. J'ai examiné quelques-uns de ces malades, livrés à cette question chaude, & je les ai trouvés plus frais, moins épuisés, moins abattus que ceux qui avoient été livrés à la question froide: il y a eu des malades qui ont passé d'une épreuve à l'autre, du froid aux étuves, des sueurs aux bains à la glace, &c.

C'étoient des excès, des tentatives, peut-être utiles à hasarder: car enfin un Observateur sage & prudent, en retiroit le profit de sentir le peu de fondement de toutes ces théories du froid & du chaud, du sec & de l'humide, de la fonte du sang & de sa coagulation.

Tout cela est bon sur les bancs de l'Ecole, auxquels M. Pringle a renvoyé les discussions dans lesquelles le D. de H. s'étoit laissé entraîner. Je ne prendrai pas la même liberté: mais quoique je sois fort éloigné de la méthode incendiaire de ceux qui veulent toujours pousser à la peau, pour procurer les sueurs; je n'en suis pas moins contraire au pro-

jet de traiter toutes les maladies, sans avoir jamais recours à l'usage des sudorifiques, plus ou moins décidés suivant l'occasion.

Boerhaave lui-même, pour ne pas parler d'un grand nombre de Praticiens de toutes les nations, auroit dû prémunir le D. de H. contre l'espéce d'*hydrophobie* dont il est question. » Si segnior apparet (*motus febrilis*), excitabitur ope cardiacorum.... acre paululùm calidiore... medicamentis acrioribus, volatilibus aromaticis, fermentatis, frictione, calore (*a*)... anxietas febrilis... ubi advertitur affectio spasmodica causa esse, tollitur... acre expellendo per purgantia, sudorifera (*b*)... diarrheæ febrilis... curatio absolvitur... & determinatione aliorsum per sudores (*c*)... anginæ aquosæ curatio... copiam lymphæ evacuando... & sudoriferis siccis, externis, internis (*d*)... sudorifera in febribus... radic... apii unc. sem. bardanæ, chinæ

(*a*) *Aphor. de cognosc. & cur. morb. aphor.* 611.
(*b*) *Ibid. aphor.* 634.
(*c*) *Ibid. aphor.* 722.
(*d*) *Ibid. aphor.* 796.

» ana unc. chicor. gramin. petrosel. ra-
» par. rusii ana unc. sem. sarsæparill.
» unc. 1. scorson. unc. sem. fol. acetos.
» chicor. endiv. taraxac. ana man. 1.
» flor. sambuc. unc. 2. semin. contus.
» apii, petrosel. ana unc. 1. cum aqu.
» decoct. pint. 3. exhibe... hauriat
» unc. III. calidas. omni quadrante
» horæ, donec leviter sudet... ex hac
» formula *INFINITÆ ALIÆ* conci-
» nuari possunt *(a)* «.

Il est évident par tous ces passages de Boerhaave, qu'il employoit quelques sudorifiques, même dans les fiévres. S'il faut en juger sur le dégoût que le D. de H. paroît avoir pour les sueurs, jamais aucun de ses malades n'a pris trois onces d'apozéme sudorifique, de quart-d'heure en quart-d'heure : jamais, suivant son aveu, il n'a essayé de procurer une sueur même salutaire *nunquàm... sudorum crisim... à me... arte provocatam viderunt... medicinæ studiosi (b)*. Il s'est donc écarté des principes de son Maître : on ne sçait pas même, s'il a jamais donné à ses ma-

(a) *Libell. de mater. med. pag. 95.*
(b) *Rat. Med. par. 13.*

lades des boiſſons chaudes (*calidas*), comme Boerhaave: il laiſſe ſeulement entrevoir qu'il a fait boire ſa tiſanne de M. de Ste. Catherine, tiéde, ou dégourdie (*calidè, aut tepidè ſaltem*), & que ſes malades en boivent rarement deux pintes, & très-ſouvent ſix, & davantage. (*Et plus adhùc*) (*).

Mais quelle horreur pour les ſueurs! il faut la vaincre s'il ſe peut: on ne doit point laiſſer un galant-homme s'égarer dans les labyrinthes du préjugé. Si l'exemple de le Paulmier, qui ſe fit ſuer lui-même avec ſuccès, ne ſuffit pas pour convertir le D. de H; en voici un autre. Nicolas Cheſnau: il avoit pratiqué la Médecine dans nos Provinces méridionales; il étoit par conſéquent en état de connoître les effets de la chaleur même exceſſive ſur

(*) NOTE DE L'EDITEUR. Je paſſerai tout cela à M. de H, pourvu qu'il n'imagine pas être l'Inventeur de cette abondante boiſſon. Nos Médecins de la génération précédente avoient toujours dans la bouche ces mots ſacramentaux: je voudrois que vous fiſſiez paſſer la riviére dans votre corps; lavez, humectez; la boiſſon eſt de toutes les diſtractions qu'on procure aux malades, la plus en vogue.

nos corps (*), écoutons-le, il va faire ſa propre hiſtoire.

» Fluxio ita morborum cauſa univer-
» ſalis eſt, ut omnes ferè ſpecies inve-
» here poſſit... capitis refrigeratio flu-
» xionis cauſa... quam ſtudioſiſſimè ca-
» vere omnibus conſulo, præcipuè ur-
» banis... parvulæ fluxiones, etiam ca-
» pite robuſtis, & toto corpore ſanis
» fiunt ſola partium externarum calva-
» riæ ſubita refrigeratione... quæ in
» partes proximiores procludantur... Si
» caput impensè refrigeretur, varios
» humor excitat dolores... aliàs cum
» febre levi, aut acuta pro natura pu-
» treſcentis humoris... cauſam horum

(*) NOTE DE L'EDITEUR. Riviére qui connoiſſoit auſſi l'air & les maladies de nos Provinces méridionales, s'exprime ainſi: » morbi » acuti frequentiùs multò per ſudores, quàm » aliam quamvis evacuationem ſolent judicari: » ideò exactiores erimus in futuri ſudoris ſignis » inveſtigandis, « ſuivant la théorie de M. de Haen, l'eſpéce humaine auroit dû finir par la pourriture dans nos Provinces méridionales. Varandal avoit déja dit avant Riviére » nulla » eſt ſudore, frequentior vacuatio, in febri- » bus, nulla quæ citiùs aut feliciùs iſtarum » curationem abſolvat, &c. « ſouffrir des ſueurs dans un air comme celui de Montpellier, c'eſt un piacle, *piaculum*!

» frigidam feré ſemper invenies... tunc-
» que magis nocet aeris frigidioris oc-
» curſus, à vento frigido, vel mora ſub
» dio... mora in locis frigidis nudo ca-
» pite, propter æſtum, præſertim ſi
» ſudore diffluat, ſintque loca zephiris
» pervia... modus abſumendæ (curandæ)
» fluxionis omnium validiſſimus, in
» diætâ ſudorificâ verſatur... qui voluerit
» ſudorem ſine noxa elicere, ſudet in
» laconico... optimum medicamentum
» foret... hydroticum... quod virtute
» ſpecificâ ſudores eliceret; maximum
» arcanum auro probatiſſimo emen-
» dum (*)... nullus non morbus à flu-
» xione, febre etiam acutâ comitante,
» non cederet, & alii multi qui indi-

(*) NOTE DE L'EDITEUR. Plût à Dieu en effet qu'on eût un ſpécifique pour la ſueur, tel que l'étoit, au dire d'Homberg (*Mem. de l'Acad.* 1712.), celui d'un Charlatan qui débitoit une poudre où entroient le ſouffre & la litharge, & dont on faiſoit, en y mêlant de l'huile, une pâte qu'on frottoit entre les mains. Il paroît que cette pâte fut de mode à Paris du tems d'Homberg; nous y avons vu depuis p u célébrer l'onguent mercuriel d'un nommé *Galaber*, qui a trouvé le moyen de frictionner tout le monde, grands & petits; il a excité une fermentation éphémére dont les ſages ont

» gent ſudoribus.... in infantia, pue-
» rilia & adoleſcentia, uſquè ad an-
» num 22, nunquam per noctem dor-
» miens, pileo tectus, quamdiù ex
» patria, (Maſſilia) non exceſſi... juxtà
» Ciſteronienſium Civitatem, cum pla-
» ga illa noſtra Maſſilienſi eſſet frigi-
» dior, fluxionem, annum agentem 22,
» me ſuprà dentes commovit... quâ per
» multos annos afflictus ſum... ex eo
» tempore, nocturnum pileum geſtare
» coactus ſum; cæpique pedetentim
» magis ac magis pænas luere, quòd
» ab exercitio, ſudore diffluens, nudo
» capite multoties frigus collegiſſem...
» annô ætatis 24. (Pariſiis degem)...
» non reſtitit humor in genâ; ſed circà
» unum ex iliis defluxit... febrem va-
» lidam efficiens... in Vaſconiâ... inter-
» diù noctuque ſtatim à prandio, a
» cænâ, in opus incumbens... tempera-
» mentum omninò evertitur... debilis
» facta ventriculi concoctrix... undè

gémi, & dont beaucoup ont été les dupes & les victimes, comme cela arrive dans nos grandes villes où les ſyrops, les poudres, les bols, les fondans, les antiſcorbutiques, les purifians & tels autres remédes, prétendus univerſels par les Marchands d'arcanes, ont chacun leur tour.

» pryalismus, rugitus... in oppido no-
» mine *Nogaro*, Medicinæ factitandæ
» gratiâ veni... noctes ducebam insom-
» nes... omnis decubitûs impatiens...
» nullum vinum excalefaciendo stoma-
» cho idoneum... post sensum frigoris
» in capite.... erumpebant sæpè de nocte
» inter dormiendum, matutinis horis
» horis sudores... pro certo habebam,
» si subsisterent me magis doloribus
» obnoxium fore : quòd ità contigit...
» ab eo enim tempore, quô sudores
» non ampliùs manare cæperunt, va-
» riis doloribus insolitis sum affectus...
» cardialgia... tussicula... cum excreatio-
» nibus Phthisicorum simillibus... hac
» de causa statui in posterum thoraces
» leviores non ampliùs gestare, sed
» hispanorum more, uti, quocumque
» tempore, crassioribus vestimentis;
» ex quo observato non ampliùs in
» talem affectum incidi... ex his dis-
» cendum corpora eorum qui doloribus
» à fluxione torquentur, omni studio à
» frigore tueri oportere... postquam
» sudores spontè inter dormiendum
» manantes substiterunt, videns excre-
» tionem hanc, solâ naturâ duce, ple-
» risque & mihi profuisse... arte volui
» imitari... confeci caveam in quâ... sine

» ullâ præparatione ad libitum ſudores
» moverem... non ſolum in re præſenti
» emolumentum percepi ; ſed etiam
» ſupervenientibus in poſterum dolori-
» bus... utque caput meum frigoris non
» ſentiret appulſus... impoſui capiti
» quidquid arcendo frigori neceſſarium
» erat... ex quibus tantum emolumen-
» tum percepi , ut ſcripto non poſſit
» concipi... tanta mihi non fuit visûs
» debilitas... magni eſt momenti ad
» ſanitatem, ſola caloris partium cuſ-
» todia... hæc omnia, primùm in aliis,
» deindè in me rerum uſu compro-
» bata (*a*) «.

Cette opinion de Cheſneau eſt fort oppoſée aux idées qui ſe ſont répandues de nos jours : mais elle eſt remplie de ſageſſe & de bon ſens : Cheſneau a très-bien connu l'hiſtoire des maladies catarrhales, & il en a même entrevu la théorie qui eſt fondée aujourd'hui ſur la connoiſſance du tiſſu cellulaire : or les maladies catarrhales ne ſont pas toutes froides & aqueuſes, elles ſont ſouvent chaudes avec la fiévre & beaucoup d'accidens nerveux ; elles

(*a*) Nicol. Cheſneau, *obſervat. medic. de catarrhis ſeu fluxionibus.*

n'en ſont pas moins ſujettes à ſe terminer par les ſueurs, comme on le voit par l'hiſtoire des malades guéris dans les Epidémies d'Hippocrate. Les Médecins qui traitent ces eſpéces de maladies, ne peuvent donc perdre de vue l'évacuation qui ſe fait par la peau, à moins de vouloir renoncer de propos délibéré, à une ſource de ſecours propres à favoriſer l'intention de la nature.

Le plus cruel de ſes ennemis ſeroit un Médecin, qui ſous prétexte d'épargner aux malades quelques petits inconvéniens de la chaleur, auroit conçu le projet opiniâtre d'empêcher toutes les ſueurs, & de les repouſſer toutes, ou par l'air & les boiſſons froides, ou par la négligence des remédes appropriés. La crainte de l'inflammation & de ſes ſuites, celle de la diſpoſition à la pourriture, à quoi nos humeurs ſont ſujettes, a produit bien des excès nuiſibles, & j'oſe le dire ridicules (*). *In-*

(*) NOTE DE L'EDITEUR. Il eſt aſſurément ridicule de s'épouvanter de l'effet de quelques verres d'eau de ſcorſonére, ou de quelques gouttes d'eſprit volatil huileux, lorſqu'on ne craint pas de donner le quinquina à poignées,

flammationis facinora haud paucà, haud incelebria, temporibus noſtris (*a*).

Le ſage Docteur Pringle, qu'on ne trouvera pas mauvais que je regarde comme le moins partial de tous les Diſciples de Boerhaave, nous a ouvert les yeux au ſujet de l'action des alkalis volatils, qu'on croyoit ſi propres à augmenter la pourriture : il a heureuſement conſervé les moyens de lier au beſoin la pratique de Sylvius Deleboé, avec celle des Médecins ſages de tous les ſiécles : il a rompu le mur de ſéparation, qu'un mal-entendu avoit mis entre la vieille & la nouvelle Ecole de Leyde. Le D. de H. ne nous accuſera point de lui citer des Médecins, dont il puiſſe refuſer le témoignage, pour nous fortifier contre ſon horreur pour les ſueurs.

& le ſyrop de pavot par verrées. Il eſt ridicule d'oſer ſoumettre les malades à toutes les tortures de l'électricité, lorſqu'on craint de fermer les portes & les fenêtres de leurs appartemens. Il eſt ridicule de craindre les effets des vomitifs, lorſqu'on ne craint pas ceux des véſicatoires, & de craindre d'imiter Hippocrate, qui faiſoit vomir, tandis qu'on ne craint pas de l'imiter pour haſarder le trépan, &c, &c. Ceux qui auront parcouru les ouvrages de M. de H, entendront cette note.

(a) *Aquitaniæ minerales aquæ*, D. de Bordeu.

Je le répéte avec confiance d'après le Paulmier (*a*) : il n'eſt pas de Praticien un peu expérimenté, qui n'aye vu des cas comme déſeſpérés, dans leſquels des cordiaux & des ſudorifiques même bien forts, eſprits volatils, & autres, ont arraché des malades à la mort, à la fin de ces maladies malignes où les forces ſont abattues par la quantité de matiére qu'il faut expulſer vigoureuſement par toutes les voies. Il y a des momens dans les maladies aiguës, où l'on ſe trouve forcé d'employer les remédes encore plus actifs & plus incendiaires, que dans les maladies chroniques les plus froides : il y en a dans leſquelles l'affaiſſement & les étranglemens intérieurs ſont ſi conſidérables, que les remédes doivent être employés à des doſes incroyables, mais dont un Médecin inſtruit ne redoute point l'effet.

Ces momens critiques ſe préſentent quelquefois dès les premiers jours, dès les premiers redoublemens des maladies, & avec des ſueurs qui ſemblent pernicieuſes, mais que des cordiaux rendent quelquefois critiques, en ra-

(*a*) Voyez ci-deſſus, pag. 597.

nimant la chaleur & développant le pouls : c'eſt le cas de ces ſueurs dans leſquelles le pouls eſt moitié critique, moitié non critique (*a*).

Après tout, il y a quelque choſe d'organique dans les ſueurs : il ne faut pas les conſidérer uniquement du côté par lequel elles ſembleroient pouvoir dépouiller le ſang de ſon eau naturelle. Valles l'a très-bien obſervé ; *hic gaudet ſudore, ille minùs :* il y a des tempéramens naturellement enclins aux ſueurs ; il y a des maladies que la nature aime à terminer par cette évacuation ; les purgatifs ſont quelquefois néceſſaires pour ouvrir le ventre ; les ſudorifiques ſont même néceſſaires pour ouvrir la peau : cette partie eſt ſujette à ſes dévoiemens & à ſes fontes, comme les entrailles. Des purgatifs guériſſent quelquefois des dévoiemens ; des ſudorifiques guériſſent de même des ſueurs : dans les deux cas, c'eſt en épaiſſiſſant la matiére de l'évacuation, c'eſt en aſſurant une criſe que la nature ne produit qu'incomplettement, c'eſt en réveillant des organes pareſſeux, &c. que ces effets s'opérent.

(*a*) Voyez ci-deſſus, pag. 558.

» Il eſt douloureux pour nos Méde-
» cins (François), & dangereux pour
» l'eſpéce humaine, que l'uſage des
» émétiques & des purgatifs, dans les
» fluxions de poitrine, ne ſe trouve
» pas conſigné dans des ouvrages mo-
» dernes, auxquels le goût & le ſuf-
» frage du ſiécle, la mode & le bruit
» de tant de bouches qui ſe répétent à
» l'envi, ſemblent aſſurer l'immortalité.
» J'y voudrois auſſi quelques additions
» ſur l'emploi des ſudorifiques, dont
» j'ai vu de bons effets : la nature ne
» hait pas ces remédes dans les mala-
» dies cellulaires de la poitrine; parce
» que la poche cellulaire de cette partie
» a des rapports ſinguliers avec toute
» l'habitude du corps. Valles avoit vu
» employer les ſudorifiques avec ſuc-
» cès : Sylvius Deleboé en faiſoit ſa
» principale reſſource; il les manioit
» plus ſagement que Van-Helmont (*a*) «.

Le D. de H. ſera-t-il fâché que ſes ouvrages ſoient mis au nombre de ceux dont il eſt queſtion, & auxquels nous déſirons qu'il ſoit fait quelques additions, ſur l'emploi des ſudorifiques &

(*a*) Recherches ſur le tiſſu muqueux ou cellulaire, &c.

des émétiques : j'y ajouterois volontiers celui des bains pour les maladies aiguës, comme propres à procurer la ſueur, &c.

Le penchant de la nature pour les ſueurs, dans les maladies cellulaires de la poitrine, me paroît très-bien apperçu dans cet endroit du *ſeptiéme livre des Epidémies* : » quibus tuſſes Hyeme » maximè auſtro ſpirante, craſſa & mul- » ta exſcreantibus febres accedunt... hi » non per totum corpus, ſed aut circà » cervicem, aut ſub alis, aut capite » ſudantes liberantur «.

D'ailleurs cette même ſentence du *ſeptiéme livre des Epidémies*, pourroit ſervir de baſe à la théorie des ſueurs locales : *ùbi ſudor, ùbi morbus* : Hippocrate l'a dit, & on lui a ſouvent imputé de s'être trompé à cet égard : il n'y auroit qu'à s'entendre : il faudroit ſe rappeller que tout le tiſſu cellulaire qui compoſe l'enveloppe générale du corps, n'eſt que le produit du tiſſu cellulaire des organes intérieurs ; ceux-ci ont chacun leur département dans l'enveloppe générale. Ce que je dis du tiſſu cellulaire, doit auſſi s'entendre des nerfs & des vaiſſeaux. Les ſueurs locales ont donc, pour ainſi dire, leur racine dans l'in-

térieur, comme les enflures œdémateuſes ou variqueuſes. *ubi ſudor, ùbi morbus* : cela ne veut pas dire que la maladie a ſon ſiége principal dans la partie qui ſue; mais cette partie communique, par le tiſſu cellulaire & les nerfs, avec l'intérieur qui ſouffre : au moyen de cette communication, la ſueur ſe montre dans la partie extérieure. Ainſi on peut dire avec Hippocrate, que la maladie, quoiqu'elle ait ſon ſiége dans l'intérieur, s'étend toujours plus ou moins à la partie qui ſue. La maladie eſt dans le département du viſcére ſouffrant, & le lieu de ce département ſe connoît par la ſueur, &c, &c, &c.

Arrêtons nous un moment avec de Leboé, pour qui un Eléve de l Ecole de Leyde, tel que le D. de H, doit conſerver un fonds de reſpect. Voici quelques-unes de ſes déciſions ſur les ſueurs. » De Doctoribus cathedralibus » non loquor, ſed Clinicis, atque ægris » medicinam facientibus, ùbi nihil ju- » vat obtundere, aut obruere multilo- » quio diſcipulos (*); ſed maximè con-

---

(*) NOTE DE L'EDITEUR. *Doctoribus cathedralibus... obruere multiloquio diſcipulos* ! Voilà

» venientibus ac ſelectiſſimis medica-
» mentis reſtituere ægros... ſudorifera
» plurima occurrunt... materia ſudoris
» non ſemper per habitum corporis &
» poros, ſed non rarò per renes...
» nihil certè periculi imminet ægris
» ab aſſumptis ſudoriferis, quamvis
» nullus prodeat ſudor... id pendet,
» aut ab humore peccante, aut à tegu-
» mentis nimiis ægros penè ſuffocan-
» tibus, quod imprimis culpandum &
» vitandum, in ſudore movendo : hac
» in parte delinquunt adſtantes & gre-
» garii Medici... Viſciditas humorum
» impedit... quæſitum ſudorem... ſudo-
» riferis ſenſim ad ſudorem diſponun-
» tur humores... iis diſſolvetur pituita,
» ſolvitur obſtructio, aperientur pori...
» ſudori parabitur via... quod inculcavi
» ſæpiùs, iterum inculco, feſtinandum
» lentè in medicinâ... ſi ſudor veniat,
» movendus; ſatiùs eſt ipſum lentè ac
» repetitis vicibus propelli... ne ab uno
» extremo conjiciatur peccans humor
» in alterum, ſecundùm tritum, pro-

---

un bon conſeil qui peut ſervir à tous les donneurs de leçons. *Obruere multiloquio diſcipulos :* nous appellerions cela prendre le ton de Maître, &c, &c, &c.

» verbium : ſtulti dum vitant vitia, in » contraria currunt (*a*) «.

Le D. de H. peut juger par lui-même, juſqu'à quel point Sylvius Deléboé a tort ou raiſon : jamais Sydenham n'a rien dit ni pu dire de ſi ſage ſur les ſueurs : jamais Boerhaave n'a enfanté une plus gentille *théoriette*.

J'appellerai un autre témoignage à notre ſecours : celui de Gorter, dont le D. de H. fait ſans doute le cas qu'il mérite. » In eam incidi methodum (*dit* » *Gorter*, *en parlant d'une maladie* » *épidémique qu'il avoit traitée*), quæ » morbi materiem per inſenſibilem » tranſpirationem educit... morbus ca- » tarrhoſus... paucis hominibus parcens, » multos opprimens... in quo difficilis » reſpiratio, tuſſis anxietas, dolores » pectoris ferè pleuritici... leve deli- » rium, diuturniores vigiliæ vel ſopo- » res... cum quadam febricula quæ in- » tenditur & maligna fit... in quibus, » dum ſatis vehemens febris... nullum » medicamentum aptius, quàm ſpiri- » tus ſalis ammoniaci extemporaneus... » adjeci julap. ex hyſſop. ſcabios. cum » ſyrup. papav. contrayervæ pulverem...

(*a*) *Sylv. Deleb. Prax. med. appendix.*

» oleum diſtillatum ſaſſafras in elæo-
» ſaccharum... theriac. tinctum croci...
» aliaque diaphoretica, &c «.

Je ne puis oublier une réflexion qui m'a ſouvent occupé. J'ai comparé le travail de la fiévre à celui de l'incubation : on ſçait à quel état de maigreur ce dernier réduit une poule ; c'eſt le malade dont les forces s'uſent pendant la maladie : l'œuf réſiſte ſans ſe pourrir à un dégré de chaleur qui développe l'embryon, comme la fiévre fait la coction de la matiére morbifique, ſans cauſer la pourriture des humeurs & des organes. Vouloir procurer cette coction au grand air, ſans un peu de chaleur concentrée, & en éteignant toute celle que la maladie produit ; c'eſt, ſuivant moi, vouloir faire éclorre un œuf, ſans le dégré de chaleur qui lui convient. La poule, maigrit en couvant ; ſes excrémens deviennent d'une odeur plus fétide qu'on ne peut l'imaginer ; mais l'embryon végéte dans l'œuf & y vit ſans s'y pourrir. La fiévre affecte tout le corps, elle l'échauffe d'une maniére ſenſible ; mais elle procure, à la faveur de cette chaleur, de bonnes digeſtions, de bonnes coctions, & des excrétions critiques de bonne eſpéce : il ne faut

donc pas l'étouffer ſous prétexte de ne pas vouloir brûler les malades; il faut encore moins les expoſer à toutes les intempéries des ſaiſons.

Quant aux mauvais effets de l'air chargé des vapeurs animales, qu'on exagére au point de craindre que les malades qu'on fait ſuer ne s'empoiſonnent eux-mêmes, comme tout ce qui les environne, le reméde à ces accidens, eſt ſi aiſé, que pourvu qu'on ne tombe pas dans l'excès de glacer les malades pour les empêcher d'étouffer, il y auroit de la mauvaiſe humeur à s'y refuſer, comme il y auroit de l'impéritie à trop redouter l'entrée de l'air extérieur dans la chambre des malades: mais il y a des momens pour ſuer, & d'autres pour purifier l'air.

D'ailleurs l'air, pour nous être utile, doit, peut-être, être chargé de certains miaſmes, de certains corps étrangers qui adouciſſent ſon reſſort, & l'empêchent de nuire. S'il eſt vrai que les exhalaiſons dont l'air ſe charge, ſont comme autant de mophétes pernicieuſes aux animaux & aux végétaux eux-mêmes: ne peut-on pas avancer auſſi que les exhalaiſons douces & nouvelles des animaux & des végétaux, rendent

l'air plus analogue à la poitrine ? Il semble que la nature aye craint d'exposer les organes des animaux à l'air le plus pur. La transpiration qui sort du poumon, celle qui entoure tout le corps des animaux, est une espéce de rempart & de laboratoire, où l'air se charge de certaines parties qui l'adoucissent & qui l'incorporent déja, pour ainsi dire, dans l'animal qui va le respirer : ces préparations sont une espéce de digestion, à laquelle l'air doit se prêter, & à laquelle un air vierge, comme celui des montagnes, par exemple, résiste peut-être trop.

Il n'y a qu'à faire attention à ce qui se passe dans les jeunes animaux. Tous leurs organes des sens ont été munis d'un certain rempart qui s'oppose à l'effort de l'atmosphére, l'organe de la vue, celui de l'ouie, & la peau elle-même, ne s'accoutument que peu-à-peu à leurs fonctions : le poumon a, pour se préserver des impressions trop fortes de l'air, une grande quantité de transpiration. C'est dans cette transpiration, que fomente une chaleur convenable, que les animaux déja formés vivent, & que les jeunes grandissent. Prenez garde à la nature de l'air que

ceux-ci

ceux-ci reſpirent dans leurs nids, dans des grottes, ſous la terre, où l'air ne ſe renouvelle qu'imperceptiblement, ainſi que dans un bercail, dans une écurie, &c. enfin, voyez comment les Bouchers & les Cuiſiniers engraiſſent & deviennent vigoureux dans l'atmoſphére dans laquelle ils vivent.

Ces exemples, & bien d'autres que nous pouvons rapporter, prouvent que le vent, le froid & l'air trop ſubtil détruiſent l'atmoſphére animale, s'il eſt permis de parler ainſi : ils irritent trop vivement la peau & la dérangent dans ſes fonctions.

On ne nous accuſera pas ſans doute d'ignorer combien il eſt ſouvent important de renouveller l'air trop chargé d'exhalaiſons pernicieuſes : mais il y a un milieu raiſonnable en toutes choſes; en toutes choſes, il faut éviter les excès (*a*).

Tout ceci peut aiſément s'appliquer à l'état de maladie où les organes affoiblis peuvent avoir d'autant plus beſoin d'être ménagés à l'égard de l'air, tout comme l'œil irrité & enflammé à be-

---

(*a*) Recherches ſur l'uſage des eaux de Baréges, dans les écrouelles, année 1751.

ſoin d'être ménagé à l'égard de la lumiére, &c.

Si par haſard quelque malade rempli de ces réflexions (auxquelles on ne refuſera pas au moins l'avantage de paroître raiſonnables); ſupplioit le D. de H. de le laiſſer tranquillement ſuer, de le couvrir à ſa maniére accoutumée, de le faire ſuer avec quelques boiſſons chaudes, avec quelques taſſes de thé, ou avec quelques brins de thériaque: nous eſpérons que ſa priére ſeroit écoutée favorablement (*).

Quant à nous, nous ne pourrions habiter tranquillement nos chambres & nos maiſons, ſi nous ſuivions les impreſſions qu'on veut nous donner ſur le compte de l'air enfermé: s'il en faut croire ces Amateurs du vent & du grand air, qu'on voudroit ſouffler juſques dans les lits de nos malades, lors même qu'ils ſont en ſueur: nos Anciens manquérent de bons ſens en meublant nos

(*) NOTE DE L'EDITEUR. Et moi je crois fortement que ſi le D. de H. trouvoit ſur ſon chemin un malade qui eût été mordu d'une vipére, il ne lui feroit pas prendre une goutte d'eau de Luce, parce que c'eſt un alkali qui ne manqueroit pas de pourrir les humeurs, & un ſudorifique qui deſſécheroit le ſang.

maiſons & en les couvrant, en imaginant nos lits & nos fenêtres vitrées, & ſur-tout nos cheminées ! Que ne nous laiſſoient-ils, dès notre enfance, expoſés à toutes les injures de l'air ? que ne nous marquérent-ils la même place qu'à ces ſortes de Maniaques, qu'on laiſſe nuit & jour, & pendant des années entiéres, reſpirer l'air de toutes les ſaiſons, au milieu des cours ! Pourquoi nos peres nous apprirent-ils à faire cuire nos viandes, à faire du bouillon: tout cela n'eſt bon qu'à engendrer la pourriture, & à tourner nos humeurs à l'alkaleſcence, &c ! Il eſt bien étonnant qu'ils ſe ſoient aviſés auſſi de ſuer, & de vouloir nous apprendre à ſuer : vieux préjugés que tout cela ! ces maniéres groſſiéres ne vont pas à nos corps glorieux : jamais l'Hôpital du D. de H, ne fut *conſpurcé* ni *inquiné* par les ſueurs (*)!

(*) NOTE DE L'EDITEUR. L'air y eſt toujours pur & tempéré : en été, les fenêtres & les portes y ſont ouvertes jour & nuit... les malades ſont levés deux fois par jour.... ils ſont ſervis par des Gardes.... qui leur ôtent les poux & les punaiſes... qui vuident les baſſins, qui ſoignent leur croupion lorſqu'il eſt bleſſé, &c, &c, &c. On Peut voir tous ces

Mais qu'il ne nous dise point que le D. F. & le D. de B, manquent de confiance pour les sueurs critiques : cette confiance est plus vive & plus évidente chez eux que chez lui : ils

---

lieux communs patiemment narrés dans la *treiziéme Part. du Rat. Medendi.* Quelles nouvelles & quelles leçons ! il faut avoir bien du courage, pour entreprendre d'écrire ces minutieux fragmens de Médecine. Je reviens aux remarques sur les Hôpitaux où j'ai été conduit ailleurs (*a*). Plus on me parlera de ces loix générales de propreté & autres des Hôpitaux, & plus je dirai que ce sont des inconvéniens de ces maisons publiques: chaque malade doit s'y éveiller, avoir besoin d'air, avoir besoin de la promenade à la même heure : il doit être en état de faire la priére, de permettre qu'on fasse son lit, à l'heure où cela se fait pour tout le monde: il faut qu'il dorme, quand ses voisins dorment: il faut que tous prennent le bouillon, la soupe, la nourriture à la même heure, &c; que tous respirent l'air chaud ou froid au même dégré, qu'ils ayent tous le même bouillon, souvent la même tisanne: voilà, dis-je, des inconvéniens de nos grands Hôpitaux les mieux réglés. M. de H. auroit pu y pourvoir dans son hospice; il pouvoit y avoir une chambre pour chaque malade: peut-être aussi feroit-il tout aussi bien de laisser les malades chez eux; où ils seroient au moins à l'abri des orages & du serein, &c.

(*a*) Voyez ci-dessus, pag. 552.

ont auſſi ſuivi de plus près que lui, l'eſprit d'Hippocrate, ſur ce point : c'eſt ce qu'il falloit démontrer.

Réflexions de l'Editeur.

J'ESPÉRE que M. de Haen ſera bien aiſe que je lui aye procuré la lecture de cette Diſſertation ſur les ſueurs ; elle eſt calquée ſur les ouvrages d'Hippocrate, dont il eſt Amateur déclaré & Diſciple fidéle.

J'aurois bien des moyens de fortifier, s'il en étoit beſoin, le ſyſtême qui eſt expoſé dans cet article : je me contente de rapporter pour cette fois ces paroles remarquables de Houllier : » ſudor optimus... cum pulſu bono & undoſo.. quem excitare opportet... in ſudore Anglico... aiunt... quòd ſuppreſſo ſudore moriantur... ſudores aliàs cohibere, aliàs excitare oportet... critici excitari debent... modus autem eſſe debet... modum tibi indicabit pulſus qui per hujuſmodi excretiones vehemens & magnus : quo verò tempore talis permanet, nihil ab excretione tibi metuendum. Ubi verò cæpit imminui & langueſcere, ſiſtenda hæc excretio... in ſumma, nullus ſudor vi exprimendus eſt : ſed

» ubi natura eam excretionem molitur,
» tum quidem adjuvanda eſt... certiſſi-
» mum indicium ſalutaris ſudoris, è
» pulſu colliges, qui magnus & undo-
» ſus eſſe debet; ſi quidem ſudor ſalu-
» taris futurus eſt... ſi naturæ victoria
» eſt, pulſus magnus erit & undoſus;
» neque tum ſudor cohibendus; ſed ſi
» reſiſtit, incitandus: dum incipiet pul-
» ſus langueſcere «.

Il eſt bien étonnant qu'un homme auſſi bien fourni d'érudition que l'eſt M. de Haen, n'ait pas trouvé cette déciſion de Houllier, digne d'être rapportée & commentée, dans ſes réflexions ſur les ſueurs. J'oſe auſſi renvoyer M. de Haen à la lecture du mot *ſueur* de l'Encyclopédie: il verra dans cet article, qui appartient à M. Daumont, ſçavant & ſage Profeſſeur de Valence, qu'on connoît en France, & Hippocrate & les autres bons Auteurs: il pourra encore jetter les yeux ſur le Dictionnaire de Médecine de James; & j'ai lieu de croire qu'il conviendra que ce qu'il a dit des ſueurs, dans ſon *Ratio Medendi*, n'étoit pas fort néceſſaire.

Les opinions des Chinois méritent auſſi attention, dans ce qui regarde le pouls. » C'eſt une maxime reçue chez

» eux, dit M. Menuret, que lorſque
» le pouls eſt *féou*, ſuperficiel, externe,
» facile à ſentir en poſant ſimplement
» le doigt, il faut faire ſuer le ma-
» lade «.

Je dois avouer en paſſant, que j'ai oublié de renvoyer au traité du pouls de M. Menuret, lorſqu'il a été queſtion des Chinois (à l'article de M. Labrouſſe). Il eſt certain qu'ils ont ſur le pouls des groſſeſſes, une opinion fort approchante de celle de M. Labrouſſe. Ce ſage Obſervateur ne connoiſſoit pas apparamment le traité de M. Menuret; il s'eſt uniquement occupé de ſes obſervations, ſans ſe diſtraire par les opinions des autres; c'eſt un fort petit inconvénient. Mais lorſqu'il ſera queſtion de rendre à chacun ce qui lui eſt dû ſur cette partie de la pulſimantie, il faudra remercier M. Menuret ſeulement, d'avoir déterré le ſyſtême des Chinois.

Quelqu'un qui diroit au fonds les mêmes choſes que ce Médecin, & qui croiroit apprendre quelque choſe de nouveau, en publiant avec complaiſance qu'il a conſulté Duhalde, ſe mettroit dans le cas de ſe faire dire; que ne

consultiez vous aussi M. Menuret, & d'autres que vous devriez connoître ?

Le paralléle de nos opinions avec celles des Chinois, est un ouvrage que nous attendons : nous pouvons dire d'avance, que l'art sphygmique y gagnera beaucoup.

Si les Chinois nous ont précédés dans quelqu'autre point de doctrine ou d'observation, leur opinion sera la preuve des nôtres, & les nôtres éclaireront & appuyeront la leur. Si on eût dit à Harvée que la circulation étoit connue à la Chine, ou qu'il ne faisoit que la renouveller des Chinois; apparemment il auroit répondu : j'en suis fort aise; tant mieux pour les Chinois, & tant mieux aussi pour ceux que j'ai mis à portée d'entendre la doctrine de ces peuples.

D'ailleurs il faudroit bien se garder de dire des opinions qui se trouvent dans Hippocrate, & que nos Modernes ont éclairci, qu'elles sont renouvellées des Chinois. Elles sont vraiment renouvellées d'Hippocrate : si, comme lui, les Chinois ont consulté la nature, ils ont agi avec bon sens, & nous devons tâcher de les imiter.

Quoi qu'il en ſoit, on a extrait la diſſertation ſur les ſueurs, à laquelle j'ajoute ici mes réflexions, d'un commentaire manuſcrit, ſur le premier & le troiſiéme livre des Epidémies. La date de ce commentaire eſt plus ancienne de quelques années, que celle du *Ratio Medendi.*

Quelques Médecins, parmi nous, Diſciples fidéles d'Hippocrate, étudioient ſes ouvrages, & s'enrichiſſoient de ſa doctrine, lorſque nos diſſertations ſur les criſes & ſur le pouls virent le jour, les écrits de ces Médecins, antérieurs à ceux de M. de Haen, prouvent ce que j'avance : s'il eût connu ces écrits, il y a lieu de croire qu'il auroit fait grace à leurs Auteurs de l'anatême dont il charge tous ſes Confréres, en les accuſant d'ignorer la doctrine de l'Ecole de Cos; & il n'eût pas aſſurément haſardé qu'il eſt le ſeul Emule d'Hippocrate. *Nos ſumus verè Hippocratici.*

Ce que je publie aujourd'hui, & qu'on a dû néceſſairement accommoder aux circonſtances amenées par M. de Haen lui-même, pourra lui faire faire de nouvelles réflexions. Devions-nous ne pas répondre à ſes vives ſorties contre

quelques-uns de nos Auteurs? Notre silence eût pu laisser subsister des impressions désavantageuses dans l'esprit de certaines personnes trop crédules.

Que M. de Haen nous permette encore de lui retracer cette maxime qui se trouve consignée dans les ouvrages du divin Hippocrate. » Hoc jurejurando affirmare audeam, Medicum *RATIONE UTENTEM*, alterum nunquam invidiosè calumniaturum ; sic enim animi impotentiam prodet : verùm id promptiùs faciunt, qui forensem quæstum sectantur «.

L'idée d'Hippocrate étoit qu'indépendamment de la malhonnêteté qu'il y a à sevir brusquement & indécemment contre des Confréres, chacun doit craindre la réplique à des imputations que la passion peut seule dicter. Ceux qui ne se plaisent qu'à jouer des scènes publiques, & à faire parler d'eux, de quelque façon que ce puisse être ; ceux qui se laissent aveugler par l'ambition, sont, à ce prix, exemptés de se taire, par le conseil même d'Hippocrate : M. de H. a usé de ce privilége ; il a pris un parti qui lui a réussi comme il doit l'éprouver.

Il semble s'être fait un capital de

harceler tous les Médecins de réputation : on compte presque ses écrits, par le nom de ceux qu'il a tâché de déprimer; les justes blâmes qu'il s'est attirés, ne l'ont point corrigé. La place qu'il occupe a fait sur son esprit une telle impression, qu'il se regarde comme le Professeur ou le Maître de l'Europe entiére.

Un Médecin qui voue sa plume au bonheur du genre humain, est très-louable dans ses vues : mais il doit distinguer parmi ses Confréres, ceux qui sont encore Ecoliers, de ceux qui sont des Maîtres expérimentés; ceux-ci exigent beaucoup de ménagement : en un mot, un Professeur qui parle à ses pareils, doit le faire d'un autre ton que celui qu'on lui passe dans ses Ecoles.

S'il en faut croire les nouvelles de Vienne, M. de Haen s'y est fait des querelles, qu'un sçavant doit éviter le plus qu'il est possible. Pourquoi déclare-t-il la guerre à tous ceux qui ne battent pas des mains, à chaque volume qu'il fait paroître ? pourquoi veut-il tout dire, tout faire, tout maîtriser ? Le public connoît à la fin les vrais motifs des ennemis déclarés de leurs égaux : il juge ces motifs, il les évalue, & il

ne manque pas de couvrir de mépris, des Aggreſſeurs hargneux & des Délateurs atrabilaires.

Qui a donné lieu à la diſpute qui nous occupe, qui l'a ſuſcitée le premier? M. de Haen: c'eſt lui qui a excité l'orage de propos délibéré; c'eſt lui qui a invoqué la diſcorde *ſciens & volens*. Pour frapper d'un coup plus aſſuré, il a eſſayé de faire de ſa cauſe, celle de la conſcience, de l'honneur & de la Réligion; & il a cru que la grande réputation qu'il s'adjuge, pouvoit lui ſervir de retranchement: moyens frivoles que les ſages ſçavent toujours reconnoître & mépriſer!

On ne s'eſt pas contenté, en lui répondant, de repouſſer ſes injures, ſes apoſtrophes & ſes vives ſaillies, qui s'accordent difficilement avec la probité, avec la probité, dis-je, dont il témoigne faire profeſſion: on a encore traité le fonds des queſtions, & on l'a ſommé, & on le ſomme encore, de répondre à M. Soleilhet.

S'il perſiſte dans ſon ſilence, qu'il ne trouve pas mauvais que nous le regardions comme convaincu d'avoir agité des matiéres qui lui ſont étrangéres & inconnues, & d'avoir imprudemment

avancé des choſes qu'il ne peut prouver, d'avoir imprudemment encore calomnié des Auteurs qui ſont les plus tolérans peut-être de tous les Médecins, & les moins jaloux de ſes vertus & de ſon ſçavoir.

L'urbanité (ſi je puis comprendre ſous ce nom la nobleſſe des ſentimens, & l'honnêreté qui diſtingua toujours les vrais ſçavans), ſe concilie fort difficilement avec le pédantiſme : le pédantiſme, ordinairement aveugle, & ſouvent jaloux & barbare, peut ſeul entraîner dans des procédés malhonnêtes, & ſuggérer des ſatyres groſſiéres.

Comme l'émulation eſt de tous les âges, la ſenſibilité & la vivacité peuvent l'être auſſi : mais ce qu'on pardonne à la premiére jeuneſſe, on ne le pardonne point à un âge plus avancé : quand on a plus de quarante ans, on ſe rend coupable aux yeux du public, ſi on prétend donner à certaines choſes plus de prix qu'elles n'en ont en ſoi ; & alors, ſi on ne ſçait réprimer les mouvemens effrenés de l'amour propre & de la cupidité, l'émulation ſe change en jalouſie & en haine, elle enfante des projets pervers, elle dicte des réflexions peu meſurées, des injures, reſ-

ſource ordinaire des furieux, comme des ſots.

M. de Haen eſt donc bien sûr de ſon fait ! commande-t-il à ſa profeſſion, & n'a-t-il jamais éprouvé dans ſa pratique, des accidens faits pour augmenter la modeſtie des ames bien nées ? feroit-il enfin le ſeul Médecin, en qui les rigueurs de la profeſſion n'auroient pas fait quelque impreſſion profonde dans l'ame ? Nous le plaindrions, s'il ne ſentoit pas ces impreſſions, qui doivent réveiller la vertu loin de l'abattre, mais qui doivent la rendre douce & traitable.

Malheur au Médecin qui ne ſçait pas modérer, par un doute raiſonnable, le feu de ſon imagination, qui ne tolére pas dans ſes Confréres des opinions différentes des ſiennes. Malheur aux malades qui tombent entre les mains de ces doctes perſonnages enyvrés de l'envie de primer ſur tout le monde.

Il n'eſt que trop vrai que notre Art a tant de faces, tant de côtés, qu'un ſeul homme ne peut les ſaiſir tous, & que quelquefois les génies les plus médiocres rencontrent heureuſement là, où les plus brillans échouent : aucun d'eux n'a droit de faire des loix exclu-

ſives, & qui puiſſent s'oppoſer à la liberté qui eſt de l'eſſence de l'Art.

Par quelle raiſon M. de Haen voudroit-il ſuſpendre les efforts, & étouffer les travaux de ceux, qui par une étude la plus ſuivie, cherchent à s'aſſurer des routes dans la carriére épineuſe de la Médecine? Il auroit eu quelque raiſon de ſe conduire ainſi, ſi on ſe fût aviſé de le contredire, ou de blâmer ſes ouvrages: mais tout au contraire, quelques-uns de nos François, qui travaillent ſur le pouls & ſur d'autres parties de l'Art de guérir, ont loué ces ouvrages & leur Auteur, & ont marqué de l'eſtime pour lui. Etoit-il donc juſte, étoit-il raiſonnable qu'il s'appliquât à les vilipender, & à les dénoncer comme coupables de pluſieurs fautes dont ils ſont innocens!

A Dieu ne plaiſe que nous veuillions l'empêcher de donner carriére à ſes lumiéres, ni mettre des bornes à la libéralité avec laquelle il donne des leçons. Nous déſirons ſeulement que ces leçons ſoient écrites avec politeſſe, lorſqu'elles nous regardent; qu'elles ne ſoient pas farcies d'injures, de mauvaiſes plaiſanteries, d'apoſtrophes, comme elles ſont ſemées de paſſages grecs, d'exclama-

tions & d'autres petits tropes, trop rudes, pour être même tolérés dans notre siécle.

Il est permis à M. de Haen, comme à tout autre de nos Confréres, de nous juger, d'évaluer nos Essais, de nous contrarier, & même de raviser le public sur nos bévues : *scimus, & hanc veniam petimusque damusque.* Mais il faut qu'un Critique, à moins qu'il ne veuille être pris à partie, se renferme scrupuleusement dans les bornes de la décence, lorsqu'il parle de personnes encore vivantes, & qu'il désigne par leur nom.

M. de Haen pourra, en usant de ces précautions, examiner la question du pouls, en dire son avis, avertir qu'il ne trouve pas ce que d'autres ont trouvé, demander, exiger qu'on éclaircisse ses doutes, qu'on réponde à ses objections, rejetter cette doctrine s'il la croit fausse & pernicieuse : personne ne veut lui contester ces priviléges.

On sera aussi en droit de lui opposer la défence que Solano employoit contre ceux qui vouloient lui disputer ses découvertes. » Je plains, disoit le bon » homme, sans fiel & sans malice, je » plains sincérement ceux qui ont le

» malheur de ne pas trouver dans le
» pouls ce qui y eſt ſi clairement expri-
» mé. Ceux qui manquent du dégré de
» ſenſibilité néceſſaire pour entendre
» ces expreſſions, ſont incurables »

Je ne me ſervirois point d'une telle défenſe qui pourroit être mal interprêtée : je répondrois à un honnête homme qui ne croiroit pas à la doctrine du pouls, que cette doctrine eſt pourtant comparable à tous égards aux autres ſources dans leſquelles on puiſe des indications pour l'emploi des remédes, & des principes pour l'explication des phénomènes des maladies. Pourquoi purge-t-on, & pourquoi fait-on ſaigner ? quelle eſt la raiſon qui fait donner la préférence à telle ou telle méthode ? Pourquoi dans les maladies examine-t-on les urines & les matiéres des évacuations ? pourquoi tâte-t-on le pouls depuis tant de ſiécles ? d'où vient auſſi, dirois-je à un Médecin, que tel de vos Confréres, tout auſſi honnête homme que vous, voudroit quelquefois purger lorſque vous ſaignez, rafraîchir lorſque vous échauffez, & qu'il prend ſouvent une route toute oppoſée à la vôtre, &c ?

Tout le monde purge, & tout le

monde ſaigne, de même que tout le monde tâte le pouls: eh, qui ne ſçait ordonner & donner des avis, qui ne ſçait conſeiller des drogues? Lorſqu'il faut remonter aux ſources & pénétrer les raiſons de tous les partis qu'on prend & des uſages qu'on ſuit, on arrive aux points métaphyſiques de l'Art; on ſe trouve dans une région ſublime où le maſque de l'ignorance tombe. S'il en étoit autrement, la Médecine ne s'énorgueilliroit point des côtés brillans qui la diſtinguent des Arts méchaniques & de pure imitation. Les premiers principes, les vérités élémentaires, l'évaluation de ces vérités, ſont la pâture du génie, de la ſagacité, de l'enthouſiaſme: celui qui monte le plus haut, voit le plus loin: on ne ſçait pas combien il en coûte d'ordonner ſuivant les auſtéres loix d'un Art chaſte & ſacré, qui dédaigne également les conſeils nuiſibles & les inutiles. *Piſcis hic non eſt omnium.*

On ſçait aſſez quel eſt le dégré de lumiéres & de ſagacité néceſſaires à un Praticien ordinaire. Mais le Médecin raiſonne ſur les cauſes, il s'applique à ſaiſir les premiers principes, il ſuit la chaîne des cauſes à leurs effets, il

examine ces effets ; il tâche enfin de juger l'ensemble des ressorts de l'économie animale.

Quand on est parvenu à ces points difficiles où le dogme prend sa premiére source, la raison est presque forcée de se taire, on n'apperçoit que conjectures, incertitudes & contrariétés ; heureux alors celui qui sçait se rassurer & démêler quelques étincelles de la pure vérité !

On ne sçauroit disputer aux Partisans du pouls, le privilége acquis au Médecin le plus phlegmatique, le plus modéré, lorsque saisissant une indication, sur quelque signe que ce puisse être, il cherche à se juger lui-même, sur la suite & le fondement des faits & des raisonnemens, en vertu desquels il se détermine : quelle ressource a-t-il ? il calcule, il combine, il se détermine par ses propres sensations, par ses connoissances particuliéres, en écartant celles qui ne s'accordent point avec sa maniére de voir.

Un Amateur du pouls fait précisément la même chose ; il suit la même Logique ; il forme son tact, son goût, son jugement, son plan, & ses décisions comme les autres Médecins for-

ment les leurs, pour déterminer la néceſſité ou l'utilité d'une médecine, ou d'une ſaignée, ou bien pour expliquer quelque phénomène de la vie.

Tels ſymptômes annoncent qu'il faut purger ou ſaigner; tel rithme du pouls annonce que la nature eſt diſpoſée à l'évacuation du ſang, ou à celle des humeurs. Mais, dira quelqu'un, je ne trouve pas ce rithme comme vous, je ne vois pas qu'il exprime l'intention de la nature: & moi, répondra le Partiſan du pouls, je ne comprends point que les ſymptômes que vous dites exiger une ſaignée ou une purgation, l'exigent en effet: je ne vois pas ces ſymptômes comme vous.

Si on raiſonne, il raiſonnera; ſi on en appelle à l'obſervation, il en appellera à l'obſervation; ſi on invoque des autorités, il en invoquera; ſi on crie à la nouveauté, il criera à la nouveauté (car l'Ecole d'Alexandrie jointe à celle de Galien, a étudié & ſuivi le pouls, dans le plus grand détail, pendant plus de vingt ſiécles; & les Chinois font la Médecine d'après les rithmes du pouls, depuis cinq cents ans avant l'Ere chrétienne): ſi on prétend qu'il faut conſulter tous les ſignes, & le pouls moins

que les autres; il dira qu'il faut consulter tous les signes, & le pouls plus qu'aucun autre : si on finit par jetter des doutes sur la doctrine du pouls, il finira par jetter des doutes sur la doctrine de tous les autres signes.

C'est ainsi qu'en réduisant les choses à leurs premiers principes, & qu'en appellant un sentiment intérieur de chaque Médecin philosophe, les connoissances qui le conduisent dans sa théorie & dans sa pratique, je pousserois fort loin le paralléle de la doctrine du pouls, avec tous les autres chefs de doctrine, soit dans la théorie, soit dans la pratique : chacun y trouveroit son compte, chacun verroit respecter les opinions fondamentales, & chacun apprendroit de quoi respecter également celles de ses Compétiteurs : *nosce teipsum*. Il en résulteroit, entr'autres biens, le projet d'une paix perpétuelle parmi les Médecins. Qui d'entr'eux refuseroit de consentir & de concourir à ce projet ?

M. Soleilhet s'offre de prouver à M. Haen » qu'il doit compter sur la nou-
» velle doctrine du pouls, autant que
» sur toutes les régles de pratique,
» que ce Professeur a suivies dans les

» treize parties de ſon *Ratio Medendi*;
» qu'il y a dans ces treize parties, un
» grand nombre d'aſſertions, ſur leſ-
» quelles on peut jetter non moins de
» doutes que ſur les ſignes tirés du
» pouls, & que M. de Haen ayant
» adopté ou donné la préférence à ces
» aſſertions, malgré ce qu'on peut leur
» oppoſer; il doit de même adopter la
» doctrine du pouls, malgré quelques
» ſoupçons qu'on peut faire naître ſur
» ſa vérité & ſon utilité «.

M. de Haen ſe refuſera-t-il à l'offre qu'on lui fait? Il ne pourra plus jouer ſeulement le rôle trop aiſé d'Aggreſſeur & de Juge; il ſera obligé de ſoutenir ſes propres principes. On demandera de même à ceux qui douteroient de la doctrine du pouls, de mettre leurs opinions en avant, pour qu'elles ſervent de données & de point de comparaiſon. Sans cette précaution, on tenteroit vainement des examens qui ne méneroient à rien: on ne pourroit rien terminer avec ceux qui ne ſe ſeroient pas aſſujettis à convenir des notions ſur leſquelles ils appuyent les vérités fondamentales de l'Art, & les conſéquences théoriques & pratiques qu'ils en tirent.

M. de Haen servira d'exemple : il ravisera les imprudens ; il s'est mis dans le cas, sur beaucoup d'objets, par exemple, celui dont il est question dans cet article, l'histoire des sueurs & de leur pouls. Les Auteurs qui ont parlé du pouls depuis Galien, ont tous décrit celui qui annonce la sueur critique : ceux qui ont traité des sueurs critiques, ont rappellé l'espéce de pouls qui les précéde. M. de Haen a fait un traité du pouls, il en a fait l'histoire ; il a de même parlé des sueurs à deux reprises, & il ne dit pas un mot du pouls de la sueur : d'où vient ce silence singulier & assurément affecté ? Pourquoi priver les jeunes gens & les Lecteurs du *Ratio Medendi*, de l'histoire du pouls de la sueur ?

Notre Professeur s'est enferré lui-même ; il peut sortir du cul-de-sac où il s'est mis : car enfin ou il n'adopte pas le pouls de la sueur, ou il l'adopte ? S'il ne l'adopte point, comment sauvera-t-il ce principe qu'il étale : » doc-
» trinam... quam de suo sinu genuit,
» gremioque natura fovit, quam... sæ-
» cula verissimam clamant... inconcussa
» subsistit... quidquid deblaterent... qui
» Majorum inventis minimè contenti,

» proprii ingenii partu, innotescere
» celebrarique gestiunt (*a*) «.

Cette régle par laquelle M. de Haen établit qu'il faut croire ce que les grands Maîtres enseignent, est plus applicable au pouls de la sueur qu'à toute autre question. Les Auteurs ne sont depuis dix-sept siécles d'accord sur rien, autant que sur l'existence du pouls de la sueur: M. de Haen auroit donc tort, suivant la loi qu'il promulgue, s'il n'admettoit pas ce pouls.

S'il l'admet, on lui demandera en premier lieu pourquoi il a affecté de n'en pas parler, en traitant expressément de l'histoire du pouls, depuis Hippocrate jusqu'à nous, & en donnant les moyens de distinguer les sueurs critiques.

En second lieu, s'il n'admet pas l'existence du pouls de la sueur, pourquoi n'admettoit-il pas celle des autres pouls critiques, d'autant mieux qu'il dit formellement qu'Hippocrate a fondé des prédictions, annoncé des maladies, & suivi des crises par le pouls (*d*). Ce

(*a*) *Rat. med. pars* 12. *pag.* 176.

(*b*) *Hippocrates consuluit pulsum ad prognosim... prosagisse morbos chronicos ex pulsu... necessitatem accurati pulsûs examinis ad crises... observando didicisse. Ibid. Cap.* 1.

qu'Hippocrate

qu'Hippocrate a dit ne peut-il pas être répété ? Hippocrate étoit-il dans le délire lorſqu'il écrivoit ſur le pouls, ce que M. de Haen veut qu'il ait écrit.

Troiſiémement, ſi M. de Haen admet l'exiſtence du pouls qui annonce la ſueur ; pourquoi dit-il de Galien qui l'a découvert, que de tous les Auteurs qui ont écrit ſur le pouls, il n'y en a pas un autre plus inutile à la poſtérité que Galien (*a*)) Eſt-ce que la découverte du pouls de la ſueur (quand Galien n'en auroit pas fait d'autre), n'eſt pas un ſervice eſſentiel rendu à la poſtérité ? Eſt-ce que M. de Haen lui-même ne ſe fortifie pas de l'autorité de Galien, qu'il a voulu rendre nulle dans un moment d'humeur (*b*) ?

Quatriémement, enfin, ſi M. de Haen admet au beſoin le pouls de la ſueur, il ſe fonde (par la régle expoſée ci deſſus), ſur l'autorité du grand nombre de ceux qui l'ont admis, & qui prétendent tous que la ſueur paroît, d'après le pouls critique, dans quelque jour de la maladie qu'il ſe préſente. Cela étant, pourquoi M. de Haen s'explique-

---

(a) *Ibid. Cap.* 11.
(b) *Ibid.* pag. 206.

t-il ainsi ? » Viri expertissimi, ea lege « crises (sudorem) admittunt, ut... ad » suorum specificorum pulsuum adpari- » tionem, quocumque indiscriminatim » die... crisim... aucupari... contendant » opportunumque agendi tempus... quæ » doctrina, leges Hippocratis turbando » violandoque, nonnisi perniciosa esse » potest (*a*) «.

Il s'ensuivroit de cette loi, que le pouls de la sueur, que M. de Haen admet, par la supposition, est une chose pernicieuse, & qu'il faut rejetter ce pouls; parce qu'il risque de faire tomber en défaut les loix établies par Hippocrate (*medicinam subvertit* (*b*). Il ne faudroit pas l'admettre, suivant cette régle, à laquelle M. de Haen contrevient lui-même, en avouant qu'il ne s'en tient pas aux jours critiques, pour juger d'une sueur. (*c*).

Voilà comme on risque de se laisser surprendre, lorsqu'on écrit sans avoir posé des principes, d'après lesquels on raisonne. M. de Haen flotte continuellement d'une proposition à l'autre : ce

(*a*) *Ibid. Cap.* 1.
(*b*) *Pars* 13.
(*c*) *Pars* 12.

qui lui sert de preuve dans quelques circonstances, il l'impugne dans d'autres : il faudra voir enfin comment il se tirera de la suite de sa discussion avec M. Soleilhet.

J'ai voulu donner un exemple, pour juger de la vérité que j'ai proposée : les Médecins qui auront à combattre la doctrine du pouls, doivent avant toutes choses établir les qualités qu'ils demandent dans un fait, une observation, une assertion, pour qu'elle soit réputée vraie ou fausse, admissible ou non admissible : il ne faut pas raisonner avec ceux qui n'auront pas mis par écrit ce qu'ils appellent une vérité en Médecine ; & les conditions que doivent avoir des faits ou des assertions qu'ils veulent bannir de l'Art.

Avec ces précautions que la bonne Logique inspire, je crois les Partisans du pouls fort en état de soutenir les objections qu'on peut faire à leur doctrine. En attendant une dispute ainsi ouverte à l'amiable, & entre des sçavans de bonne foi, qui s'occuperont uniquement du fonds des choses, & qui mettront à leur examen, le ton décent que le sujet exige, je crois que

les amis de la doctrine du pouls, peuvent continuer de la cultiver, avec autant d'application que d'espérance de voir enfin leurs travaux couronnés.

Au reste, je ne prétends point engager les Partisans du pouls à penser comme moi, vis-à-vis d'un Adversaire qui se présenteroit pour combattre leurs opinions : je proteste d'avance contre tout ce qu'on pourroit inférer contre leur maniére de penser, d'après les principes de raisonnement & de discussion, que je viens d'exposer, & que je regarde comme la vraie Logique de l'Art. Il y a un grand nombre de Médecins qui ont adopté la doctrine du pouls; ils doivent jouir du droit de la défendre, comme ils l'entendront, & chacun à leur maniére. J'ai ramassé & médité leurs observations ; j'ai tâché d'en faire un corps ; j'y ai joint mes réflexions, auxquelles ils ne doivent pas s'assujettir, & dont je n'ai pas prétendu les rendre garans : je l'ai déja dit dans un autre endroit.

L'amour dont M. de Haen brûle pour Hippocrate, me rappelle une question qui lui a été faite dans le corps de cet ouvrage. On lui demande ce

qu'il entend par un Médecin vraiment Hippocratique (*nos ſumus verè Hippocratici*)? Je vais plus loin : le nom d'Hippocrate eſt dans toutes les bouches ; il ſe retrouve dans tous les Ecrits : peu de Lecteurs entendent les ſiens ; preſqu'aucun Médecin praticien n'y puiſe les remédes & les formules qu'il emploit. Quelqu'un connoît-il l'eſprit d'Hippocrate, le fonds de ſon opinion ſur l'eſſence de l'Art?

M. de Haen a-t-il cette connoiſſance? croit-il être *Hippocratique*, parce qu'il parle des criſes & de la nature ; parce qu'il conſeille l'eau d'orge & de miel, l'oxymel & le lait d'âneſſe ? Pourquoi auſſi ne conſeille-t-il pas à ſes malades de manger du coq rôti, de petits chiens, de boire de la décoction de ciguë (*), de ſe purger avec la limaille de cuivre, de ſe nourrir d'orobes, du

(*) Hippocrate faiſoit prendre de la ciguë ; il conſeilloit, ſuivant Leclerc, des ſudorifiques ; il faiſoit vomir. M. de Haen a la ciguë en horreur ; il frémit quand il voit une ſueur ; il aime mieux tenir les portes & les fenêtres de ſon Hôpital ouvertes jour & nuit, que de donner quelques ſudorifiques ; il n'emploit pas les vomitifs les plus ordinaires, & il ſe tue de dire qu'il ſuit Hippocrate.

jus & de la pulpe de mercuriale ? Ordonne-t-il aussi, suivant Hippocrate, l'ellébore fort souvent ; trépane-t-il les côtes ; emporte-t-il la peau de la tête par une section orbiculaire ; brûle-t-il profondément la peau dans les maladies de la région du foie & de la rate ; conseille-t-il des pessaires avec les cantharides, l'ail & la tytimale ? Fait-il boire la décoction de cantharides, du fruit de jusquiame, de mandragore, dans la fiévre quarte ? Fait-il prendre des baies de tytimale dans la phthisie, des vomitifs dans l'ileus, du poivre dans les convulsions, du vin dans la pleurésie ? M. de Haen croit-il avec Hippocrate, que si on ouvre à quelqu'un les veines ou les artéres des tempes, il n'est plus propre à la génération, &c, &c ?

Voilà quelques conseils d'Hippocrate & de son Ecole : M. de Haen les donne-t-il dans la sienne ?

Encore une fois, on ne doit se vanter d'être *vraiment Hippocratique*, que lorsqu'on suit à la lettre & sans rien oublier tous les préceptes d'Hippocrate. M. de Haen les suit-il de même ? ou bien un Médecin est *vraiment Hippocratique*, s'il connoît le systême, le plan qu'Hippocrate s'étoit formé sur la na-

ture & la néceſſité de la Médecine, ſur les liaiſons de la théorie avec la pratique. M. de Haen connoît-il ces liaiſons? a-t-il concilié les préceptes généraux d'Hippocrate avec ſa conduite auprès des malades? ſçait-il comment Hippocrate traita les malades du prémier & du troiſiéme livre des Epidémies? qu'il nous l'apprenne.

Enfin j'ai oui dire, que M. de Haen connoiſſoit d'Hippocrate l'écorce & les généralités répandues dans tous les livres Galéniques des derniers ſiécles; que ce divin Grec avoit conſidéré la Médecine d'une maniére fort différente de celle de M. de Haen: c'eſt à lui de nous éclairer ſur ce point; voilà qui peut donner matiére à ſes leçons.

En attendant, ceux qui liront les productions de ce docte Profeſſeur, ſeront déſormais dans le cas de faire l'attention convenable à la ſolidité & à l'importance de ſes réflexions: les Lecteurs ſeront mis ſur la voie, & raviſés par le peu de remarques qu'on vient de lire, ſur ſes divers volumes du *Ratio Medendi*, publiés & vantés comme la régle & le *prototype* du traitement à ſuivre dans les maladies qui y ſont expoſées: on verra comment il

faut compter ſur ſes citations & l'application qu'il en fait, &c.

J'eſpére que ſes nouveaux volumes (qui verront ſans doute bientôt le jour), seront moins aigres & plus raiſonnables que ceux où il eſt queſtion de nos Médecins François. M. de Haen doit s'attendre à reparoître ſur la ſcène. Je rendrai compte un jour de l'ouvrage de M. Wetsch (*a*), un des Médecins de Vienne, qui n'ont pas été étonnés de l'air d'importance de la douziéme partie du *Ratio Medendi*. Je parlerai auſſi de l'hiſtoire du pouls de M. Gandini, Médecin de Gênes (*b*), qui a écrit depuis M. de Haen, & qui n'a fait, ainſi que M. Wetsch, aucune attention aux injures du célébre Profeſſeur, contre la doctrine du pouls & ſes Partiſans.

Cette doctrine eſt aſſez connue aujourd'hui, pour qu'il ſoit aiſé de preſſentir, qu'elle conduira peu-à-peu à l'examen de pluſieurs queſtions utiles & curieuſes : je continuerai de recuellir des matériaux pour l'éclaircir, en de-

(*a*) *Medicina ex pulſu. Vindobonæ* 1770.

(*b*) *Gli elementi de art. ſigmicâ... in Genovâ* 1769.

mandant toujours grace pour les fautes que je n'aurai ſçu éviter. Je ne m'aviſerai jamais de prendre le ton tranchant, vis-à-vis de mes Lecteurs, ni de prétendre forcer leur témoignage, par des airs que la choſe ne comporte pas plus que mon caractére.

La liberté dans les opinions fait le principal appanage, & à mon avis le ſeul agrément des Médecins : ils ſont en droit & dans l'habitude de publier tout ce qui leur paroît utile & vraiſemblable, & de dire franchement leur avis ſur les matiéres de l'Art. Il nous eſt apparamment permis d'uſer de ce droit.

S'il arrive que les nouvelles obſervations ſur le pouls, viennent à être démontrées fauſſes & de nulle valeur, les honnêtes gens qui les ont multipliées, auront perdu leurs peines, comme tant d'autres. Il faudroit être bien novice dans la culture du champ de la Médecine, pour ne pas ſçavoir qu'il eſt ſemé de plantes épheméres & inutiles. Si la doctrine du pouls eſt de ce nombre, il faudra l'arracher : alors M. de Haen & ſes Adhérens auront raiſon, & nous auront tort.

C'eſt un aveu que nous faiſons d'avance à des Juges ſages & éclairés, â

la poſtérité (ſi nos écrits lui parviennent), & à nos Contemporains. Lorſqu'on aura établi avec connoiſſance de cauſe, que nos efforts & nos Eſſais ſont nuiſibles & haſardés, mal dirigés, de nulle valeur, qu'ils n'ont pas les qualités requiſes pour pouvoir guider dans la pratique ou dans la théorie de l'Art, & marcher à côté de ſes autres principes; l'hiſtoire du pouls augmentera le grand nombre de queſtions, qui ne ſont malheureuſement qu'oiſeuſes & précaires en Médecine.

Mais, ni M. de Haen aujourd'hui Profeſſeur à Vienne, ni aucun autre de Haen, préſent ou à venir, n'auront la liberté de nous inſulter & de nous calomnier impunément, quand même ils verroient mieux que nous.

S'ils s'oublient dans leurs expreſſions, s'ils font imprimer & réimprimer & colporter des injures; ſi leurs attaques tiennent plus de la paſſion de nuire, que de celle de faire éclater la vérité; s'ils font des ligues ſourdes pour nous accabler, des délations pour nous diffammer, nous ne perdrons pas les occaſions propres à les démaſquer.

Fiu du troiſiéme Tome.

TABLE

TABLE
DES MATIERES

CONTENUES

dans ce troisiéme Volume.

PREMIERE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

Fin de la Table.

APPROBATION.

J'AI lû par ordre de de Monseigneur le Chancelier, un Manuscrit intitulé, *Recherches sur le Pouls par rapport aux Crises, par M. de Bordeu, Docteur Régent de la Faculté de Médecine de Paris, &c.* Cet Ouvrage qui fait suite à deux autres Volumes, publiés sous le

même titre, & justement estimés, m'a paru aussi intéressant que les précédens. Il présente une discussion judicieuse de faits concernant l'Histoire du Pouls, & des preuves décisives contre les écrits de certains Critiques. L'Auteur y ramene sans cesse ses Lecteurs à la doctrine des Anciens, dont il paroît avoir fait une étude particuleire; les vrais principes de Médecine pratique y sont développés avec beaucoup de clarté; ses Recherches apprennent encore à apprécier la théorie de quelques Modernes, & présentent des idées neuves plus conformes à l'esprit d'Hippocrate & des autres Maîtres de l'Art. On y trouve sur-tout une suite d'Observations fournies par plusieurs Médecins de Paris & des Facultés du Royaume, tendantes à confirmer le sentiment de l'Auteur, & qui font de cet ouvrage un recueil précieux, également nécessaire à ceux qui étudient la Médecine & à ceux qui la professent. A Paris, ce 13 Novembre 1771.

GARDANE.

ERRATA.

PAGE 8, *Préf. ligne* 12, j'aurai, *lisez* j'aurois.
Pag. 9, *lig.* 9, ces volumes, *lisez* ce volume.
Pag. 12, *lig.* 27, sur, *lisez* dans.
Pag. 35, *lig.* 21, imperfectior, *lisez* imperfecta.
Pag. 53, *lig.* 6, idées, *lisez* apperçues.
Pag. 55, *lig.* 10, le traite, *lisez* les traits.
Pag 85, *lig.* 22, de, *lisez* du.
Pag. 100, *lig.* 1, ôtez le mot faire.
Pag. 130, *lig.* 25, incunè, *lisez* jucundè.
Pag. 216, *lig. derniére*, 363, *lisez* 362.

Pag. 227, *lig.* 19, dextra, *lisez* dextræ.
Pag. 236, *lig.* 28, gauche, *lisez* droit.
Ibid.... *lig.* 29, qu'il ne l'étoit dans, *lisez* que ne l'étoit le gauche dans.
Pag. 239, *lig* 8, après *opérations*, *ajoutez*, il y a des femmes dans lesquelles la grosseur ou la largeur respective des deux pouls varie.
Pag. 280, *lig.* 10, après *communs*, *ajoutez*, aux Chinois &.
Pag. 298, au bas de la page; l'Académie de Montpellier & celle de Paris, *lisez* la Faculté de Montpellier & l'Académie de Paris.
P. 332, *lig.* 11, Hippocratio, *lis.* Hippocratico.
Pag. 328 *lig.* 21, ristitui, *lisez* restitui.
Pag. 341 *lig.* 16, à sa, *lisez* dans sa.
Pag. 340, *lig.* 28, regarde, *lisez* rappelle.
Pag. 345. *lig* 2, rendu, *lisez* tendu.
Pag. 361, *lig.* 2, vous observer, *lisez* vous faire observer.
Pag. 371, *lig.* 3, posset, *lisez* possent.
Pag. 399, *lig.* 22, voit on, *retranchez* -on.
Pag. 415, *lig.* 18, est, *lisez* étoit.
Page 424, *lig.* 3, après eamdem, *effacez* à.
Pag. 454, *lig.* 12, après que, *mettez* M.
Pag. 464, *lig.* 19, félicité, *lisez* du féliciter.
Pag. 473, *lig.* 2, ainsi on, *lisez* ainsi qu'on.
Pag. 477, *lig.* 5, *retranchez* F.
Pag. 487, *lig.* 16, memoret, *lisez* memorat.
Pag. 493, *lig.* 19, muturet, *lisez* maturet.
Pag. 497, *lig.* 12, le D. de H. *lisez* le D. Pringle.
Pag. 513. *lig.* 14. entendus, *lisez* étendus.
Pag. 524, derniére *lig.* *effacez* de.
Pag. 535, au bas de la p., saigna, *lisez* saignat.
Pag. 548, dans la note il y a, la guérison, *lisez* les guérisons.
Pag. 602, *lig.* 8, amené, *lisez* examiné.
Pag. 648, *lig.* derniere *(d)*, *lisez* *(b)*





